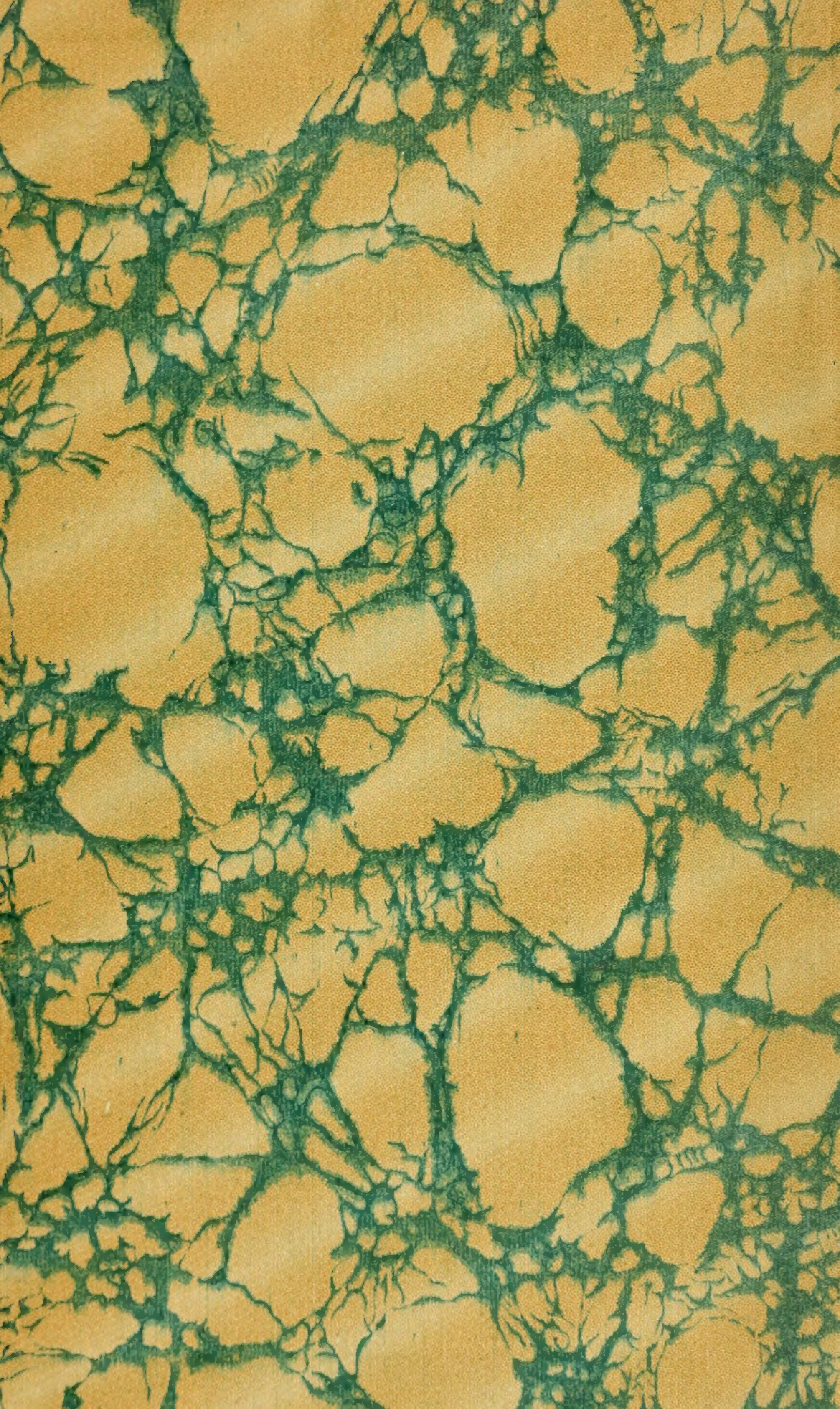
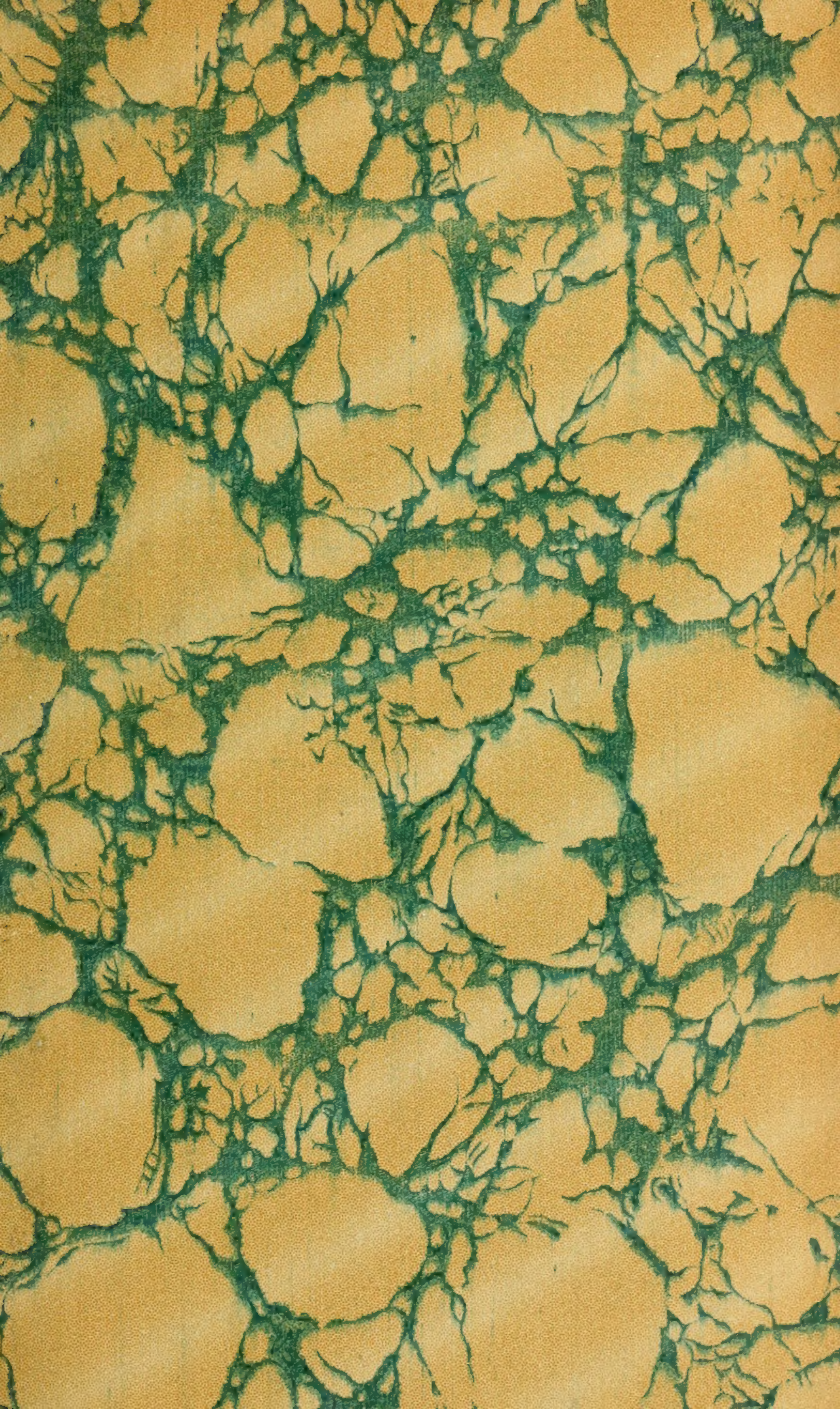






Contentes véridiques des Tranchées

1914-1915

A LA MÊME LIBRAIRIE

UN GROUPE DE POILUS

Contes véridiques des Tranchées . . . . 1 vol.

Nouveaux Contes véridiques des Tranchées . . . . 1 vol.

Sous les obus . . . . 1 vol.

Au Bruit du Canon . . . . 1 vol.

Contentes véridiques des Tranchées

1914-1915

PAR UN GROUPE DE POILUS

Couverture dessinée et gravée en couleurs
par M. Charles CLÉMENT



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXV

Les Soldats qui sont aux Tranchées, ne pouvant pas signer leurs œuvres, m'ont chargé de sauvegarder leurs droits de reproduction et de traduction. Le Groupe de Poilus ressortit du domaine de la Société des Gens de Lettres en tant que reproduction, et seuls les journaux abonnés à cette Société ont le droit de reproduire ces contes en faisant suivre la publication de la « note : Extrait du volume intitulé... »

L'Éditeur.

NOTE DE L'ÉDITEUR

La guerre a déjà inspiré toute une littérature nombreuse et diverse ; il est bien naturel que le formidable sujet qui accapare la pensée et l'âme de la France ait tenté les écrivains. L'éditeur croit cependant que, malgré l'affluence de cette production, le livre qu'on va lire a sa raison d'être et son originalité.

D'abord, selon la promesse de leur titre, ces Contes *sont véridiques : ils furent vécus avant d'être écrits. Ce ne sont point des fantaisies de dilettante, mais les feuillets épars de l'immense*

journal de la guerre, et l'on y reconnaîtra, nous l'espérons, l'âpre accent de la réalité.

Ensuite, leurs auteurs sont les soldats eux-mêmes, ceux qui forgent en ce moment notre épopée nationale, ceux qu'Homère aurait exaltés parmi ses héros et que la Gloire familière, renouvelant pour eux un des surnoms de la Grande Armée, appelle les Poilus.

Plusieurs de ces récits ont été griffonnés pendant les intervalles de la canonnade, dans les tranchées, sur des bouts de papier. Presque illisibles, il fallut recopier ces héroïques barbouillages avant de les donner à l'imprimeur. Bien des pages tracées dans les longues journées d'hôpital, où les blessés qu'a frôlés la mort se reprennent peu à peu à la vie, ont charmé les langueurs des convalescents eux-mêmes, avant d'émouvoir l'intérêt fraternel du lecteur.

Parmi les collaborateurs de ce recueil, il y a

des Français de toute la France, des héros de toutes les catégories intellectuelles ou sociales. Il y a l'agrégé de l'Université et l'ouvrier des faubourgs. Mais on ne distingue pas entre les âmes. Elles sont au même niveau, et l'on y reconnaîtra également des parcelles de la grande âme française. C'est ce qui nous donne lieu d'espérer un accueil favorable du public pour ces Contes véridiques des Tranchées.

L'Éditeur.



SOPHIE

Notre compagnie se repliait sur sa tranchée, car l'attaque que nous venions de tenter avait été impuissante à sortir les Boches, puissamment organisés, de leur repaire.

Les cadavres laissés sur le terrain attestaient pourtant combien notre attaque fut rude et tenace, mais les réseaux de fil de fer étaient si multipliés et si enchevêtrés qu'ils nous firent perdre un temps précieux, et ce temps, l'ennemi le mettait à profit pour nous mitrailler à son aise. Malgré l'ouverture de plusieurs passages, force nous fut de nous replier sous peine de perdre trop de combattants.

Pour se consoler de cet échec momentané, mon caporal et ami Pierre Lévesque grogna :

— Tas de rosses ! On vous aura tout de même. En attendant, bourrons Sophie !

Il l'avait baptisée ainsi, car c'était sa consolatrice, cette pipe de bois au tuyau recourbé que nous lui connaissions tous. Il avait pour elle une profonde affection, et son nom lui avait été inspiré par la philosophie qu'il en tirait à l'égal de la fumée légère montant en spirales joyeuses.

Je le vis fouiller ses poches, ses vastes poches mammaires où étaient enfouis un tas d'objets hétéroclites, d'où il tirait tantôt une blague à tabac, tantôt une courroie, du fil, de la graisse, une clef, une boîte de conserve ou un crayon. Tout s'y trouvait. Tour à tour il les vida, les retourna. Mais, hélas ! Sophie manquait à l'appel.

Dépeindre sa fureur est impossible lorsqu'il fut obligé de reconnaître que Sophie devait être, elle aussi, restée sur le terrain de l'attaque. Il était certain de l'avoir mise dans sa poche avant de partir. Donc nul doute n'était pos-

sible : en coupant les fils de fer barbelés, elle avait dû glisser et tomber à terre.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il furieux. Je ne veux pas qu'ils l'aient non plus.

Et il décida sur-le-champ de retourner la chercher.

En vain je tâchai de l'en dissuader ; en vain je lui fis entrevoir les risques à courir pour, en somme, un si piètre objet. Rien n'y fit : il était déjà sur le parapet et ne m'écoutait plus ; il était parti, bravant la mort pour retrouver sa pipe.

Dix minutes s'étaient écoulées. Avec anxiété je les comptais, appréhendant un malheur en ne le voyant pas revenir, lorsque soudain éclata dans la nuit le bruit des explosions de plusieurs grenades lancées précipitamment. Déjà je pleurais la perte de mon vaillant ami, quand tout à coup nous l'entendîmes crier :

— A moi, mes amis ! En avant, la 2e !

Notre capitaine stupéfait n'eut même pas le temps de demander une explication que j'étais hors de la tranchée, suivi des camarades de l'escouade, qui voulaient tous voler au secours

de celui que nous voyions déjà mortellement blessé. Mais, ne voulant pas laisser une escouade seule se sacrifier ainsi, il bondit à son tour, entraînant toute la compagnie électrisée par l'appel qu'on venait d'entendre et par l'exemple donné par notre escouade.

Les passages que nous avions faits servirent cette fois et nous permirent d'arriver en trombe sur la tranchée ennemie, dans laquelle nous nous jetâmes, criant, hurlant. Et, tel un torrent irrésistible, nous fonçâmes sur les Boches épouvantés par cette attaque imprévue. Dans un corps à corps sinistre, le bruit mat des baïonnettes entrant dans une poitrine boche était appuyé par un « han » farouche. Et seuls lui faisaient la réplique les râles des mourants et le hurlement des blessés. Aucune considération sentimentale ne nous arrêtait, car la veille ces mêmes hommes que nous tenions là avaient tenté de nous empoisonner par des gaz asphyxiants. Aussi ce souvenir nous rendait plus farouches et plus terribles encore.

Combien de minutes s'écoulèrent ainsi, je ne saurais le dire : dix, quinze, vingt au plus.

Nous étions maîtres de la tranchée, nous glissions dans le sang, dont l'odeur fade nous écœurait.

Nous avions fait quarante-deux prisonniers, qui, complètement terrifiés, s'étaient parqués dans un coin, d'où, à genoux et les mains en l'air, ils criaient :

— Kamarad francés ! Captifs !

Notre capitaine apitoyé les prit sous sa garde, pendant que, farouche, les yeux pleins d'éclairs, mon ami Pierre s'avançait vers eux, la baïonnette encore ruisselante de sang, en s'écriant :

— Camarades ! Je vais vous en fout' des camarades ! Empoisonneurs, pirates, voyous !

Et, avisant un Bavarois qui se tenait à côté de notre capitaine, il bondit sur lui, la baïonnette haute. Mais l'homme avait prévu le geste, et, fou de terreur, il se jeta derrière l'officier. Pendant une minute, Pierre le poursuivit à droite, à gauche. Minute tragique pour le prisonnier, mais que nous trouvâmes comique, car ce chassé-croisé fut si imprévu qu'un éclat de rire homérique nous secoua tous, y compris le protecteur du Boche. Heureusement pour ce dernier : cela désarma notre caporal, qui com-

prit instantanément la cause de notre fou rire. Aussi ne put-il s'empêcher de se joindre à nous, puis, joyeux, il tira de sa poche Sophie, la chère Sophie, dont il avait pleuré la perte.

Cinq minutes après, nous réorganisions la tranchée. Comme butin, nous avions quatre mitrailleuses, que nous mîmes de suite en position face aux Boches, et, grâce à Pierre, qui était un ancien mitrailleur, quatre équipes furent en même temps dressées pour s'en servir.

Lorsque tout fut prêt, le capitaine vint me demander justification de ma conduite. Je lui rendis compte du motif qui me guida et lui dis :

— Maintenant le caporal seul peut vous éclairer sur le reste.

Alors, prenant la parole, Pierre raconta :

— Ayant perdu ma pipe et voulant la retrouver, je me décidai à la chercher. Je rampai donc jusqu'à l'endroit où je supposais l'avoir perdue. Je la découvris en effet à cet endroit, et, tout heureux, je m'apprêtais à faire demi-tour quand la curiosité me prit de voir les tranchées boches puisque j'en étais si près. Tout y était silencieux. L'ennemi se

croyait à l'abri d'une nouvelle attaque, car j'entendais distinctement les ronflements des dormeurs. Les sentinelles même paraissaient absentes de leur poste. En constatant cela, une pensée diabolique me traversa le cerveau : les réveiller en sursaut. Cela me semblait infiniment réjouissant, et, me souvenant que ma musette était pleine de grenades inemployées lors de l'attaque, j'en jetai une dizaine précipitamment avec la pensée de revenir à ma tranchée en courant et l'espoir que j'en serais quitte pour braver leurs fusées et leurs quelques coups de fusil. Mais, contre mon attente, ils ne tirèrent pas du tout. Au contraire : ceux qui furent blessés se mirent à hurler et leurs camarades à s'enfuir. L'occasion me parut si belle de sauter dans leurs tranchées que, sans réfléchir que j'étais seul, je n'y résistai pas. Je sautai donc en continuant à lancer mes grenades, et ces braves empoisonneurs, croyant à notre retour, s'enfuirent devant moi à qui mieux mieux. C'est à ce moment que je vis le côté imprudent de ma situation et que je vous ai appelés à l'aide. Maintenant vous connaissez le reste.

Emerveillé de tant d'insouciante audace, notre capitaine, tout ému, lui serra vigoureusement la main :

— Je vous félicite pour votre intelligence et votre sang-froid, et je tiens à signaler votre conduite au général afin qu'elle ait sa récompense.

Notre ami Pierre, à la suite de ce brillant fait d'armes, a été cité à l'ordre du jour de l'armée. Le jour où il reçut la croix, il nous invita à l'arroser (car tout s'arrose au régiment), et ce fut fait dans un éclat de rire. En effet, vous ne devineriez jamais la pensée que lui suggéra son esprit frondeur de pioupiou français. Ce fut de placer au beau milieu de la table, piquée sur un litre de vin, Sophie, ceinte de la croix de guerre.

— Elle a été à la peine, dit-il ; il est juste qu'elle soit à l'honneur, car elle est la seule pipe du monde citée à l'ordre du jour.

Le B.

79e territorial.

Bords de l'Yser.



KRONPRINZ

Harassés, fourbus, éreintés, les talons dans les jambes, le détachement de renfort du...e régiment d'infanterie suivait à courtes journées le gros de la division.

Copieusement arrosés, de jour et de nuit, par les obus ennemis, qu'ils appelleront bientôt *marmites* en langage poilu, les neuf cents hommes qui le formaient n'ignoraient rien du baptême du feu, et bravement, sans défaillance, l'âme bien trempée, ils allaient — compagnie sans régiment — sous le commandement paterne d'un vieil officier.

Ils se plaçaient, se déployaient, se battaient

selon les ordres que l'Etat-major leur envoyait ; et si tous connurent la griserie ardente de la poursuite — grâce à la situation instable de leur formation, — ils ne purent — ces braves — inscrire dans l'histoire les faits isolés de leur énergique vaillance.

Ils travaillaient pour l'anonymat ; leurs lauriers n'étaient que des lauriers épars, et leur bravoure tenace qu'un épisode.

C'était aux heures tragiques de la Marne. L'ordre suprême du généralissime battait, vibrait dans cette foule, comme un sang généreux, et l'ivresse de la marche en avant, jointe à celle de la poudre, émerveillait ces héros.

On allait — tel jour gagnant quarante kilomètres — fouaillant dans le dos l'armée de von Kluck, battant celui du Kronprinz. On escaladait les routes sinueuses rouges de sang, jonchées de cadavres, de débris, de bouteilles. On chargeait dans les blés mûrs, épars et foulés par des avalanches d'hommes.

Et partout les corps décomposés, gonflés, innommables, empuantissaient l'air, comblaient les fossés.

Certes leur 77 essayait de couvrir leur lamen-

table retraite, si pressée, si formidable que leurs hordes désunies allaient en rangs serrés, sur trois fronts, avec la hâte fébrile de la déroute.

C'est ainsi que ceux qui, huit jours auparavant, avaient vu leur superbe traverser les belles routes de France, purent la revoir enfin réduite, anéantie.

Elle fuyait, ses rangs épais, lourds, massifs, d'infanterie encadrés de cavalerie, d'artillerie et de tout l'attirail hétéroclite d'une armée éperdue.

La grande bataille avait rompu l'harmonie méthodique des barbares. Les rauques élans des hommes qui, huit jours plus tôt, déclamaient et rugissaient vers Paris en lançant leur fatidique « Capout » en même temps que leurs pastilles incendiaires — n'étaient plus.

La masse était désagrégée, et depuis des journées elle ne se battait plus ou presque devant l'alerte voix de notre artillerie et les clairs appels de nos clairons.

En poussant ainsi cette armée soi-disant invincible, on passait tous ces pauvres villages, bourgs ou villes dévastés, incendiés, broyés par la brutale invasion, et, l'œil allumé de terribles

colères, les hommes écoutaient les plaintes des malheureux, et quelquefois ils essuyaient même les âcretés de ces gens que toute soldatesque épouvantait. Mais, bast! On haussait les épaules. On passait, c'était la guerre.

Déjà, les futaies de l'Argonne précisaient dans le lointain leurs masses sombres, tourmentées. Laissant sur sa droite Sainte-M..., le détachement de renfort fonçait vers ces sites inconnus, avec l'ardeur de la victoire, l'espérance de pousser plus loin encore — vers Metz — les Boches exécrés, et enfin la soif de retrouver le régiment, de manger autre chose que du biscuit et du *singe* dont la trop abondante consommation brûlait les entrailles.

Hélas ! cette forêt d'Argonne devait fixer, diluer cette fougue et la mettre en réserve dans ces affreuses tranchées où l'âme française — contre toute attente de la part des ennemis — s'est si bien condensée ; et la fuite de l'impérial morveux, — le kronprinz — à Sainte-M..., devait être, pour un temps, la dernière.

Certes, il fallait à l'atroce gamin cette diversion pour lui faire oublier le déboire de six

mille bouteilles de champagne oubliées — par force — dans un certain hôtel de ville, ainsi qu'un repas dont les reliefs refroidiront éternellement pour son immense et impudique voracité.

C'était la dernière étape du détachement avant sa prise de contact avec son régiment, et, comme une nuit lourde, noire, toute chargée d'eau, tombait sur le paysage sylvestre de cette tragique partie de France, il fallut songer au cantonnement.

Une grange immense, accotée à une masure à demi démolie, se trouvait aux abords de la route.

Elle semblait déserte ; un lieutenant en fit la reconnaissance, et, comme pour la troisième fois il frappait énergiquement l'huis à moitié vermoulu, une voix chevrotante lui répondit, tandis que par l'unique fenêtre une tête de femme vieille, ridée, satanique, éclairée par une faible lueur, apparaissait.

L'officier parlementa, la vieille semblant résister, tandis que de la grange des grognements étranges s'élevaient.

Il était tard, l'esprit tendu des hommes fati-

gués, ivres de sommeil, — il y avait six jours qu'ils l'ignoraient, — s'exacerbait, déjà le cliquetis significatif des baïonnettes résonnait, lorsque la voix aigre de la femme s'éleva distincte et furieuse :

— Non ! Non ! Je ne loge personne, moi ! Ma grange est à moi ! à mes cochons, mais pas à vous.

Le lieutenant insistait :

— Mais, madame, il me semble que des soldats français...

L'horrible mégère rugit, et bien nombreux furent, hélas ! en ces temps sombres, ceux qui prononcèrent les mêmes paroles impies :

— Les Français !... Et que voulez-vous que ça me foute à moi !.. Mes cochons avant tout !

Les hommes sentirent un vent de folie hérisser leurs têtes. La fureur s'alluma dans chaque regard, et, avant qu'aucun supérieur n'ait pu intervenir, l'huis de la grange craquait sous leur ruée brutale. Ce fut dans la nuit sombre une mêlée d'hommes, des grognements criards, des jurons, des coups, des fuites de corps gras, puants, tandis que, dominant tout cela, la voix crécellante de la vieille appelait avec des san-

glots la gente porcine qui s'égaillait dans l'ombre.

Enfin tout se tut, et dans le silence de la nuit on put entendre bientôt les ronflements sonores d'une troupe qui dormait dans la fange rêvant d'épopée.

Tout autour groingnant, plaignant, les porcs chassés s'entassaient dans l'ordure du chemin !

*
* *

L'aube venait de poindre et parmi les ronfleurs quelques intrépides, entre autres deux réservistes, Fourroy et Malet de la 28e compagnie, s'éveillèrent. L'heure du jus était sonnée, et ces deux braves, débrouillards entre tous, portaient depuis le débarquement du détachement à E... le titre de *cuistots* en pied de la 28e.

C'était pour eux un honneur auquel rien au monde n'aurait pu les faire faillir. Il en est des cuistots comme de la garde du drapeau : leur rôle est sacré, et, quoique les fatigues soient doubles, ces hommes vivent avec le feu de leur mission. Une tranche de sommeil de moins ne compte pas pour eux.

Fourroy, raidi encore par le froid pénétrant de la nuit, sacrant, grognant, s'entravant à chaque pas dans les pieds de ses compagnons, atteignit l'entrée de la grange, et, comme, dans le jour naissant allumant des rougeurs sanglantes à l'horizon, il se frottait les yeux, une masse rose, chaude, l'entrava et lui fit pousser un énorme juron.

— Tonnerre de Dieu, bougonna-t-il, d'un peu plus il me foutait les quatre fers en l'air, ce satané fils de truie !

Malet, qui survenait, eut un gros rire. Saisissant par la queue le jeune porcelet cause de l'incartade, il lui fit pousser des cris perçants, auxquels répondit aussitôt le chœur de ses congénères.

— Ben, mon salaud ! c'est un réveil en fanfare ou je n'y fais plus, clama-t-il. On n'invite pas mieux les poilus à sortir de leur paille.

Et, comme des rumeurs s'élevaient de cette masse d'hommes endormis, Fourroy renchérit :

— Pas de concurrence, eh ! là-bas ! Bouclez vos gueules. C'est pas l'heure encore...

Puis, pris d'une idée subite, il se pencha vers

Malet qui pinçait toujours l'appendice caudal de la bête et lui glissa quelques mots à l'oreille.

Les deux hommes eurent un rire silencieux. Empoignant l'animal qui groinçait plus fort que jamais, ils se dirigèrent vers la voiture de la compagnie et, en un tour de main, ils le firent disparaître sous un amas de sacs.

Puis, dans le silence revenu, ils vaquèrent à leur sacerdoce, car faire du jus en est un.

*
* *

C'est l'avant-veille de la Noël ; près de quatre mois sont passés dans cette horrible fournaise de mort qu'est devenue l'Argonne.

Nuit et jour on lutte, on se bat, on meurt, et nuit et jour la rude vie des tranchées absorbe l'immense réserve de volonté, de ténacité, d'initiative de nos poilus.

Fourroy et Malet sont toujours *cuistanciers*, depuis tout ce temps les événements les ont blanchis sous le harnais, ou plutôt noircis, bronzés, patinés, et, si leur compagnie, à la formation des effectifs, est devenue la 8e, elle

n'en est pas moins toujours aux bons endroits pour écoper et donner aussi de fameux coups de torchon.

Elle a un surnom, cette glorieuse compagnie, les poilus du régiment l'ont surnommée « l'Anti-boche ». Quant à ces derniers, ils se sont passés cette phalange de braves en consigne, et, s'ils la craignent, c'est néanmoins avec un raffinement inouï de précautions qu'ils s'efforcent de l'anéantir.

Nos deux héros installés, tantôt dans une grange à tous les vents, tantôt dans un souterrain, tantôt ailleurs, en ont vu de toutes les couleurs, et plus d'une fois les *marmites* ont *fricoté* dans les leurs, comme le dit avec humour l'inénarrable Malet.

Les deux hommes dans leurs multiples pérégrinations n'ont pas oublié le pensionnaire porçin qu'ils s'étaient si libéralement attribué, et même dans les périls les plus formidables ils ont tout bravé pour ne point en être séparés.

Gavée, peignée, lavée, la bête attentive à tant de soins a mis à profit la sollicitude de ses deux amis et elle possède maintenant un embonpoint fastidieux. Ses petits cris de cochon

heureux, content, repu, à la panse émotive, dénotaient plus que tout l'attachement qu'elle avait pour ses bienfaiteurs, dont chaque visite était accompagnée de pâtées friandes.

Un jour qu'il pleuvait des schrapnells outre mesure, Fourroy l'avait baptisée « Kronprinz », et depuis ce jour les deux cuistots ruminaient une facétie pour laquelle ils dressaient leur porc de kronprinz, disaient-ils avec un énigmatique sourire.

C'était donc l'avant-veille de la Noël. Ce jour-là les deux hommes s'attardèrent auprès de l'animal, dont la graisse suintait par tous les pores.

Ils le lavèrent, le poudrèrent, l'habillèrent avec des soins d'habilleuse, et le soir, à l'heure du ravitaillement, alors que leur compagnie était de première ligne à trente mètres des Boches, on put les voir poussant dans le boyau leur amical cochon.

Il y eut, quand ils parurent aux abords de la tranchée, un moment de stupeur, car les deux lascars, dédaigneux de toute prudence, escaladèrent le parapet, poussant devant eux l'animal coiffé d'une schapska de hussard de

la mort, le cou perdu dans un immense col et le corps drapé d'un lourd manteau de uhlan.

La bête ne criait pas. Mieux : tirant un bout de langue rose, elle semblait sourire, autant qu'un porc peut sourire, et, quand les deux amis, saisissant ses membres supérieurs, la dressèrent séant, elle dansa avec eux une sarabande infernale alors qu'ils s'écriaient à la manière allemande :

— Hoch ! Hoch ! Hoch ! — Hourra ! Hourra ! Kronprinz ! !

Et la tranchée française, un instant ahurie, abasourdie, éclata toute d'un rire inextinguible, tandis qu'à trente mètres d'elle, lourdement, ne comprenant pas le sarcasme, la tranchée boche rendait les honneurs.

. . . .

C'est ainsi que, le soir de la Noël, le vent piquant de la nuit apporta chez les Teutons une fine odeur de boudins et que, pour une fois, le Kronprinz rôti savamment par les deux poilus fit faire joie et bombance aux Antiboches de la 8e compagnie.

F. D.

Argonne, 1914.



DEUX RIVAUX

Lorsque la classe 1914 fut envoyée au front, le ...e bataillon de chasseurs à pied, dont il ne restait que trois squelettes de compagnie, fut reformé à effectifs complets. Pour créer les trois compagnies complémentaires, on prit dans les premières un contingent d'anciens dont on encadra les jeunes recrues pour leur apprendre « le métier », et on remplaça ceux-là dans leur compagnie d'origine par d'autres bleus.

— C'qui m'console un peu de quitter les copains, la fois-là, exprima hautement Colasson, dit Vosgepatte, c'est d'pus compter à la même escouade que le Journaliste !

— Plein de terre ! laissa dédaigneusement tomber le Journaliste, peu loquace, en continuant de monter son sac.

— Tu t'as pas regardé ! rétorqua Vosgepatte.

Et, de fait, le séjour des tranchées les avait tous deux recouverts d'une si semblable patine de boue desséchée, que ce qualificatif leur était commun au physique.

Marchal, dit le Journaliste, était Parisien. Il devait son surnom à ce fait que, dès qu'il avait un moment de libre, il sortait de sa poche un carnet et un stylo et noircissait des pages et des pages, qu'il détachait ensuite et envoyait à une destination que seul le vaguemestre eût pu préciser, car Marchal était taciturne et peu communicatif. De là à conclure qu'il reportait pour un journal, il n'y avait qu'un pas pour les âmes simples. En réalité Marchal avait laissé chez lui, au bout de cinq mois de mariage, une jeune femme tendrement aimée, et c'est son carnet de campagne qu'il lui envoyait au jour le jour pour la distraire et lui rendre l'attente moins pénible.

Colasson, dit Vosgepatte, était à la fois rede-

vable de son surnom à sa contrée d'origine, les Vosges, et au Journaliste, qui renfermait mentalement dans cette appellation générique tous ses congénères, et la lui avait appliquée, à lui tout spécialement, parce qu'à ses yeux Colasson synthétisait la race. C'était un gros garçon, mal équarri, mais râblé, dont les idées un peu frustes de bûcheron s'étaient depuis la guerre condensées en deux sentiments très nets mais d'inégale intensité : la haine du Boche qui avait envahi sa forêt et brûlé sa bicoque, et le désir d'être désagréable au Journaliste parce qu'il le sentait d'une essence supérieure à la sienne, et que cette espèce d'autorité, sanctionnée par le grade, lui était instinctivement désagréable. Ce second sentiment satisfait était le correctif du premier et lui permettait de conserver une âme exempte de souci, une santé exubérante et un appétit pantagruélique.

Or la colère de Vosgepatte s'éveilla lorsque, à la lecture du rapport, il apprit qu'il était versé, non seulement à la même compagnie, mais encore à la même escouade que le Journaliste.

— Ah ! la barbe ! s'exclama-t-il avec moins

d'élégance que de franchise ; je m'décollerai donc pas de ce crâneur-là ?

Quant au Journaliste, il mâcha entre ses dents quelques paroles peu amicales où il était vaguement question de marmites qui se perdent et de casser la figure aux « mangeurs de brimbelles ».

La 6e compagnie fut aux tranchées dans le secteur qui relie la Fosse Calonne, près de Lens, à l'éperon nord de Notre-Dame-de-Lorette. Le Journaliste et Vosgepatte se retrouvèrent aux avant-postes avec leur escouade. La tranchée de première ligne déroulait sa sinuosité dans un pli de terrain, et les tranchées allemandes, par leur situation en arrière du mouvement du sol, n'étaient pas visibles de la première. Un chemin creux, bordé de poteaux de transmission d'énergie électrique, dont les fils pendaient échevelés, coupait les deux lignes, barricadé à l'alignement de chacune d'elles par une forte palissade.

Un froid sec avait mangé les nuages et un clair soleil d'hiver, aux rayons anémiques, accentuait le détail du terrain bouleversé par les obus. Vosgepatte, pour se réchauffer, mon-

trait aux bleus à se creuser, dans les parois durcies de la tranchée, des niches-abris pour les heures de nuit que leur laissait le tour de garde, et, fier d'étaler devant les bleus attentifs son savoir de vieux combattant, il s'interrompait de temps à autre pour grommeler contre les « feignants » qui se croiraient déshonorés en maniant une pelle.

Le Journaliste, à qui s'adressaient indirectement ses interpellations, n'en avait cure, et, le froid l'empêchant d'écrire, s'entretenait la main en massacrant avec son lebel les bobèches en verre, floraison monotone des poteaux d'électricité. Il avait la balle très sûre, en habitué des stands de tir, portait sur la manche gauche, non sans fierté, le cor de chasse et la grenade d'argent des prix de tir. A chaque détonation, un bruit de verre cassé répondait, et cela agaçait considérablement Vosgepatte, parce que cela distrayait son auditoire, et aussi parce qu'il n'avait jamais pu faire qu'un tireur médiocre.

— Si vous croyez que c'est pour ça que le gouvernement nous donne des cartouches, expliqua-t-il à ses bleus en s'humectant les paumes avant de ressaisir sa pelle.

Mais les bleus étaient soudain attentifs ailleurs.

Dans le ciel bleu pâle, en face de la tranchée, un tiercelet planait, les ailes battantes, en arrêt sur quelque bestiole jaillie du sol bouleversé. Et le Journaliste prestement avait rechargé son fusil et, posément, ajustait l'oiseau de proie.

— S'il l'attrape, railla Vosgepatte, je veux bien qu'on me coupe...

Le coup de feu claqua dans l'air sec, et l'oiseau tomba comme une pierre.

— Qu'est-ce que tu as à couper ? questionna le Journaliste narquois.

Les bleus admiraient le coup.

— Eh ben, mon vieux ! J'voudrais pas être au bout de son flingue ! Il l'a, l'œil !...

Vosgepatte rageait. Et soudain il triompha :

— Pisque t'es si marle, va donc le chercher, ton bestiau.

Les bleus rirent de l'idée saugrenue, mais leur rire se figea en stupeur lorsqu'ils virent le Journaliste poser son fusil et, d'un rétablissement brusque, monter sur le pare-balle.

— Il est louf, murmura Vosgepatte, livide.

Le Journaliste maintenant avait gagné le chemin creux et disparu derrière le talus qui le bordait. Les bleus haletaient, serrant leur fusil de leurs mains novices, guettant le Boche qui devait, qui ne pouvait pas ne pas se montrer. Vosgepatte était allé prévenir le lieutenant.

Sur la crête, là-haut, un point noir apparut, puis une forme humaine surgit hors du talus et rampa vers l'oiseau.

Très vite elle l'atteignit, mais, au lieu de prendre en vitesse le chemin du retour, le Journaliste sembla attiré soudain par un spectacle imprévu. Lentement cette fois, et avec mille précautions, il rampa dans la direction de l'ennemi. Sa silhouette noire disparut un moment derrière la crête... Un coup de feu raya le silence, venant de nos lignes, des tranchées arrière.

Puis la silhouette reparut, rapide, replongea dans le chemin creux, et le Journaliste, courant, sauta dans la tranchée, son oiseau à la main, en même temps que l'agent de liaison du commandant de compagnie y arrivait par le boyau de communication.

— Ah ça ! vous êtes fou, dit le lieutenant. Qu'est-ce qui vous a pris ?...

— Le capitaine demande l'homme qui vient d'aller sur la crête, dit l'agent de liaison essoufflé. Il a tiré dessus, il croyait qu'il voulait déserter !...

Le Journaliste sourit et suivit son camarade.

— Qu'est-ce que tu vas te faire conter, mon vieux ! lui confia celui-ci en remontant le boyau vers le poste de commandement.

— T'en fais pas, répliqua simplement le Journaliste.

Il faut croire qu'il avait de sérieuses raisons de ne pas s'émouvoir puisque, après l'avoir accueilli de l'annonce de huit jours de tranchées supplémentaires, le capitaine, à la suite d'un long entretien, lui confia une note pour le lieutenant et lui serra la main en lui disant :

— C'est bien, mon garçon, vous avez du cran et je m'en souviendrai. Bonne chance, et surtout plus d'imprudences inutiles.

Toutes les prédictions pessimistes que Vosgepatte avait formulées en son absence sur les suites de l'affaire s'écroulèrent quand le lieute-

nant, après avoir lu la note, serra à son tour la main au Journaliste et lui dit :

— Vous avez carte blanche. Qui voulez-vous avec vous ?...

— Je prendrai Vosgep... c'est-à-dire Colasson, mon lieutenant...

— Entendu ! Colasson, tu auras ce soir une mission de confiance à remplir avec Marchal. Tu exécuteras toutes les instructions qu'il te donnera. C'est compris ?...

— Voui, mon yeutenant, murmura Vosgepatte.

Puis en regagnant le groupe des bleus il grommela :

— C'est-y qu'il a des galons, la fois-là, pour me commander, le Journalisse ?

Pourtant, en rejoignant ses bleus il plastronna.

— J'vas en mission c'te nuit.

Et les regards d'admiration qu'il recueillit apaisèrent son amour-propre blessé...

A la tombée de la nuit, sans s'être dit un mot, ils partirent ensemble, sans fusil, avec leur seul équipement et chacun un browning dans leur poche.

Au point où le chemin creux traverse la crête, le Journaliste s'arrêta. Dans la grisaille du soir tombant, les lignes allemandes s'estompaient. Au premier plan, un entrelacs de fils barbelés se détachait, très net, puis un peu en arrière une ligne rougeâtre de terre remuée révélait la tranchée, et dans le lointain, au fond du vallon, les feux du village s'allumaient. Deux puits de mine flambaient, noyant leur rougeoiment tragique dans le brouillard naissant. Et sur la droite, tout près d'eux, une douzaine de formes noires, de surface égale, tachaient le sol dans l'obscurité survenue.

— Voilà, expliqua le Journaliste. Le capitaine a besoin de savoir quel régiment est en face de nous, l'effectif des réserves et leur position. Pour cela il faut faire un prisonnier. Nous sommes donc chargés de cueillir une sentinelle. Autant que possible, il ne faudra pas tirer pour ne pas déclencher une attaque. Il faut donc agir en douceur. J'ai repéré tantôt les postes des sentinelles doubles. Il y en a un derrière les fils de fer, là, au bout de mon doigt ; cette ombre grise, c'est une plaque de blindage qui les protège. Ils sont dans un trou

et leur tête seule dépasse. Il faudra en attirer une au dehors. Je m'en charge. Quand je sifflerai, tu bondiras dessus. Je t'aiderai. Il faudra le traîner directement au chemin creux. Là, nous sommes en partie à l'abri. Voilà.. Ah !... Il ne faut pas qu'il crie ! Alors le premier qui l'atteint lui serrera le kiki ; pas trop. Ne se servir du revolver qu'à toute extrémité. Compris ?...

— Y a du risque, gronda Vosgepatte.

— Est-ce que tu crois que je t'aurais choisi s'il n'y en avait pas ? répondit placidement le Journaliste.

— Bien aimable, j't'assure... Et pour stationner près d'eux sans être vus, comment qu'on va faire ?

— On va se déguiser en morts !

Vosgepatte regarda le Journaliste de travers.

De la tranchée boche, un brouhaha montait : appels de noms, cliquetis de ferblanterie, grognements de groins qui triturent des mangeailles.

— Ecoute, continua le Journaliste, c'est l'heure de la soupe, et pour ces animaux-là

rien ne compte plus que la gamelle. Nous allons ramper, lentement, très lentement, jusqu'à ce groupe de formes noires que tu vois là-bas en face des fils de fer. Là, tu comprendras. Ah... si des fois je ne revenais pas, tu diras au capitaine que j'ai laissé mon portefeuille dans mon sac. L'adresse est dedans pour le faire parvenir. Tu n'as rien à faire dire, toi ?

— Non !

— Alors, allons-y !

Doucement, les deux hommes rampèrent vers les taches sombres.

. . . .

Or, ce soir-là, Otto Mulbacher, soldat au 10e régiment de Jaeger auf Fusz, était d'humeur morose. Sa compagnie avait pris les avant-postes deux jours avant son tour, la compagnie de garde ayant dû renforcer une autre unité, et ce fut sans enthousiasme qu'il s'enterra dans le trou de guetteur, en compagnie d'un de ses camarades et d'un bocal de cerises à l'eau-de-vie dérobé à Angres dans la cave de son cantonnement de la veille. Le secteur était tranquille, il le savait. Depuis l'attaque

conduite par le 109e d'infanterie français, aucun mouvement sérieux n'avait eu lieu. D'ailleurs les Français n'avaient pas eu le beau rôle, et les douze cadavres qui depuis plus d'un mois tachaient de leurs silhouettes l'herbe noire en face de son poste leur rappelaient assez ce qu'il en coûte de vouloir forcer les réseaux de fil de fer allemands. C'étaient pour lui de vieilles connaissances que ces douze corps glacés et si raidis par le froid qu'il s'était, à la dernière veille, cassé un ongle à vouloir ouvrir la vareuse de l'officier pour consulter son portefeuille. Les sentinelles allemandes vivaient en bonne intelligence avec ces douze faces livides qu'il eût été trop fatiguant d'ensevelir. A quoi bon d'ailleurs tant que le froid tuerait l'odeur ?

Et Otto, assis sur la banquette de terre battue, les jambes roulées dans sa couverture, son fusil contre l'épaule, mangeait méthodiquement ses cerises en recomptant machinalement ses cadavres.

Soudain il posa son bocal et se frotta les yeux :

— Dix... onze... douze, près du tertre...

treize... quatorze ! Ah çà ! mais... Ah çà ! mais !...

Posément il recompta les ombres, prenant des repères pour ne point compter deux fois la même.

— Douze... treize... quatorze ! Ça, par exemple !

Il y avait deux cadavres de plus ! Otto Mulbacher n'était pas saoul pourtant. Il connaissait sa mesure, que diable ! Et ce ne sont pas les trois bouteilles de vin bouché qu'il avait sifflées l'après-midi, moins encore le demi-bocal de cerises, qui avaient pu avoir raison de son robuste estomac teuton. Alors ?...

Otto secoua son camarade qui s'endormait.

— Compte, dit-il.

— Quoi ? s'ahurit l'autre.

— Les charognes welches.

— Douze, tu le sais bien.

— Compte ! insista Otto.

Ennuyé, le kamarade compta, puis il se frotta aussi les yeux et recompta.

— Quatorze, hein ? questionna Otto.

— Oui. Ça, c'est kolossal !

— Je vais avertir Herr Leutnant.

Otto Mulbacher se dressa, mais un bruit distinct se fit entendre, un bruit auquel il ne se méprit pas, le tintement d'un fourreau de baïonnette.

— Il faut que j'en aie le cœur net. Va prévenir Herr Leutnant. Moi je vais voir.

Et, traversant le réseau de fil de fer par le sentier secret connu des sentinelles, il s'enfonça dans la nuit.

. . . .

Otto avait maintenant gagné le groupe funèbre. Autour de lui, dans un périmètre de vingt mètres, les quatorze cadavres tordaient leurs membres raidis. Une perplexité le prit. Il savait bien le compte, mais n'avait pas logé dans sa cervelle épaisse leur position respective. Lesquels étaient les faux cadavres ?

— Je vais bien les faire lever, ricana-t-il.

Et du bout de sa baïonnette il piqua l'un d'eux.

— Tu ne bouges pas ? Bon ! Toi non plus ? Toi non plus ? Bon ! Et toi ? Non ? Bon !... Ach !

Comme il s'avançait vers l'un d'eux pour accomplir son sinistre contrôle, le cadavre se

leva ! Le cri qu'il poussa ne dépassa point ses lèvres, car derrière lui un autre cadavre avait bondi, et maintenant Otto gigotait dans le vide, battant l'air de ses lourdes bottes, suspendu par le cou sur les reins du Journaliste par un impeccable coup du père François que n'eût pas désavoué le meilleur des escarpes.

— Prends-lui les guibolles et filons au trot ! commanda le Parisien à voix basse.

Déjà la tranchée devenue invisible s'animait de frôlements suspects.

Le plus vite qu'ils purent, les deux hommes gagnèrent le chemin creux avec leur fardeau. Ce n'était point aisé. Le Boche se débattait dur, et de plus il pesait son poids. Aussi, dès l'abri momentané atteint, le Journaliste le remit sur ses jambes pendant que Vosgepatte lui tâtait les poches.

— Plus d'armes, dit-il, laconique.

— Bon, dit le Journaliste, son browning sous le nez du captif. Quant à toi, ein wort, todt !

— T'as compris, si tu causes, kapout ! expliqua Vosgepatte, complaisant.

Et tous deux poussant devant eux le Boche

ahuri dévalèrent la pente vers les lignes françaises.

Mais déjà le bruit pressé de lourdes bottes résonnait là-haut sur le sol durci, et soudain une salve éclata.

— Rasons le talus, cria le Journaliste en poussant le Boche. Plus que vingt mètres et nous y sommes !

Seulement il fallut traverser la ligne d'éléments Brun qui défendait nos tranchées. Rapidement le Journaliste se glissa dessous, puis faisant le gros dos il souleva l'entrelacs des fils en forme d'énorme boudin.

— Fais-le passer, vite, dit-il à Vosgepatte.

Vosgepatte, expéditif, d'un coup de poing courba le Boche et d'un coup de pied au bon endroit lui fit franchir la passe, puis la franchit lui-même. Ils coururent.

— Halte-là, ou je fais feu !

C'était la ligne des sentinelles françaises.

Le Journaliste jeta le mot de passe. Une salve raya de nouveau l'air de son déchirement sec. Il s'élança, poussant le Boche. A présent les balles sifflaient, dru.

— Marchal !

Il se retourna. Colasson, dit Vosgepatte, était agenouillé à terre.

— Oui, c'est moi qui t'ai appelé, souffla-t-il. Je crois bien que j'ai une patte amochée. Me laisse pas là, vieux !

La fusillade crépitait, et maintenant on répondait des lignes françaises. Le Boche s'était couché sous la rafale.

A grands coups de bottes dans les côtes, le Journaliste le fit lever, puis, prenant Vosgepatte par les épaules, il montra les jambes au Boche atterré ; et, comme celui-ci hésitait, il tâta son revolver. Le Boche comprit. Tremblant, il prit le blessé par les jarrets, et, sous l'orage de plomb, tous trois regagnèrent la tranchée proche.

— Ouf ! respira le Journaliste. Hé ! l'infirmier, il y a du boulot pour toi. Tu ne souffres pas trop ? demanda-t-il ensuite à Vosgepatte.

— Non, dit celui-ci, je crois bien qu'l'os n'est pas touché. Ça m'a cinglé seulement.

Déjà le Journaliste convoyait le prisonnier vers le poste de commandement lorsque Vosgepatte le héla. Devant Marchal revenu il hésitait.

— Marchal ! Est-ce que... Est-ce que tu n'voudrais pas me serrer la louche, la fois-là ? questionna-t-il ému.

— Grosse bête, lui répondit le Journaliste en se baissant pour lui donner l'accolade.

A. A.

21e bataillon de chasseurs à pied.





MÉMOIRES D'UNE LESSIVEUSE

Permettez-moi de me présenter :

Lessiveuse zinc galvanisé, 5 millimètres, fond renforcé, couvercle bombé, robinet cuivre. Contenance : 50 litres.

Etats de service : dix-neuf mois en qualité de lessiveuse chez la mère Bourdelois, à X.-sur-l'Oison.

Cinq mois en qualité de cafetière à la ...e batterie du ...e d'artillerie, ...e division d'infanterie, ...e corps d'armée, ...e groupe. Armée du ...

Excusez ma discrétion : je fais partie de la grande muette.

Campagnes : quatre : Belgique, Woëvre, Champagne, Argonne, en attendant mieux.

Blessures : perdu mon couvercle au bois de la Gruerie lors de l'explosion de la tranchée « Abri de tout repos ».

Je sers sous les ordres de Julien-Bastien-Chrysogone Grapin, cuisinier à la ...e batterie du ...e d'artillerie, dans le civil sacristain, sonneur, fossoyeur de la paroisse de Saint-Jean-d'Hermoisy.

Je suis née dans une fabrique d'ustensiles en fer, tôle, zinc galvanisé, dont j'ai oublié le nom. Cela remonte si loin ! et tant de choses se sont passées depuis !...

Mon enfance s'écoula dans le grand Bazar du xxe siècle, rue Basse, à X.-sur-l'Oison. La vie monotone que j'y menais me pesait.

Je fus acquise par la mère Bourdelois, qui tous les quinze jours allait faire une bouillerie chez le notaire. C'était une femme qui s'y entendait. Au lieu d'empiler dans mes flancs le linge sale tel qu'il sortait du coffre et de le faire cuire avec sa crasse, elle l'échangeait d'abord avec du savon de Marseille — 72 0/0 d'huile — et me le confiait quasi lavé, en y ajoutant

de l'eau douce et de la lessive à l'iris. Le linge trottait là-dedans à grand feu pendant deux heures.

Oh ! pour du bon jus, c'était du bon jus ! Aussi la mère Bourdelois en partant le soir demandait-elle toujours à l'emporter, car, disait-elle, ce serait péché de perdre de si bon jus.

Un jour d'août on vit arriver des soldats, les rues étaient trop petites pour les contenir tant il y en avait ! Le notaire en logea plusieurs. L'un d'eux s'écria en m'apercevant :

— Oh ! la belle cafetière que cela ferait !

Le lendemain la mère Bourdelois, après m'avoir bien récurée, aidait le soldat à me hisser sur le siège d'une voiture bâchée sur laquelle on lisait : « Déménagements pour tous pays », et je partais avec mon nouveau maître : Julien-Bastien-Chrysogone Grapin.

*
* *

D'abord nous entrons en Belgique. Dès le lendemain nous prenons position sur une crête.

Tout à coup nos batteries se mettent à péter ! — passez-moi l'expression, mais nos artilleurs

appellent leurs canons des « pétoires ». — C'étaient de vraies rafales !

Ah ! nos 75 sont de vaillants compagnons, mais bruyants... si bruyants que j'en étais comme fêlée. Pourtant je savais ce que c'était que le feu, et j'étais solidement trempée.

Le ...e d'infanterie passe près de nous et dévale la pente en courant, entraîné par une musique telle que je crois que j'aurais roulé à sa suite si je n'avais été solidement calée.

C'était un beau spectacle que celui de ces hommes allant à la mort avec pareille crânerie.

J'entends : tac, tac, tac, tac. Cela ressemblait, en plus fort, au crépitement des copiches avec lesquelles la mère Bourdelois allumait mon fourneau. J'ai su depuis que c'étaient les mitrailleuses allemandes.

Puis un ronflement épouvantable, comme orsque le feu prenait dans le tuyau de la buanderie les jours de grande lessive. C'étaient des feux de salve.

Malheureusement il paraît que nous étions un contre dix !

Un jour Chrysogone, qui m'avait posée, à

l'aide de briques, au-dessus d'un fagot, surveillait le café qui commençait à frémir, lorsqu'on reçut l'ordre de s'en retourner, et tout de suite, à la minute.

Chrysogone fut obligé de me renverser d'un coup de pied et d'envoyer dans le feu tout le bon jus qui embaumait déjà.

Ah ! jurait-il ! ! ! Je n'aurais jamais cru qu'un sacristain jurait si bien.

*
* *

En Woëvre on resta plus longtemps. La batterie put apprécier le jus que débitait mon robinet de cuivre. Car, ce n'est pas pour dire, mais il y a jus et jus. Et il paraît que certaines cafetières le font meilleur que d'autres... Quelques artilleurs le trouvaient bien un peu trop sucré, les autres pas assez, mais tous convenaient d'une chose, c'est que pour du bon jus... c'était du bon jus.

Avec cela, fait avec de l'eau qui tombait droit des cieux ; car en tombait-il, mon Dieu !

Comme répétait le petit brigadier : « Ça tombe à flotte ».

Donc Chrysogone, au lieu d'aller au ruisseau, enlevait tout bonnement mon couvercle, et, le moment de faire le café venu, j'étais pleine à déborder.

La nuit, comme l'eau tombait toujours « à flotte », des soldats, et même des officiers, s'empilaient sous les caissons, tels des poussins sous l'aile de la poule. Le matin, leurs grosses capotes étaient à l'état d'éponges.

Quant à ceux qui avaient dormi à même la terre, on les aurait tordus.

Chrysogone, lui, me renversait sur le côté, introduisait sa tête et son corps, jusqu'au ceinturon, dans l'abri que je lui offrais, puis posait mon couvercle sur ses genoux. De cette façon il n'avait que les pieds de mouillés.

*
* *

Nous passâmes en Champagne.

Il y tombait encore plus de balles, de shrapnells et d'éclats d'obus que d'averses.

J'étais bien défilée, à deux kilomètres en arrière de la tranchée. Vous comprenez qu'on ne m'exposait pas, j'étais trop utile... Que

seraient devenus mes pauvres artilleurs si à l'aube glaciale leur bon jus leur avait manqué ? Car, il n'y a pas à dire, il n'y a que cela pour remonter un homme.

Cependant un jour — il faut croire que j'avais été repérée — les projectiles se mettent à pleuvoir autour de moi. Cela tombait comme un déluge de grêle. En un clin d'œil le sol était à l'état d'écumoire.

Chrysogone, qui n'avait pas le moindre trou où se terrer, ne fait ni une ni deux : il m'empoigne par mes anses, me renverse sur sa tête et, pliant ses jambes en accordéon, se pose sur la terre comme une grosse morille.

Poum ! Crâââ !!! Plac ! Plac ! Plac !

Voilà que des éclats d'obus tombent... et rebondissent sur mon fond. — Heureusement qu'il est renforcé.

Je me demande ce que le sonneur de Saint-Jean-d'Hermoisy, qui vacillait sous moi comme un battant de cloche, pensa de ce carillon.

Sains et saufs tous les deux, nous revînmes sur le chemin de l'aller, avec la batterie, à la poursuite de l'ennemi qui fuyait. Enfin !!!

Nous allions, nous allions, c'était un plaisir.

Juste le temps de faire un bon jus et on repartait.

On retraversa Heiltz-le-Maurupt, que nos 75 avaient balayé.

La voie qui coupe la plaine était pavée de morts. Ils formaient des tas, par places, comme les mètres de caillou qu'on pose au bord des routes.

Les auto-camions, les tracteurs, les lourds caissons égalisaient un peu le niveau, mais la voiture bâchée qui me portait manquait de verser à tout instant ; puis Riquet et Joli ne voulaient plus avancer, ils renâclaient en frissonnant, éclaboussés de sang jusqu'aux oreilles par les automobiles qui nous dépassaient.

Et le conducteur, qui d'ordinaire les encourageait de la voix, ne desserrait pas les dents... même pour jurer. Sa main tremblait en faisant claquer le fouet, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage — comme si c'était lui qui eût tiré — quand les roues s'arrêtaient net, calées par un obstacle, et que les sabots gluants des chevaux glissaient et piétinaient sur ce qui recouvrait le sol.

Je me sentais chavirer. Etait-ce seulement les cahots ?...

Plus tard j'entendis un lieutenant de réserve — un joyeux vivant s'il en fut — qui pilotait ce jour-là une 60 H.P. raconter que pendant les cinq nuits qui suivirent il ne put fermer les yeux.

*
* *

Nous étions entrés en Argonne. Et l'eau tombait toujours « à flotte ».

Les trous d'obus avaient l'air de grandes lessiveuses remplies de jus... mais pas du bon.

Sous les sapinières le sol était glissant et mou comme du savon noir.

Pas facile sur ce terrain-là de porter les bidons aux tranchées. Celle de ma batterie « Abri de tout repos » étant bien défilée, Chrysogone m'y avait installée.

Je couchais sur les positions.

Le feu qui faisait bouillir le jus réchauffait par la même occasion mes petits artilleurs, sans compter que le délicieux arome qui s'exhalait de ma personne se répandait le long des couloirs et valait bien leur papier d'Arménie.

La nuit du premier de l'an nous nous croyions bien tranquilles et les pauvres enfants se régalaient d'un plat de frites, Chrysogone s'était distingué et avait particulièrement soigné le jus qu'on allait arroser d'un litre de rhum pour fêter la nouvelle année. Car, ce n'est pas pour dire, mais ils sont bien nourris et tous se léchaient encore les doigts du réveillon de Noël. Excepté ceux qui... les pauvres petits ! Enfin, passons.

Voilà qu'au moment où Chrysogone allait tourner mon robinet, je me trouve en l'air avec des pierres, des racines, des corps et de la terre... Oh ! mais de la terre !...

Pensez que notre tranchée venait de sauter et que j'avais été projetée à trente mètres de haut, avec mon jus !

Naturellement quand je retombai il n'en restait plus une goutte.

Je sentis qu'on me saisissait par une de mes poignées — je ne sais si j'ai dit que j'étais sens dessus dessous. Celui qui me tenait rampait à reculons. Sous bois il me remit debout, et Chrysogone, car c'était lui, se pencha sur moi, m'ausculta et dit :

— Ya du bon.

A l'aube il me remplit avec l'eau d'une petite fontaine — mon Dieu, y en a-t-il dans ce pays-là ! — et mes artilleurs — ceux qui étaient retombés sur leurs pieds — eurent tout de même leur jus. Seulement on ne retrouva pas le litre de rhum.

Mon couvercle non plus...

Que voulez-vous, il y en a qui ont perdu plus que cela.

Qui sait où nous ferons le jus demain ?... On dit que nous partons pour la crête des X.

Si l'on pouvait en faire un bon, mais un soigné, de l'autre côté de la frontière... Ah ! Chrysogone, serait-il corsé, celui-là !!!

En avant ! Marche ! Et si le bon Dieu me prête vie je conterai la suite de mes aventures.

Mais je me demande parfois ce que l'on fera de moi après la guerre, si je ne laisse pas mon fond quelque part.

N'y aurait-il pas aux Invalides un petit coin pour une vieille lessiveuse ?

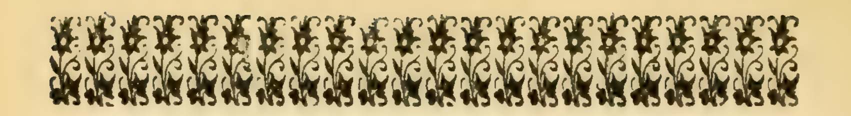
Et, puisque de l'autre côté on distribue tant de croix de fer, ne pourrait-on, par ici, créer

une toute petite croix de zinc pour celle qui aura versé, avec le bon jus, la vaillance et l'audace crâne jusqu'au dernier jour — celui de la victoire — aux artilleurs du 75 ?

J.-E. N.

17e d'artillerie.





MORTAUBOCHE

Au docteur Rœderer, médecin-major.

Vous me demandez, Madame, une histoire de la tranchée. Une histoire, c'est un bien petit mot devant celles avec un grand H qu'ils écrivent chaque jour sans s'en douter. Des sujets de drame, des sujets de roman, des sujets de nouvelle, on en foule à chaque pas, mais on ne se donne pas la peine de les ramasser, ils sont si peu de chose auprès de la beauté de l'action surhumaine et quotidienne ! Enfin, vous m'avez soigné si gentiment que je vous dois bien d'arracher une petite pierre au bloc de souvenirs qui encombre ma mémoire d'un enchevêtrement désordonné.

La nuit précédente on avait donné ferme ! Attaque de l'ennemi, contre-attaque, nouvelle attaque, et ainsi de suite ; vous avez lu ça dans les journaux, en deux lignes. Bref, on avait pénétré dans la tranchée ennemie et on s'y était maintenu. A présent on s'occupait de la transformer à notre goût, de lui donner un petit air plus coquet, plus artiste, en un mot de l'arranger à la française ! On m'avait déjà trouvé un appartement. Le vôtre, chère Madame, bien que je n'aie pas le plaisir de le connaître, est incontestablement plus luxueux. Mais les besoins se modifient en raison des circonstances, et un palais m'eût abrité beaucoup moins confortablement, je vous l'assure, que la hutte couverte de terre où, pour l'instant, je venais d'entamer une boîte de « singe », le plat du jour.

Je commençais donc mon repas, lorsque la couverture réglementaire qui servait de porte cochère à mon logis se souleva, et je vis apparaître le visage astucieux et fouinard de Mortauboche.

— Mon capitaine, j'ai à vous causer deux mots en particulier.

— Entre.

Il faut vous dire que Mortauboche est le plus fieffé chenapan que je connaisse, mais je ne dois pas manquer d'ajouter qu'il est aussi le plus courageux de mes « poilus ». S'il n'a pas son pareil pour faire disparaître une poule au nez et à la barbe du fermier le plus prévenu, il envoie son Prussien *ad patres* avec une maestria non moins remarquable, et il vous descend son « casque à pointe » avec une adresse qui n'a d'égale que celle avec laquelle, pour le grand dam des lapins de garenne, il confectionne les collets. C'est un Parigot de Montmartre, qui la connaît dans les coins, et dans les plus mauvais ! Quant à sa morale dans la vie civile, elle est assez étrange et lui serait demeurée insuffisante s'il avait voulu faire carrière d'homme du monde. Dans le sien, au contraire, elle lui suffit ; il y a même acquis quelque réputation. On connaît Julot sur la Butte, comme on connaît Mortauboche sur la partie du front où il fait son devoir de soldat. Dans les deux endroits, il est avantageusement coté. Ajouterai-je qu'il possède un excellent cœur et qu'il est le meilleur des camarades ?

Pour conclure, je vous avouerai que j'ai pour lui une grande affection et même une certaine prédilection. Ce dernier sentiment, je ne chercherai pas à vous l'expliquer ! Quand on a comme parquet cinquante centimètres de boue, comme plafond le ciel bouleversé, comme murs de la terre croulante, comme meubles les cadavres englués de quelques Boches, et comme compagnons des êtres sordides, déguenillés, hirsutes, qui luttent avec vous pour le même idéal, et aussi pour défendre leur peau et la vôtre, je vous assure, chère Madame, que les convenances mondaines apparaissent assez lointaines, le sentiment des distances assez vain, et les conventions morales, sur lesquelles s'étaye la société moderne, assez indifférentes. Une seule chose subsiste : une camaraderie intense, une solidarité que chaque minute rend plus étroite, une amitié que chaque instant écoulé noue d'un chaînon nouveau et plus solide. Au surplus mes sentiments d'homme devenu sauvage importent peu à la suite de ce récit. Ce qui importe plus, c'est d'insister sur le courage, sur la témérité de ce Mortauboche, qui semblait non seulement posséder le mépris du

danger, mais même n'en avoir pas conscience. Dès qu'il y avait une mission difficile à remplir, une reconnaissance téméraire à opérer, un point exposé à explorer, Mortauboche était le premier à se présenter, et il mettait à accomplir les ordres donnés une telle adresse, une telle présence d'esprit, qu'à son grand orgueil on le choisissait toujours de préférence à un autre. Et vous auriez voulu que ce garçon-là je ne l'adore pas, parce que dans la vie civile... Allons donc !

Or Mortauboche venait d'entrer dans ma « casbah », et, s'étant assuré des yeux que je m'y trouvais seul, il me fit sans préambule cette déclaration :

— Mon capitaine, je suis venu vous dire que je suis un assassin, et je voudrais bien, tout de même, que vous ne m'en vouliez pas.

Je sursautai. J'avoue que je ne m'attendais pas à celle-là ! Je connaissais Mortauboche pour une mauvaise tête, mais qu'il ait été jusqu'à tuer, assassiner... Après tout il n'était pas impossible que dans la colère... Et je me levais pour me rendre compte, lorsque d'un geste il me contint.

— Mon capitaine, çui qu'j'ai assassiné, c'est les Boches qui l'ont tué.

Je ne comprenais pas très bien, mais j'étais plus rassuré.

Il continua :

— Oui, même que c'est Bébert, mon meilleur copain. C'est moi qui aurais dû être à sa place, mais ce serait à recommencer, j'en ferais encore tout autant.

Maintenant je me souvenais. Hier, avant l'attaque, j'avais voulu désigner Mortauboche pour une reconnaissance dangereuse, et à mon grand étonnement il m'avait fait remarquer d'un air bougon que ce n'était pas son tour de marcher, mais celui du nommé Bébert. Ce recul, ce manque de courage chez Mortauboche m'avaient profondément surpris ; mais à ce moment-là on a tant de choses en tête que j'avais oublié ce petit incident.

— Je vais vous expliquer cela dans toute sa largeur, continuait Mortauboche. Après, j'aurai la conscience plus tranquille... Je dois vous dire d'abord, mon capitaine, en cas qu'vous l'auriez ignoré, qu'Bébert et moi, y avait pas plus poteaux sur la place de Paris. On s'était

connus tout mômes, on avait joué à saute-mouton ensemble sur le boul'Rochechouart. Pus tard on avait fréquenté les mêmes gonzesses, on était, quoi ! les deux doigts de la main. Mais, l'an dernier, Bébert, tout d'un coup, s'était rangé des voitures, il avait fait connaissance d'une poule qui travaillait dans un grand magasin, et il s'était mis en ménage avec elle. Pus d'Bébert au bal du Moulin, pus d'Bébert aux cinq heures de Tabarin, pus d'Bébert à l'apéro de la Place Blanche. Enfin, Bébert avait acheté une conduite. Même que j'crois qu'il s'était remis à son ancien métier et qu'il faisait des heures chez un plombier de la rue Damrémont. Quéque vous voulez, il était chipé pour c'te môme, et quand on a une femme dans la peau on n'fait pus qu'des bêtises. Du reste, à partir de ce moment-là, on était tombé en froid. Elle avait dû lui monter l'job sur notre compte. Il était jamais libre. Quand on le rencontrait, il avait jamais l'temps d'prendre un verre. Soi-disant qu'sa taupe l'attendait à la maison, qu'il avait du turbin en retard, des raisons, quoi ! Donc je l'voyais presque plus. J'avais appris qu'il s'était marié,

qu'il avait un gosse, puis v'là que c'te p... de guerre éclate. Je rejoins le 54 ous'que je suis, et la première personne sur qui je tombe, c'est Bébert. Vous parlez d'une joie. On oubliait tout, on redevenait des frangins comme devant. C'est comme ça qu'on a fait Charleroi, la bataille de la Marne et tout le tremblement. Seulement Bébert d'meurait toujours préoccupé, triste. Des fois des heures entières il restait sans parler quasiment piqué. Il pensait à sa femme et à son marmot. Il me l'disait souvent : « Ceux-là, voix-tu, c'est ma vie ! » J'avais beau le remonter, lui donner du nerf, ça le tracassait, et souvent ça lui flanquait le cafard, si tellement que j'l'ai vu pleurer, mon capitaine, comme un gamin qui chiale. Faut vous dire qu'il était orphelin d'père et d'mère. C'était toute sa famille, tout son bien, quoi ! Alors, pas ! on doit comprendre les choses, c'est pas gai Enfin, comme j'lui disais « Tout ça n'aura qu'un temps, la classe viendra ! »

« V'là t'y pas qu'un jour je reçois une babillarde que quand j'y pense j'en ai encore du tremblement dans les doigts. C'était une môme de Montmartre qui m'écrivait, une copine à

la femme à Bébert. Elle me mettait comme ça que l'gosse de Bébert il avait pris un coup de froid, ça s'était déclaré sur la poitrine. On l'avait porté à l'hôpital, mais y avait pus rien à faire, c'était trop tard, une maladie galopante, qu'elle me disait. La mère était restée seule, et, dame, une femme seule ça sait pas se défendre, et puis Bébert était loin, et puis surtout les femmes, c'est si charogne !... Enfin, elle s'était mise avec une espèce de camelot, un rien-foutre, un de ces gas qui font semblant d'avoir un métier parce que c'est la mode... Enfin, elle l'avait choisi, c'était son affaire... N'empêche qu'il faut qu'une femelle soit bougrement chameau... Revenons pas là-dessus, ça me retourne les sangs. Bref, dans c'te lettre l'autre me conseillait de prévenir Bébert, en douceur...

« Une commission agréable, n'est-ce pas? Un rich'cadeau à faire à un enfant ! C'type-là, c'était tout qui croulait sous lui, tout son bonheur qui fichait le camp ; il restait là, tout nu, avec pour consolation peau de balle et pour espoir balai de crin.

« Et fallait qu'ça soye moi qu'aille lui porter

c'coup-là ! Mince, alors ! Et lui qui s'doutait de rien, qu'était là, joyeux, à danser la danse du ventre, en s'accompagnant d'un vieux chaudron, pour faire rire les copains (même que j'l'avais jamais vu si gai !) Et fallait qu'j'aille lui asséner ça, « en douce », comme disait la petite, lui fiche en miettes, v'lan, d'un coup de pied, toute son étagère de bonheur.

« C'est à cet instant-là qu'vous êtes venu, mon capitaine. L'observateur avait vu des ombres remuer.

« Vous demandiez un homme qu'ait pas froid aux châsses et qu'ait pas d'poussière non plus dans les mirettes pour aller s'rendre compte. Dame, c'était périlleux, c'était pas du travail d'amateur, y avait quatre-vingt-quinze chances sur cent d'en pas revenir. L'essentiel était de pouvoir faire signe avant d'être nettoyé. J'pensais à part moi :

« Mortauboche, v'là du turbin pour mézigue », mais en même temps j'songeais à Bébert : « S'il y allait, lui, et qu'il s'fasse décoller, ça vaudrait-il pas mieux pour lui ? » Une nouvelle comme ça, j'savais bien qu'il y survivrait pas !

« Alors... était-il pas préférable qu'il s'en aille avant, sans rien connaître, avec l'illusion d'un qui est demeuré heureux ! Tout ça, j'mets plus de temps à le raconter qu'il m'en fallut pour me décider. Et v'là donc qu'en une minute je suis devenu un lâche, et un salaud, qu'envoie les autres se faire zigouiller à sa place. Ah ! ça m'coûtait, je vous le jure, mon capitaine, moi qu'avais jamais cané. Et puis voir partir son vieux copain, son pot'de vingt ans, comme qui dirait à la boucherie, ça fait quelque chose, oui, ça fait quelque chose, et c'est des secondes dont on se souvient... Enfin, l'pauvre bougre, il s'en est allé... et il est pas revenu !

Mortauboche s'arrêta en un sanglot étouffé. A présent les larmes coulaient silencieusement de ses yeux. Il fit un signe, pour s'excuser, et dit avec effort :

— Mande pardon, mon capitaine, c'est plus fort que moi.

Ému moi-même, je lui dis doucement :

— Tu as bien fait, Mortauboche. S'il les

aimait comme tu le dis, il vaut mieux qu'il n'ait rien su. Au reste, une mort comme celle-là vaut bien la vie qui l'attendait.

Je lui tendis la main. Avant de la prendre, Mortauboche essuya la sienne sur son pantalon boueux, par politesse. Il y eut un silence, puis, après avoir reniflé sa douleur et la voix encore mouillée, il dit :

— Alors vous ne m'en voulez pas, mon capitaine?

— Mais non, je ne t'en veux pas, Mortauboche.

— Vous avez compris que c'était pas par couardise que j'avais pas marché ?

— Mais oui, mais oui, mon vieux.

Il hésita un instant, comme ayant encore quelque chose à ajouter, mais il dit simplement :

— Je peux disposer, mon capitaine?

Et comme il allait se retirer, se ravisant et avouant enfin ce qui le tracassait le plus, il glissa timidement :

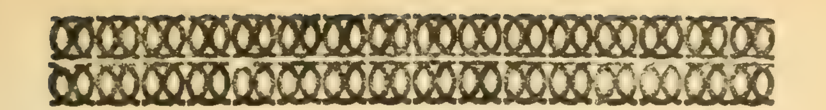
— Mon capitaine, j'peux tout de même y compter... La prochaine fois, c'est moi que vous désignerez !

Voyez-vous, Madame, ce sont des histoires très simples que les nôtres, et elles ne gagnent pas à être racontées.

GEORGES DE WISSANT.

Sur le front, 12 avril.





VENGÉ ! !

La fumée des pipes montait en volutes bleues dans l'air calme. Le « cuistot » en bras de chemise venait d'apporter le « jus ». Et dans la tiédeur de ce premier soir de printemps qui descendait sur le petit bois de pins où la batterie était en cantonnement de repos, les quelques camarades de bahut savouraient davantage la joie de se retrouver par hasard après sept mois de campagne.

Le petit sergent Duguet venait de terminer le récit d'un épisode dont il avait été l'un des témoins et l'un des acteurs, une de ces anecdotes qui prennent un souffle d'épopée, racontées par

4*

ces héros qui s'ignorent, aux uniformes ternis par les coups de soleil d'août et la bise humide et glaciale de janvier. Ils rêvaient, autour de la table rustique, et le silence n'était troublé que par le cliquetis des chaînes d'attache et parfois le cri lugubre d'un cheval.

De temps en temps, la basse lointaine du canon...

— C'est ton tour, l'artilleur, rappela Duguet.

Le maréchal des logis Vitrac tira lentement quelques bouffées de sa pipe et commença :

— C'est la plus forte émotion que j'aie ressentie depuis le début, les moments les plus... impressionnants que j'aie vécus.

« Nous étions en pleine retraite, dans le nord de l'Aisne, le 1er septembre. Vous vous souvenez tous de cette journée terrible où l'on se battit tout le jour sous un soleil d'enfer. Le soir, la division était en arrière-garde, et on se repliait en bon ordre. Quand je pense à ces moments de fièvre, je sens tout mon être bouillir d'impatience. On ne pourra jamais décrire ces tableaux... Des bataillons passaient, zouaves et fantassins, noirs de poudre ou gris de pous-

sière, les yeux brillants de haine et de colère, quand ils se retournaient avec des gestes de défi, confiants en un avenir prochain. Des batteries passaient, en ordre, comme au polygone, les chevaux en sueur, la même fièvre dans les regards résolus des hommes.

« Dans l'après-midi j'avais été envoyé en éclaireur d'objectif sur un mamelon avancé couronné d'infanterie en tirailleurs. On l'avait défendu pied à pied pendant que l'armée s'en allait là-bas, vers la Marne. Quels spectacles ! quels héroïsmes à jamais immortels ! Il n'y avait pas de tranchées alors...

Le sous-off' s'interrompit pour rallumer sa pipe, tandis que tous se remémoraient ces jours sublimes de l'épique retraite.

— Ma mission terminée, reprit Vitrac, je rentrais rejoindre mon groupe, avec mon brigadier et mon trompette éclaireur. Le crépuscule tombait sur l'immense plateau, crépuscule sinistre de soir de grande bataille, un crépuscule que je n'oublierai jamais. Dans une trouée de l'horizon livide, un soleil sanglant se mourait. Un orage lointain illuminait par instants les nues, à l'est de Laon.

« Derrière nous, V...-le-S... flambait, incendié par les Boches, et la rougeur sinistre de l'incendie ajoutait à l'horreur du spectacle. Les chevaux, harassés, marchaient la tête basse. Nous, nous avions mangé depuis le matin notre dernière boîte de « singe » à trois.

« J'avais été chargé, à mon retour, de battre un bois, sur notre gauche, et nous marchions depuis quelque temps, l'oreille aux aguets, silencieux et énervés par cette atmosphère surchauffée. Au loin, l'orage grondait, se rapprochant. Dans une clairière, une allée s'offrit, que nous suivîmes. La forêt se civilisait et devenait un parc. La nuit était presque tombée quand nous débouchâmes dans la cour d'un château dont un éclair illumina soudain les vitres. C'était un château comme il y en a tant dans l'Aisne, rendez-vous de vie de campagne, de chasses, d'excursions. Pourtant, à la clarté mourante du jour, il me parut assez ancien, patiné par le temps, et d'une architecture froide et sévère.

« — Chal'logis, dit le « trompion », on pourra pt'être faire boire les bourrins ; y tirent salement la langue !

« Mon trompion est un montagnard d'Ossau, un rude poilu, un peu simple.

« Un éclair... Il se signa.

« — Sans compter, renchérit le « cabot », qu'on la saute depuis ce matin. On trouvera peut-être à briffer.

« C'est un Bordelais, et il appuya son terrible accent d'une mimique éloquente.

« Bah ! pour cinq minutes ! Nous sautons de cheval. D'instinct, les pauvres bêtes s'étaient dirigées vers un bassin et buvaient à longs traits.

« J'entendais rouspéter le trompion, qui eur coupait l'eau de temps en temps, puis il attacha les chevaux, derrière les communs.

« J'examinai les lieux pendant quelques minutes. L'orage s'approchait, le vent hululait dans la forêt, le tonnerre roulait en longs échos ; de grands éclairs peuplaient la pénombre de fantastiques apparitions. J'étais inquiet, nerveux.

« Soudain un cri terrible retentit dans la maison. Je bondis, le cœur battant à se rompre, le revolver au poing, vers l'entrée. Je heurte mon cabot, qui sortait des cuisines, tout pâle,

une miche entamée sous le bras. Une galopade forcenée dans l'escalier d'honneur, le trompette nous tombe dessus. Un éclair nous le montre, hagard, les yeux fous, haletant, terrible. Je lui prends le bras, il tremblait. C'est communicatif, j'avais presque peur, nous l'entraînons dehors, le questionnant la voix hachée : « Les Boches ? les Boches? — Non... non... En haut, une femme... vieille... morte... » Il claquait des dents.

« Un éclair, il se signa...

« L'orage arrivait, au galop. Je le laissai dans la cour, avec le cabot pour surveiller, et, ma lampe électrique à la main, je grimpe quatre à quatre l'escalier monumental. Un couloir, une antichambre. Tiens ! De la lumière de l'autre côté... Sur la porte, je reste pétrifié. Oh ! vous savez, quand on dit que les cheveux se hérissent d'épouvante, ce n'est pas une simple métaphore. Au fond d'une vaste salle, haute et sombre, aux lambris de chêne, entre deux flambeaux de cire, une apparition immobile sur un haut siège cathèdre... Un coup de tonnerre ébranla la maison, et je me ressaisis. Je m'avance. Habillée à la mode du second empire,

avec ses falbalas, ses crinolines et ses cachemires, les anglaises blanches encadrant un visage émacié, creusé, ivoirin, où les yeux seuls vivaient et me fixaient, une vieille douairière sans doute est là, seule.

« Je salue, militairement. Elle se soulève, et d'une voix blanche : « Ils vont venir ? » Je m'incline, et, comme je lui demande pourquoi elle n'a pas voulu s'éloigner, je vois un éclair de haine dans ses yeux.

« Je pressens en un instant quelque rancune, quelque drame de l'autre guerre, qui l'ont fait rester seule, les domestiques enfuis au fracas de la bataille proche... quelque vieux compte à régler :

« Mon nom, à voix basse. Je me retourne : c'est le cabot : « Ils sont là ! » souffle-t-il.

« Déjà ! Avec précaution, nous glissons vers le palier. A quatre pattes, le trompion monte silencieusement. « Ils sont quatre, chuchote-t-il. Des éclaireurs, à cheval. »

« Nos sabres sont à nos selles. Brusquement, je pense aux chevaux. S'ils viennent à hennir !

« Je tends l'oreille... Les braves et intelli-

gentes bêtes sentent le Boche, rien ne bouge.

« Un bruit de bottes dans le vestibule, des voix gutturales... On casse quelque chose, des chaises, dirait-on. Une flamme subite, des ombres mouvantes, sur le mur. Ils s'éclairent en bas.

« Au-dessus du premier palier, j'aperçois maintenant un portrait, en pied, un officier du dernier empereur, je comprends.

« L'orage est déchaîné maintenant. La pluie tombe à torrents, je me penche avec précaution sur la rampe... Des uhlans. J'aperçois le sous-officier qui commande la patrouille, grand, bien pris dans son uniforme collant. Vivement je me rejette dans l'ombre, on monte. A côté de moi, le trompette marmonne une prière en ouvrant son grand couteau de chasse. L'homme monte avec un flambeau qui durcit ses traits heurtés. Le trompion nous repousse doucement. C'est un costaud. Il bondit, un cri qui se change en râle, le flambeau roule à travers l'escalier, l'homme ne bouge plus, la gorge ouverte. Branle-bas au-dessous, chacun son homme, ils arrivent les v..., ils n'ont pas peur, nous non plus.

. . .

« Des coups de revolver, un grand roux qui dégringole, mais j'entends mon cabot hurler, touché. Le barillet vide, je saute sur le grand sous-off'. Ah ! j'étais fou, mes vieux, ivre de me battre et de me colleter. On roule, on cherche la gorge. Je ne suis pas un hercule, et un instant après il me terrassait, il avait mo cou, je mordais, je râlais, j'étouffais.

« Une détonation à mes oreilles, l'étreinte se relâche, je me dresse. Une autre détonation, et à la lueur des flammes je vois la vieille, deux grands pistolets fumants aux mains, qui rit aux éclats. A côté, le trompette et le brigadier se relèvent.

« La vieille rit comme une folle et danse autour des cadavres. L'orage éclate, hurle, gronde autour de nous. Devant le portrait du palier, devant l'officier de Napoléon III avec ses pistolets, la vieille douairière esquisse une révérence de cour. Ah ! mes vieux, j'ai cru que je devenais marteau. Et en reculant elle glisse sur une flaque de sang, tombe à la renverse sur les marches de marbre...

« Nous l'avons relevée, le crâne fendu. Elle est morte pendant que nous la portions

sur un lit... La blessure du brigadier n'était rien.

« Deux minutes après, au galop, sous le ciel rafraîchi par l'orage qui s'éloignait, nous quittions le château. Nous avons rejoint la batterie à deux heures du matin...

Les pipes s'étaient éteintes. Dans le silence de la nuit, on n'entendait que le cliquetis des chaînes d'attache, ou le cri lugubre d'un cheval...

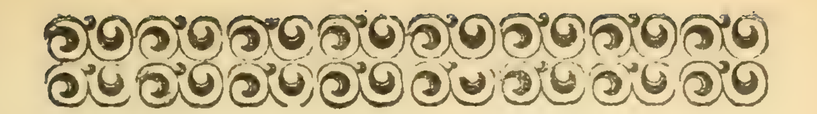
De temps en temps, la basse lointaine du canon.

P. B.

maréchal des logis, 58e d'artillerie.

Bords de l'Aisne, septembre 1914.





L'ENTRÉE DANS LA VIE

C'était un plaisir, un repos auquel l'on songeait souvent pendant les heures noires, que d'aller s'attabler dans cette salle d'auberge si petite, si vieillotte, si enfumée, et cependant pour nous pleine de rayons.

Le toit de l'humble maison était écorné, troué en maints endroits, et l'on avait pansé les plaies de ses tuiles avec de la paille. Dans la cour, un couple placide de canards barbotait dans un trou d'obus transformé en mare confortable par la dernière pluie.

Des autres masures du village, il restait des murs dentelés et noircis et la détresse des

poutres enchevêtrées qui dressaient leur protestation vers le ciel.

Seul, parce qu'au bout du hameau, ce rendez-vous de rouliers avait été épargné.

C'est là qu'après les nuits d'angoisses, passées presque ensevelis dans la terre molle des tranchées, nous nous réunissions pour nous donner, un instant, l'illusion chère de vivre notre vie d'avant la guerre.

L'hôtesse et sa mère étaient restées malgré la tourmente. Où aller d'ailleurs, puisque ce rustique cabaret était leur seul gagne-pain ? La jeune femme était grosse. Son mari, parti lui aussi vers d'incertaines destinées, avait laissé à l'épouse, en même temps que le chagrin immense de son départ, la future consolation si l'absence devenait éternelle.

La vieille, tout en gémissant sur le malheur des temps, s'empressait de la salle à la cave, de la cave à la cuisine, tisonnait, alimentait le foyer, bousculant le chat familier et frileux, tout en poussant de gros soupirs, les yeux humides, à travers ses mèches grises.

Il y avait là, outre quelques fantabosses crottés et hirsutes, un petit nombre d'artilleurs,

servants d'une pièce de montagne qui par les temps de brouillard allait, en catimini, arroser copieusement les lignes ennemies de toute sa mitraille. Mobiles, insaisissables, ils risquaient leur peau avec accoutumance et bonne humeur, riant des balles esquivées, des obus tapageurs et impuissants qui bouleversaient l'endroit qu'ils venaient de quitter un quart d'heure auparavant.

Comme nous étions en plein hiver et que ces hivers du Nord sont brumeux en diable, ces braves sortaient souvent, et, quand ils en étaient avertis, ils ne manquaient pas d'en prévenir leur hôtelière.

— Il nous faudra du vin chaud cette nuit, *la maman.* Nous allons au tir.

Et le 80 de montagne au milieu de leur groupe insouciant et joyeux, silencieux, mais jubilant des mauvais tours qu'ils allaient *leur* jouer, la cigarette au bec, ils partaient *pour le tir !*

*
* *

Il y avait, ma foi, huit grands jours que nous n'étions venus. Le séjour dans les tranchées

avait été plus long et plus rude, grâce à quelques attaques allemandes, rageuses, avortées, qui avaient empêché la ponctualité de la relève. Quelques-uns d'entre nous manquaient. Ils étaient allés voir si au paradis des héros obscurs le vieux bon dieu boche avait quelque prestige ou si c'était encore le nôtre qui assigne les bonnes places aux plus méritants.

Après avoir repris nos cantonnements parmi les ruines, dans les caves profondes, nous être débarrassés de nos boucliers de boue, plusieurs d'entre nous retournèrent vers la vieille auberge, dont l'enseigne mangée de rouille grinçait sous l'aigre bise du Nord.

En entrant dans la salle basse, nous nous aperçûmes qu'au coin du feu la place occupée naguère par la future maman était vide. La vieille nous expliquait :

— Pardi ! Elle est là-haut, couchée. Je n'aurais pas cru que cela se déciderait si vite. C'est la faute de tout ce vacarme ! Comment vais-je faire toute seule ? Les femmes sont parties. Où trouver le secours nécessaire ? Ah ! les sales Prussiens qui ne pouvaient rester chez eux ! Dire qu'il faut que je voie ça, à mon âge !

Malgré tout elle nous servait, son bonnet tout de travers, et ses mains ridées avaient la tremblote. Nos amis, les artilleurs, étaient là aussi, accoudés, négligeant le vieux jeu de cartes qui étalait sa crasse sur la toile cirée de la table.

— Faut faire quelque chose, y a pas, déclarait l'un de nous. Mais quoi ?

La nuit était tombée depuis longtemps. Depuis longtemps aussi nous aurions dû regagner nos abris, mais nous restions, et la grand'mère ne nous renvoyait pas.

Et tout à coup dans la maisonnette un cri retentit... puis deux, puis une suite de plaintes, des gémissements, toute une souffrance qui se trahissait. Un des artilleurs se leva. C'était un vieux, un de ces engagés volontaires à poils blancs qui ont la coquetterie de se rajeunir en venant mourir avec les jeunes.

— J'vas chercher le major, déclara-t-il.

Pardi, c'était bien simple. Un major, ça doit connaître ce truc-là. Çà le changerait un peu d'arracher les êtres à la mort s'il parvenait à en donner un à la vie.

Il était venu, sous la pluie battante. C'était

un jeune homme, et ses galons n'étaient pas assez lourds pour l'empêcher de monter les escaliers par quatre marches à la fois. Il le fit bien voir, et la bonne femme eut peine à le suivre jusqu'au premier étage.

Pendant que là-haut le grand mystère s'accomplissait, nous nous regardions gênés et émus. Parmi la trentaine que nous étions, certains avaient entendu, les soirs de bataille, le râle déchirant des camarades blessés, perdus, hors de tout secours. Les cris de ces malheureux nous avaient brisé le cœur, et j'ai encore dans l'oreille l'appel éperdu de celui qui pleurait dans la nuit : « Jeanne ! ma Jeanne ! Maman ! maman ! », sa femme et sa mère qu'il appelait en une longue plainte monotone comme celle d'un enfant souffrant. Mais cette souffrance et cette détresse à cette heure, cette naissance imprévue, si près des combats tragiques qui se livraient, cette émotion nouvelle, enfin, nous ne l'avions jamais ressentie.

Aussi, quand, après une heure d'attente, nous vîmes revenir le major souriant et la vieille radieuse qui portait près de l'âtre, dans un ber-

ceau fait d'un panier, une petite boule qui frissonnait, il y eut une détente.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une fille !

Je vous demande un peu ce que ça pouvait nous faire et pourquoi nous rigolions comme des bossus gais, en nous bourrant les épaules de tapes amicales.

— Ah ! ah ! C'est une fille !

— Ne vous en allez pas, major. On la baptise. Pas vrai, la mère ?

— Suzanne, Louise, Raymonde. Ça *lui* fera plaisir. Joffrette. Quoi encore ?

— Non, dit le vieux servant au poil gris. Aujourd'hui, 12 février 1915, à l'auberge du « Bon accueil », une petite fille est née pendant que son papa se bat. Donnons-lui, nous, les parrains, un nom qui lui portera bonheur, qui préservera son père, un nom facile à retenir, car nous l'avons tous gravé en nous. Appelons-la *France-Victoire* !

. . . .

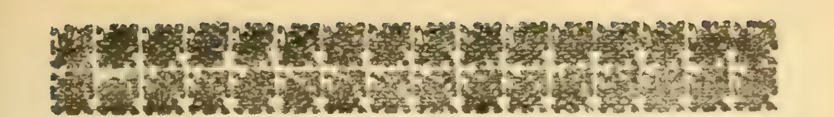
Ah ! petite fille si menue qui reposes en ce moment dans ton berceau d'osier, petite France-Victoire qui vis le jour au milieu des ruines et

dont le premier cri perça à peine le bruit de la canonnade, petite filleule de poilus de France, réaliseras-tu, devenue grande, les espoirs que, pauvres bons génies, nous avons confiés en guise de cadeaux au creux de tes menottes roses ?... Tiendras-tu la promesse que nous avons lue dans tes yeux bleus ?

M. B.

Février 1915.





LA FIN DU SABRE

L'escadron avait trop témérairement poussé sa pointe. Il était à présent coupé de l'armée par une ligne d'infanterie saxonne. Le capitaine Sallanches avait arrêté les spahis en les dissimulant derrière les bâtiments d'une grande ferme. Là, en nettoyant une boîte de singe, il avait appelé le brigadier Lorcelle et hâtivement :

— Mon vieux, tu vois cette rivière, là, qui suit parallèlement la route. Tu vas la longer. Il y a un gué du côté d'un village nommé Tessy, le premier que tu rencontreras. Va voir s'il est praticable et reviens. Tu entends, *il faut que tu y ailles et que tu reviennes*, ou nous

allons être coupés de Reims. Roule, mon vieux, et fissa !

Et au trot ardent de sa barbe ébouriffée, Lorcelle partit.

C'était un vieux soldat qui entamait sa neuvième année de service. Son manque total d'instruction le confinait à l'humble galon jaune de cabot. Et Dieu sait pourtant s'il avait sillonné le bled, d'Oujda au Haut-Guirr, de Casablanca à Fez. Il avait galopé derrière Brulard, le vieux légionnaire sec comme un mur d'argile. Il avait suivi Gouraud, dont la belle barbe châtaine s'éparpillait au vent du sud.

Sa vieille face basanée comme une botte de filali était balafrée d'une longue entaille, souvenir d'une charge épique, sur les bords du Sébou, vers El Kénitra...

A force de vivre avec les Kabyles aux vestes rouges, son âme fruste s'était peu à peu empreinte du mysticisme islamique. Il avait oublié son village du centre, où personne ne l'attendait plus. La magie des crépuscules d'Afrique, des aubes étincelantes, tout le charme de la vie nomade, des horizons infinis, en avaient fait un véritable Arabe qui parlait le français avec

répugnance, ne se servant plus que des mots harmonieusement gutturaux des vieilles races sarrasines.

En cette après-midi de septembre, le vent soulevait la poussière blanche de la route. Encastré dans sa haute selle arabe, le brigadier trottait haut. Son regard, habitué à découvrir les djichs enfouis dans les orges, fouillait les abords de la Vesle gargouillante sur son lit de cailloux.

Et soudain, d'une pression sur le dur mors de bride, il arrêta le petit étalon frémissant.

A un coude de la route, trois cavaliers vêtus de gris, coiffés d'un hideux casque à pique, venaient vers lui, au pas. Sur le chanfrein des chevaux, le cuir des brides se croisait, orné de plaquettes de cuivre. Et Lorcelle reconnut des dragons.

Un ricanement muet crispa sa bouche, et sa dure moustache se hérissa. L'ivresse du combat fit palpiter ses narines. Sa lame jaillit, silencieuse, du fourreau encastré sous sa cuisse, et, les éperons au ventre, il fonça. Dans la pous-

sière soulevée les autres le chargèrent. Un officier était en tête. Confusément le spahi distingua entre deux oreilles alezanes une face rusée, congestionnée par un col immense et une longue latte brandie.

Dans une position de garde impeccable, il allongea le bras, le poignet haut, la lame horizontale. Un choc, du sang qui gicle, éclaboussant le garrot du barbe cabré.

Et d'un !

Lorcelle poussa un long cri comme en clament les goumiers du sud pour exciter leurs bêtes. Son bancal fouetta l'air, et le second Saxon s'abattit dans les crins de son bai brun, la gorge ouverte.

Le troisième, un tout jeune homme blond et rose, fit demi-tour et s'enfuit.

Férocement Lorcelle se rua dans son sillage. Le petit étalon volait, ses naseaux rouges frôlèrent la croupe allemande. Déjà le brigadier tendait le bras, effleurant l'épaule de l'homme, quand celui-ci se retourna livide. Un coup de feu partit, et le spahi sentit un choc formidable à la poitrine. Il chancela. Et, tandis que le dragon disparaissait, il mit sa bête au pas

en s'accrochant au pommeau de sa selle pour ne pas basculer sur la route...

Sa tête s'alourdit. Un sifflement sort de sa poitrine comme d'un soufflet crevé. Un engourdissement le gagne, il sent qu'il va mourir, et désespérément il se révolte. Il bégaye :

— Le gué, le gué...

Les yeux exorbités, il avance la main crispée à sa poitrine qui saigne. Le chemin tourne à un groupe de maisons incendiées. Il descend en pente vers l'eau. Et le petit cheval s'engage dans le lit de la rivière. Au milieu, il s'arrête, de l'eau jusqu'au ventre, et il boit.

Lorcelle a un sursaut d'énergie. Le gué est praticable, il faut aller rendre compte, vite. Et il a peur de choir là. Cette eau qui court l'attire, l'arrache de sa selle. D'un dernier effort, il retourne sa bête, et son éperon, son éperon sans force pique le flanc moite.

Au galop, « adrop », il file le petit cheval, il sent là-bas le troupeau des alezans d'Afrique, et il hennit. Et l'homme, les yeux clos, se penche, babotte sur la haute selle arabe. De sa poitrine maintenant le sang gicle comme

d'un robinet ouvert. Voici en deux groupes les Saxons couchés sur la route et leurs deux montures côte à côte broutant la haie...

— Vite, je n'peux plus, j'vas crever...

Voici la ferme, voici les grands Kabyles en vestes écarlates, voici Sallanches qui les domine tous de son képi à croissant doré.

Le petit étalon s'arrête net. Lorcelle s'est redressé de toute sa taille, il chevrote :

— Prati... cable... le gué...

Et comme un pantin cassé il s'effrondre dans les bras bronzés qui se tendent...

Le canon ne tonne plus, là-bas, vers Béru.

Ce n'est pas la France, ici ; il rêve, le vieux spahi

C'est le soir sur le bled, et les cigales chantent. Des filles s'en vont, souples et superbes, vers le puits d'eau. L'horizon s'incendie à la coupole mosaïquée des mosquées antiques. Une flûte bédouine sanglote une mélopée arabe. C'est le soir sur le bled...

Et dans son rêve d'Islam, la tête sur le talus

de la route, Lorcelle mourut doucement, à l'heure où le soleil s'éteignait sur la plaine de Champagne.

M. L.

62e d'artillerie.

Marne.





PRUSCO

C'est un fox ; d'ailleurs ni orgueilleux ni fier de ses origines, et les connaisseurs ne l'admirent pas sans réserve.

Tel quel, les poilus l'aiment pour sa gaieté, son ardeur infatigable, sa fidélité à notre escouade.

Un matin, à l'aube naissante, nous l'avions découvert, enfermé dans une cave. Après une nuit de lutte terrible, nous étions enfin maîtres d'un village. Les Allemands n'avaient pas eu le loisir de l'occuper, car nous arrivions pour le défendre au moment même où ils venaient d'y pénétrer. La lutte corps à corps

s'était engagée dans les rues ; les maisons durent être conquises une à une, en passant soit par les caves, soit par les greniers ou les toits.

Après l'ardeur de la lutte, nous sentions les atteintes de la fatigue ; la détente de nos nerfs surmenés par la folle dépense d'énergie que nous venions de faire nous plongeait dans une espèce de prostration ; nous ne songions pas encore à compter les nombreux manquants, victimes glorieuses de cette terrible nuit.

Un gémissement léger venant du sous-sol nous tira de cette torpeur.

— Il y a un blessé par là, dit Magnan.

La demi-obscurité nous empêchait de discerner d'où pouvait provenir ce bruit ; le déclenchement sec d'un briquet à essence, et la lumière jaillit : une trappe nous apparut, dont l'anneau était arraché de fraîche date. Avertis par d'autres surprises, nous sautions sur nos fusils, tandis que Magnan dégageait la trappe à l'aide d'une baïonnette. Une boule blanche vint rouler à nos pieds.

— Ce n'est pas un Prusco, déclara Piquebien, Provençal ardent, amateur de constatations

naïves, mais n'ayant pas son pareil pour piquer les Boches, d'où le surnom mérité de Piquebien.

Il s'appela donc Prusco, fut le chien de la compagnie et plus spécialement de Magnan.

Un mois après, dans la forêt de X., notre compagnie se reposait, attendant de reprendre sa place dans les tranchées de première ligne.

Un soir nous étions quelques-uns réunis sous le toit (?) d'une villa de branchages et de boue, absorbés par des soins divers : lettres évocatrices de chers souvenirs d'une réconfortante mélancolie, raccommodages de hardes, faits en chantonnant de vieilles chansons aimées, ressuscitant des images de bonheur.

Dans un angle, les partenaires d'une de ces vieilles manilles qui n'avait rien de muette s'attiraient, par leurs exclamations, des remarques cordiales, bien que dépourvues de toute urbanité.

Une lumière brutale vint faire pâlir l'obscure clarté de nos bougies. Eblouis, nous devinions sans le voir un chef derrière le jet lumineux d'acétylène.

— Demain, les gas, — et nous reconnûmes, la voix de notre capitaine, — vous reprenez votre place. En face de votre tranchée vous avez dû remarquer un tas de pierres. Il me faut un brave pour examiner de près ce tas, qui ne me dit rien qui vaille. Lequel de vous veut, la nuit prochaine, se charger de ce soin ?

Cinq mains se levèrent en même temps, puis toutes les autres avec précipitation, honteuses de leur courte hésitation.

— C'est bien, mes enfants, dit notre capitaine, mais je n'ai besoin que d'un seul brave. Vous êtes cinq qui avez levé la main ensemble, sachant cependant tous les risques à courir et disposés à faire le sacrifice de votre vie. Désignez vous-mêmes l'un de vous, et qu'il vienne me voir demain avant de partir. Adieu.

— Salut, capitaine.

Et nous restâmes dans l'obscurité presque complète pour nos yeux éblouis.

Tous alors, émus par les nobles paroles prononcées et les pensées élevées qu'elles avaient remuées en eux, voulaient être choisis. Brousse, brave Marseillais, cartophile enragé, nous indiqua un moyen simple : saisissant de ses

mains habiles à les manier les cartes restées sur la table, il les battit avec art, fit couper le plus jeune :

— Honneur et gloire à l'as de cœur ! dit-il.

Puis, au milieu d'un profond silence, il distribua une à une les cartes. Magnan eut l'as de cœur. Nous n'avions plus rien à nous dire ; les serrements de main avant de s'étendre sur la paille furent plus énergiques, et Magnan resta le dernier pour écrire quelques lettres qu'il confia à celui de nous qu'il aimait entre tous. Il lui recommanda son fidèle Prusco, qui, couché sur le banc à côté de son maître, semblait comprendre la gravité de la situation.

Le lendemain, Magnan se rendait auprès du capitaine.

— Vos camarades ont bien choisi, dit ce dernier, et je suis certain que vous saurez mener à bien votre mission.

— Mon capitaine, le hasard seul m'a désigné, et j'en suis fier.

— Donc voici. Je soupçonne fort le tas de pierres dont je vous ai parlé hier d'être truqué et de servir d'abri soit à un observateur soit à une mitrailleuse. Vous sortirez de la

tranchée à la nuit, après vous être équipé au mieux pour être aussi invisible que possible. Vous emporterez votre baïonnette nue comme seule arme, en ayant soin de l'envelopper dans un fourreau de tissu de teinte convenable ; vous approcherez en rampant du tas de pierres et vous aurez à constater si mes suppositions sont exactes. Je laisse naturellement à votre initiative la possibilité de faire mieux, mais j'insiste sur la nécessité de ne tirer aucun coup de feu. Allez et revenez : la Patrie sera reconnaissante, dit-il en lui serrant la main avec effusion.

La nuit, tant attendue mais avec quelle émotion, était venue, profonde, impénétrable. Magnan venait de sortir rapidement de la tranchée et avait eu le temps de s'allonger dans la boue, sans être surpris par la clarté des fusées éclairantes qui s'élevaient presque sans cesse de la tranchée ennemie.

Alors nous ne vîmes plus rien. Roulé dans une toile de tente couverte de boue, il progressait, invisible, même pour nous, malgré la lueur fulgurante des fusées. Dans le silence le plus absolu, nous tendions l'oreille de toute

notre volonté, redoutant qu'il ne fût découvert. Tout à coup un léger cri, surpris par notre attention, vint nous serrer le cœur ; puis plus rien. Les minutes s'écoulaient interminables, notre anxiété augmentait sans cesse ! Que faire ?

Quelques-uns demandèrent à partir à la recherche de Magnan. Notre lieutenant le défendit :

— Il y a vingt minutes qu'il est parti. Rien ne prouve qu'il n'ait pas réussi. Attendez !

Prusco donnait des signes d'impatience folle et j'eus alors l'idée de le détacher pour qu'il allât au secours de son maître. Mais que pouvait-il faire ? L'idée cependant faisait son chemin, et, cherchant tous le moyen de sauver notre ami, voici ce que nous fîmes.

Prusco fut roulé dans la boue. Avec une courroie de sac on lui fit un collier double, un brin passant derrière les pattes de devant. A ce collier étaient suspendus une petite lampe électrique et un billet ainsi conçu : « Tire sur la ficelle, tu amèneras une corde assez forte pour que nous t'aidions à revenir si tu es blessé. Quand tu seras prêt, tire deux coups secs sur la corde. »

Prusco fut alors lâché, entraînant l'extrémité d'un peloton de ficelle. Avec quelle émotion nous regardions, le cœur palpitant, se dérouler ce fil qui portait tout notre espoir ! Quelle terreur en voyant le peloton se réduire à quelques anneaux seulement ! Il s'arrêta enfin et l'espoir nous revint.

Tous nous aurions voulu tenir l'extrémité de ce fil auquel nous avions déjà attaché un filin pris à un crapaud.

Quelques minutes interminables, puis nous vîmes avec une joie délirante quoique muette, nous vîmes le filin partir par saccades ! Notre ami était sauvé ! Et pourtant tout n'était pas fini ! Par quelles angoisses nous passâmes, pendant le long temps qu'il fallut pour ramener notre camarade ! Vers la fin, la résistance opposée à nos efforts était telle que, sans oser nous l'avouer, nous lisions dans nos yeux la crainte de ne tirer à nous qu'un cadavre. Notre lieutenant n'eut pas trop de toute son énergie pour nous empêcher de bondir à la recherche de celui que nous pleurions déjà !

Enfin nous perçûmes le froissement de la terre et une voix rauque et faible qui disait :

— Ça va : tirez fort !

Quelques instants après nous descendions dans la tranchée deux paquets de boue. Magnan, une jambe hors de service, affaibli par beaucoup de sang perdu, s'évanouit aussitôt arrivé ! Nous comprîmes pourquoi le sauvetage avait été si pénible ! Le pauvre Prusco, probablement dans la joie de retrouver son maître, s'était embrouillé de telle sorte dans la ficelle qu'il râlait et était incapable de faire un pas. Magnan l'avait ramené le traînant d'une main ; il n'avait pour s'aider à ramper qu'un bras et qu'une jambe, mais il n'avait pas abandonné son fidèle ami !

A la hâte un brancard. Magnan y fut placé tandis que Prusco, débarrassé de ses liens, ne le quittait pas des yeux. Mais, comme on enlevait le brancard, Magnan revint à lui.

— Lieutenant, dit-il d'une voix faible, ma mission. Le tas de pierres contenait deux mitrailleuses et deux hommes. L'un dormait. Je l'ai tué d'une pointe au cœur, l'autre se jeta sur moi sans mot dire ; le coup paré à moitié me perça la cuisse ; heureusement je le tuai net comme le premier.

Il s'évanouit alors et on l'emporta.

Prusco suivait le brancard.

— Deux hommes pour servir les mitrailleuses boches ! dit le lieutenant.

Tous y voulaient aller !

Au lever du jour nous nous élancions à l'attaque de la tranchée allemande. A peine étions-nous sortis que les mitrailleuses du tas de pierres se mirent à tirer (en l'air) ; nous, nous tombions comme des mouches. Les Allemands bondirent alors de leurs tanières, pour essuyer le feu le plus terrible qui se puisse imaginer : celui de leurs mitrailleuses qui les fauchaient comme blé mûr, celui des morts qui, couchés dans la boue, tiraient sans relâche. Ceux qui n'étaient pas morts se rendirent.

Voilà comment Magnan fut cité à l'ordre du jour de l'armée. Cinq semaines après il était de retour avec son fidèle Prusco, qui avait bien mérité, lui aussi, de la Patrie.

A. B.

convoi auto.

Bouzée, derrière les Eparges, mars 1915.



CACAOUETTE

Dans une tranchée, près de Dixmude, on l'avait baptisé Cacaouette, et tout le monde, même les officiers, l'appelaient ainsi, bien que son nom fût Truchard, Amédée Truchard.

Il était né dans un petit patelin d'Eure-et-Loir aux environs de Dreux, de l'étreinte passagère d'une fille d'auberge et d'un commis voyageur en engrais chimiques. Jusqu'à six ans, sa mère l'éleva, c'est-à-dire lui donna chaque jour beaucoup de coups de trique et un peu de soupe. Puis elle l'abandonna au coin d'une borne, car elle partait en Argentine avec un valet de ferme, et le gosse l'aurait embarrassée. L'Assistance s'en chargea.

A quatorze ans, il était martyr à tout faire chez un paysan. La ration de trique avait augmenté. Par contre, celle de soupe était encore diminuée.

Cette vie misérable dura deux ans. Un jour, Amédée, exaspéré, se sauva. Quelques mois il erra dans la campagne, se nourrissant de ce qu'il pouvait voler, les gendarmes l'arrêtèrent. Résultat : six semaines de prison. Ce fut peut-être le temps le plus heureux de sa vie !

A sa sortie, après quelques nouveaux avatars, il parvint à se faire embaucher comme valet dans une ferme, où il resta jusqu'à son service.

Le régiment lui sembla un paradis ; bien nourri, ayant peu à faire, pas maltraité ; cela lui parut même préférable à la prison. Au bout d'un an, il reçut le double galon de laine. Il s'épanouit alors ! Lui, dont la vie servile s'était passée à plier le dos, il pouvait commander à quelques hommes ! Tout ce qu'il y avait de méchanceté sournoise cristallisée dans son cœur aigri se donna libre cours.

Au milieu de sa troisième année, il fut

nommé sergent : Ce fut son apogée. Les hommes étaient terrorisés par ce grand diable roux, laid avec son air sournois et ses yeux fuyants, qui punissait à tort et à travers et montrait sauvagement sa joie de punir. Il inventa les tours les plus cruels pour faire passer des malheureux au Conseil de guerre ; il y réussit deux ou trois fois dans ses cinq ans de grade, car il avait rengagé. Il était surtout féroce avec les fils de famille qu'il sentait supérieurs à lui en intelligence et en instruction. J'en fis moi-même la désagréable expérience.

Heureusement, tout a une fin. Un soir de saoulerie, il frappa son adjudant. Le colonel le cassa. Cet accident, loin de le ramener à de meilleurs sentiments, l'endurcit encore dans sa méchanceté ; car il s'en prit à tout le monde, excepté, comme de juste, à lui-même. Arrivé au terme de son rengagement, il retourna à la campagne, où de nouveau il se fit valet de ferme.

Survint la guerre. Amédée Truchard partit le deuxième jour. Il se battit en Belgique, puis à la Marne et enfin dans le Nord. C'est là que je le retrouvai, car, étant très gravement ma-

lade à la mobilisation, je n'avais pu rejoindre immédiatement.

Le Truchard de la campagne était tout différent de celui que j'avais connu. Est-ce le brusque changement de vie, le contentement de retrouver le régiment, ou la crainte de représailles pour ses duretés passées ? Je ne sais. Bref, il n'était plus le même. De sombre, il était devenu gai, et de taciturne loquace ; on le reconnaissait comme le boute-en-train de l'escouade, le joyeux drille qui, les soirs de marche ou de combat, fait oublier fatigues et dangers par ses blagues et ses lazzis. Je fus médusé de ce changement et me mis à l'observer aussi attentivement que me le permettait le tragique des heures présentes. Je ne tardai d'ailleurs pas à me rendre compte, à certains mots, à certains faits, que l'ancienne méchanceté n'avait pas entièrement disparu. Par contre, je ne parvins pas à démêler si sa jovialité était un masque hypocrite ou l'épanchement d'un fond meilleur que les apparences.

Un soir, dans la tranchée, à l'heure de la soupe, il eut, à propos d'un quart de jus, je crois, une formidable discussion avec le cuis-

tot. Celui-ci, à bout d'arguments et d'insultes, lui lança, on ne sait pourquoi, dans le bigarré des invectives militaires, ce mot péremptoire :

— Va donc, eh ! cacaouette !

Il y eut un homérique et général éclat de rire qui arrêta net la dispute au moment précis où les deux lascars allaient en venir aux mains. Le nom lui resta et tout le monde ne l'appela plus que « Cacaouette ». Lorsqu'il fut cité, car il était très brave, le colonel, lui-même, lui serrant la main, dit :

— C'est très bien, Cacaouette.

En maintes occasions, il se conduisit en héros ; maintes fois les galons lui furent offerts ; toujours il refusa.

Ma vieille rancune s'était vite apaisée durant les dangers communs et nous étions devenus une paire de camarades.

Le 25 novembre, vers quatre heures du matin, une grenade vint éclater aux pieds de mon pauvre Cacaouette. Le malheureux fut criblé. On le releva avec trente-huit accrocs. Pas un mortel. Transporté sanglant au poste le plus voisin, on le pansa sommairement et il fut évacué sur un hôpital mixte du Centre.

Il faut avoir été soldat durant cette guerre atroce pour pouvoir comprendre exactement ce que signifie ce mot : « Hôpital ».

Lorsque l'on a été, comme nous, pendant des jours, des semaines, des mois même dans la boue des tranchées, enlisés parfois jusqu'aux genoux dans une vase fétide d'où monte à chaque pas, à chaque mouvement, une insupportable odeur de pourriture humaine, le dos courbé, jusqu'à la souffrance, sous une averse d'acier, telle qu'aucune imagination ne peut la concevoir, le séjour à l'hôpital est comme un renouveau de vie civilisée, le paradis après l'enfer.

C'est cette impression que ressentit Cacaouette. Lui, qui ignorait tous les raffinements, qui ne connaissait que la vie brutale des campagnes, il lui sembla être transporté dans un monde féerique.

Couché dans un lit blanc, choyé, dorloté par des infirmières qui mettaient toute leur bonté, toute leur grâce à apaiser les souffrances physiques comme à adoucir les affres morales.

Ce fut pour Cacaouette une révélation. Non seulement il n'avait jamais aimé, mais il ne

soupçonnait même pas la douceur féminine. Il ne connaissait des femmes que l'étreinte bestiale des filles de ferme chiffonnées à l'ombre des meules de foin ou celle plus malsaine encore des filles à soldats, possédées les soirs d'orgie dans sa garnison. Des gestes tendus et caressants qui lui furent prodigués, à lui comme aux autres blessés, lui parurent si exquis et si nouveaux que son cœur, pour la première fois, vibra pour d'autres sentiments que la violence et la méchanceté. Il se mit à aimer. Il aima, oh ! de très loin, mais avec une ferveur passionnée, peut-être sans bien s'en rendre compte, son infirmière, une délicieuse jeune fille qui, dès le début de la campagne, s'était vouée avec une admirable constance à soigner les malheureuses épaves de la guerre.

Le régiment était dans la Meuse quand il rejoignit. Cela chauffait dur et personne ne prit garde au changement pourtant bien visible qui s'était fait en lui.

Après une terrible affaire, les débris de notre régiment et d'une unité voisine furent amalgamés, et, parmi les nouveaux arrivants, je ne tardai pas à faire connaissance d'un charmant

jeune homme, Gérard Manger, avec lequel je devins extrêmement ami.

Un soir de causerie un peu intime il me confia qu'il était fiancé et que sa fiancée était infirmière à X...

— Tiens, dis-je, mais un de nos types a été soigné là-bas. Hé ! Cacaouette, viens ici !

— Tu as été en traitement à X... ? demanda Gérard.

— Oui, à l'hôpital mixte !

— As-tu connu Mlle...

Cacaouette rougit jusqu'à la racine des cheveux. Il répondit difficilement.

— C'est ma fiancée, lui dit Gérard.

— Oh ! fit Cacaouette devenu livide.

Et il s'enfuit...

A quelque temps de là, au cours d'une attaque, nous laissâmes une douzaine de blessés sur le terrain entre nos tranchées et celles de l'ennemi, parmi lesquels Gérard. Impossible de leur porter secours, car, dès que les brancardiers montrèrent leur nez, ils furent salués à coups de fusil. Dès la nuit tombée, une ombre se glissa hors de notre trou — on reconnut Cacaouette, Cacaouette, qui toute la journée

était resté sombre, comme obsédé par une idée fixe.

En rampant, avec d'infinies précautions, il s'approcha de Gérard, le chargea sur ses épaules et le ramena. Ils approchaient, ils touchaient le parapet... Une formidable détonation, des cris, un fracas de terre éboulée, une marmite était tombée là.

On les releva tous deux. Par un de ces miraculeux hasards si fréquents ici, Gérard n'était pas touché, alors que le pauvre Cacaouette avait les jambes et les reins brisés. Je lui versai le contenu de mon flacon d'alcool de menthe entre les lèvres. Le cordial le galvanisa. Il se redressa un peu, ses yeux hagards fixés sur moi.

— Gérard ? murmura-t-il.

— Sauvé !

Son regard exprima une infinie douceur.

— Comme cela, elle ne pleurera pas !

Ce fut son dernier mot.

On l'enterra avec six autres, en tas, dans un coin de la tranchée...

J. S.

27 mai 1915.



LA MARSEILLAISE DU KRONPRINZ

Jamais Francis, le petit mitron de V...-en-Argonne, n'avait été à si belle fête que dans les premiers jours du mois d'août 1914. Sur la grande route qui traverse la bourgade meusienne, se pressaient les fiers régiments en marche vers la frontière. Ils défilaient allègrement sous le lourd soleil, au milieu d'un nuage de poussière. Parfois ils faisaient halte sur la grande place, devant la boulangerie où travaillait le petit mitron. Alors on voyait le drapeau du régiment s'avancer au milieu du piquet d'honneur, face au colonel. Les baïonnettes saluaient en scintillant au bout des fusils ; la musique jouait

la *Marseillaise*, et un souffle de victoire semblait gonfler les plis du drapeau aux lourdes broderies dorées.

Francis ne manquait pas un seul de ces spectacles. Son patron, le maître boulanger, était parti dès les premiers jours de la mobilisation, et sa femme, aidée du jeune mitron, avait essayé de continuer son commerce. Mais voilà ! depuis que les soldats défilaient sur la route voisine, Francis n'était plus du tout à son affaire. Sans cesse il avait le nez collé aux vitres de la boutique ; et, quand la *Marseillaise* saluait le drapeau de quelque régiment stationné dans le bourg, vite il se glissait dehors pour mieux entendre. Alors adieu, miches, tartes et croissants ; la fournée entière pouvait brûler sans que le petit mitron songeât à accourir.

*
* *

Dès la fin du mois d'août, le spectacle changea. Sur la route, qui mène des plaines de Champagne à la frontière, les habitants du bourg virent repasser les beaux régiments qu'ils avaient acclamés naguère, mais combien

réduits par les premiers revers ! Sous leurs uniformes flétris, les hommes allaient, non pas découragés, mais sombres et soucieux, hâtant le pas vers les plaines de Champagne. Les drapeaux repassaient aussi ; mais, comme s'ils étaient honteux de cette retraite, ils cachaient dans une gaine sombre leurs plis brodés où déjà les balles prussiennes avaient ouvert de glorieuses déchirures.

Les *Marseillaises* vibrantes des premiers jours de la guerre s'étaient tues, cependant que vers la Meuse grandissait la menace de l'invasion prochaine.

Un matin du commencement de septembre, Francis en se levant pour ouvrir la boulangerie s'aperçut que les derniers soldats quittaient précipitamment la bourgade.

Devant l'église transformée en ambulance, les majors hâtaient le départ d'un dernier convoi de blessés. Le corps d'armée français qui avait essayé de défendre les passages de la Meuse se retirait en hâte derrière la forêt d'Argonne, et sur ses traces arrivait l'avant-garde de l'armée du kronprinz, maîtresse des ponts de Dun et de Stenay.

A la première menace de l'invasion, beaucoup d'habitants de V...-en-Argonne avaient fui en abandonnant leurs demeures. La patronne de Francis, effrayée des violences qu'on racontait des barbares, avait suivi l'exode général, et le petit mitron était resté tout seul pour garder la boulangerie. Avec plus de curiosité encore que de crainte, il attendait l'ennemi.

*
* *

Celui-ci ne tarda pas à paraître. Brusquement de lourdes automobiles jetèrent sur la grande place du bourg un flot grisâtre de fantassins. Le fusil ou le revolver au poing, ils coururent aux boutiques et aux maisons abandonnées pour les piller.

Seuls furent préservés de leurs excès le moulin et les boulangeries, que l'autorité prussienne s'était empressée de réquisitionner pour les besoins de la troupe.

Une équipe de boulangers ennemis prit possession de la boutique confiée à la garde de Francis. Elle était commandée par un sergent réserviste originaire des environs de Metz,

et qui parlait le français avec l'accent un peu traînard des campagnes lorraines. Bien vite il se prit d'amitié pour le petit mitron, qui lui rappelait son jeune fils resté là-bas près des rives de la Moselle.

Au lieu d'être expulsé de la boulangerie, Francis y fut donc maintenu à titre d'auxiliaire. Aussi bien la besogne ne chômait pas à ce moment, car il s'agissait de ravitailler non seulement les troupes qui occupaient la bourgade et les restes de sa population civile, mais encore le kronprinz avec toute sa suite.

Depuis que son armée avait pris possession de V...-en-Argonne, le fils aîné du kaiser était venu y établir son quartier général. Il s'était installé pour son compte dans une vieille demeure seigneuriale de la ville haute. En l'honneur du « vainqueur de Longwy », tout ce quartier du bourg avait été pavoisé aux couleurs allemandes. Deux fois par jour, sous les tilleuls séculaires de la place du Château, la musique donnait un concert à l'Altesse impériale. Deux fois par jour également, on apportait à sa résidence des tartes et autres *Delikatessen* confectionnées à la boulangerie de

Francis, devenu ainsi bien malgré lui *Hoflieferant*. Notre mitron enrageait de cette situation humiliante, et il cherchait le moyen de s'en venger en mystifiant les Allemands.

*
* *

En furetant avec leur sans-gêne ordinaire dans la boulangerie, les compagnons de Francis y avaient découvert un phonographe. Or un après-midi de septembre, tandis que la musique jouait devant la résidence du kronprinz, ils eurent l'idée de se donner un concert gratuit. C'étaient de lourds et robustes garçons, venus de la Prusse orientale et de la Poméranie, et absolument ignorants de la langue française. Avec un empressement affecté, Francis leur prépara le phonographe ainsi qu'une collection de rouleaux. Il disposa le tout sur la table de la boutique largement ouverte sur la place, puis il sortit comme pour prendre l'air.

A ce moment la grande place était absolument déserte et silencieuse. Les rares habitants restés dans le bourg se cachaient dans leurs maisons, attristés et craintifs. A part la

sentinelle qui faisait les cent pas devant l'église, tout ce qu'il y avait d'Allemands dans le quartier était monté à la « ville haute » pour écouter le concert et acclamer le kronprinz. Francis entendit au loin le flonflon des cuivres, qui jouaient la *Wacht am Rhein*.

Tout à coup sur la place déserte une voix sonore lança les premières notes de la *Marseillaise* :

Allons, enfants de la patrie...

Avant de sortir de la boulangerie, le mitron avait glissé tout près du phonographe le rouleau où était enregistré l'air national français, et la main d'un Allemand venait de l'adapter au stylet de l'instrument.

Maintenant il semblait que l'air héroïque vibrait de plus en plus fort couvrant de ses notes vengeresses le *lied* teuton.

Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?

clamait-il à pleine voix, comme s'il se fût adressé à une armée entière.

Devant l'église, la sentinelle allemande

surprise et inquiète avait suspendu sa marche. Dans la boulangerie, les compagnons boches groupés autour du phonographe souriaient vaguement sans comprendre.

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons !

clama enfin l'instrument.

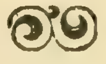
A cet appel, bien loin derrière l'Argonne, le fracas formidable de la bataille de la Marne semblait répondre : « Victoire ! »

Et, dans un angle de la place déserte, le petit mitron sentit son cœur bondir d'espérance et d'orgueil.

Ch. A.

infirmier-major.

Argonne.





L'ATTAQUE

Depuis cinq jours on en parlait. Depuis cinq nuits on la préparait. C'était dans le secteur nord de Notre-Dame-de-Lorette un sourd travail nocturne : roulements des grosses pièces, construction des abris, creusement des boyaux d'accès, branchement des réseaux téléphoniques, transport des sacs de sable et des boucliers d'acier chromé.

Ce soir-là, 16 décembre 1914, je m'étais étendu comme d'habitude sur mon lit de paille dans l'école d'Aix-Noulette, lorsque vers dix heures un brouhaha monta du rez-de-chaussée. Presque aussitôt le sergent D..., qui couchait

à côté de moi, entra dans la pièce, exubérant, et le souci de la vérité m'oblige à constater qu'avec lui pénétra une forte odeur de rhum. Simple coïncidence.

— Ça y est, les enfants. Debout et au jus ! C'est pour cette nuit.

Puis il commença une description détaillée de toutes les mistoufles qu'il entrait dans ses intentions de faire aux Boches à cette occasion. Il était décidément très allumé.

Chaussé, harnaché, je descendis boire le café, qui, pour la circonstance, s'additionnait d'une large goutte de « gniaule ». Nous sortîmes.

Dans la rue noire, des ombres silencieuses se glissaient, se groupaient. Des commandements à mi-voix se croisaient, puis l'appel se fit : on partit.

La pluie, qui depuis des semaines tombait diluvienne et dense sur nos carcasses, avait fait trêve. Le ciel, noir d'encre, pesait du poids de ses nuages sur la route boueuse qui va vers Souchez. A huit cents mètres d'Aix-Noulette, nous obliquâmes à droite par l'étroit chemin creux qui conduit à Noulette, dont les ruines

tragiques découpaient dans le noir des silhouettes déchiquetées.

Noulette traversé, un barrage nous arrêta. Une ombre qui marchait devant moi se retourna, fouillant la nuit pour me reconnaître.

— C'est vous, A... ?

— Oui, mon lieutenant.

— Va falloir en mettre, hein ?

— Ayez pas peur, mon lieutenant, on fera ce qu'il faut.

Le petit sous-lieutenant de réserve E. B. m'a toujours témoigné sa bienveillance, depuis qu'un jour où, à la suite d'une escapade où j'avais quelque peu risqué ma peau, il a décrété, de concert avec le lieutenant V..., qui commande la compagnie, que j'étais un poilu qui avait du « cran ».

Un léger frisson de fierté me frôla l'épiderme. D'un coup de reins sec je remonte mon sac et serre mon fusil. Sûr que nous ferons tous ce qu'il faut ! Il faut avoir vécu des mois d'hiver dans l'effroyable boue des tranchées de l'Artois, il faut avoir passé des nuits et des nuits sous les abris suintants dont les étais craquent sous le poids de la terre imbibée, vous mena-

çant de l'horrible mort d'être enterré vivant, il faut avoir pataugé dans cette glaise sinistre qui vous englue et vous enlise pour comprendre la somme formidable de haine qui s'est accumulée en nous contre le Boche qui nous impose cet odieux système de campagne et pour sentir l'âpre joie de sortir de ce cloaque, de marcher sur un sol vierge, de voir du nouveau enfin ! Ah ! oui, nous ferons ce qu'il faut !

Un par un nous passons le barrage, et tout de suite nous sentons le danger présent, immédiat, latent dans l'opacité des ténèbres.

La route se poursuit, à découvert, parallèle aux lignes allemandes. Un boyau avait été creusé sur sa gauche pour couvrir notre marche, mais les eaux l'ont envahi et un petit torrent pleure son murmure dans sa sinuosité. Nous avançons en silence, la main sur la poignée des baïonnettes pour empêcher le fourreau de tinter. De temps à autre une lueur rapide troue la nuit, une balle passe au-dessus de nos têtes en chantant. La nuit est lourde de mouvements étouffés. Les Boches là-bas sont inquiets. Soudain une fine baguette de feu raye le ciel noir et s'épanouit en une radieuse flamme

blanche qui éblouit. D'un même geste nous nous sommes agenouillés, et maintenant, immobile, notre masse fait bloc avec les taillis, les buissons, qui forment fond à droite. Le météore glisse dans l'air calme, pâlit, s'éteint... Les Boches ne nous ont pas vus. Nous repartons, hâtant le pas

La route s'arrête. Un glacis piétiné, troué de mares creusées par les obus, nous mène au bois à l'autre extrémité duquel sont nos tranchées. Puis c'est la pénible traversée du bois dans les ténèbres. Il fait si noir que l'on distingue à peine le dos du camarade qui vous précède. Les sentiers, sous la multitude des pas qui les parcoururent depuis des mois, se sont transformés en une rivière de boue grise et fluide qui vous monte au mollet, traçant sur la noirceur du sol une voie plus claire que l'on suit. De temps à autre une racine traîtresse, une branche rompue happe l'un de nous et le jette à terre. La boue gicle, il se relève revêtu d'un suaire humide du même gris que le sol.

Puis c'est, au bas de la butée, le boyau d'accès aux tranchées. Il commence au ras du sol, insignifiant ; puis petit à petit ses deux

murs de terre gluante vous montent aux genoux, vous gagnent la taille, vous atteignent les épaules. Maintenant ils dépassent votre tête, ils montent encore, et, au fur et à mesure qu'ils se haussent, le cœur se serre, et cette sinistre impression d'étouffement que l'on pourrait appeler « le mal des tranchées » vous étreint la poitrine. Les yeux fouillant la nuit, les coudes effacés, on avance à travers ses méandres. Par endroits un trou d'eau, une claie enlisée vous tendent leur piège à entorse. Mais on n'a pas d'entorse à la guerre ; on passe.

La tranchée de notre secteur borde la lisière du bois. Elle commence à gauche par un bras parallèle à la route Aix-Noulette-Souchez, distante de 300 mètres.

Elle se continue à angle droit face aux tranchées ennemies, qui, sur ce point, forment une ligne enveloppante, et va rejoindre en montant nos lignes d'arrêt sur le haut du promontoire que projettent sur la plaine de Lens les derniers contreforts des collines d'Artois.

En face l'angle formant saillant. et, à trente mètres environ, un boqueteau touffu occupé

par les Boches commande les glacis sur les deux faces. C'est ce boqueteau que ma compagnie a mission d'enlever.

Ce que je vais rapporter n'est point le récit détaillé de l'attaque. Je suis simple chasseur et ne puis de ce fait avoir eu des aperçus d'ensemble. Je dirai de mon mieux, et avec toute la sincérité désirable, mes propres impressions qui sont demeurées inaltérablement gravées dans ma mémoire, et pour cause.

La tranchée est composée d'un boyau central parallèle aux lignes ennemies. Sur ce boyau viennent se brancher des petits couloirs verticaux orientés dans la direction de l'ennemi et aboutissant à de petites rotondes percées de créneaux et flanquées à droite et à gauche de terriers souterrains, abris précaires où l'humidité a fait germer de minces tigelles vertes provenant des graines contenues dans la paille qu'on y mit autrefois.

Lorsque nous arrivons, il est minuit passé. De braves territoriaux sortent des terriers leurs faces grisonnantes emmitouflées de lainages.

Ils paraissent surpris de nous voir. Lors-

qu'ils apprennent qu'il va y avoir attaque, leurs bonnes figures paisibles se troublent un peu. Dame ! on a des enfants, on n'est plus jeune. Mais ils resteront en réserve, nous seuls donnerons. Ils se tranquillisent.

Tant bien que mal nous nous installons. Les abris sont pleins, nous sommes surnuméraires et il faut se contenter de ce qu'on trouve, le boyau central devant rester vide pour assurer le va-et-vient.

Nous sommes quatre, assis sur nos sacs dans un des petits couloirs des rotondes. Il faut mesurer ses gestes et ne bouger ses pieds à aucun prix sous peine d'écraser les orteils d'un camarade. Heureusement la pluie fait trêve. Même des éclaircies de nuage laissent entre-percevoir l'azur clouté d'étoiles. Les camarades et moi nous causons. Nous supportons les chances de réussite. De temps à autre le sous-lieutenant E. B. passe dans le boyau.

— Qui est là ?

— Moi, A..., mon lieutenant.

— Ah bon ! c'est pour ce matin ; et vous allez entendre ce concert. Rien que pour notre secteur, nous avons soixante-douze 75 et

soixante pièces lourdes. Vous m'en direz des nouvelles.

Il passe. Nous nous émerveillons. Tant d'artillerie pour quinze cents mètres de front ! Nous ne sommes pas habitués à être soutenus de la sorte. Qu'est-ce qu'ils vont prendre ! Nous avons confiance.

... Six heures du matin. Il fait froid. J'ai dormi la joue contre la paroi humide. Je suis transi. Une aube grise raye l'horizon.

— Hé, Colson !

— Hmmm !

— Une goutte ?

Mon vieux camarade s'éveille.

— J'rêvais que j'bouffais des brimbelles !

A même le col du bidon nous puisons à tour de rôle un peu de chaleur.

— C'est du bon !

— Dame ! On ne sait pas si on en boira d'autre. Alors...

Le jour se lève. Un pâle soleil d'hiver rougeoie la crête qui nous fait face. La tranchée s'anime, battements de pieds sur le sol mou, battements de mains sur les poitrines. On se secoue, on s'ébroue. Les ordres circulent : ne

pas bouger, ne pas tirer jusqu'au coup de sifflet. Préparer des marches d'accès pour bondir au signal sur le glacis. Les mitrailleurs pointent leurs moulins à mitraille, agrandissent leurs créneaux.

D., notre sergent, nous a rejoints. Il a les yeux bouffis et le teint verdâtre, mais il est content quand même, malgré les symptômes non équivoques d'une « ebenae gula » de premier ordre.

— Ça va mieux ?

Du coin de l'œil il me sourit. C'est un brave homme, petit négociant en épicerie, bon sous-officier. Il sait qu'il peut compter sur nous et que nous comptons sur lui. Ça ira.

... Huit heures ! Rien n'a bougé ! Anxieux, nous guettons aux créneaux la première gerbe de terre, le premier boulet. Ah ! ça, est-ce que ce serait partie remise ? Qu'est-ce que les artilleurs attendent ? Il fait grand jour. Ils peuvent pointer et régler leur tir. Si un aéro passe, il va voir le grouillement des tranchées, signaler l'attaque prochaine, faire renforcer les tranchées par les réserves. Nous grommelons, nous grondons, nous pestons et... Bom !

— Aaah !

L'obus coupe l'air matinal, une grande gerbe s'élève du sol, terre remuée, herbe fauchée, à mi-chemin entre nos lignes et les lignes boches. Trop court !

... Bom ! Bom ! Mieux, ceux-là. Encore un peu court, mais ça s'améliore. Une joie farouche nous dilate le cœur.

... Boum ! Ça c'est un gros, il ronfle. Tiens, où a-t-il donc éclaté ? Nous ne voyons pas jaillir son cratère et pourtant le bruit de l'explosion nous arrive, proche, distinct. Un autre le suit. Cette fois ils y sont ! De la tranchée qui coupe le coteau, à 400 mètres en face de nous une énorme gerbe monte. Dans la poussière de terre qu'elle projette, des ombres solides se dessinent, armes brisées, sacs éventrés, membres arrachés.

Et, comme si elles n'attendaient que ce signal, nos mitrailleuses entrent en danse. Lentement d'abord, leurs tap-tap s'égrènent, se mélangent, puis la cadence s'accentue, s'accélère, puis c'est un bruit assourdissant, un crépitement multiple et démoralisant de machines à moudre la mort. Sous leurs gerbes, les défenses ennemies

se pulvérisent, les poteaux se hachent, les fils de fer se brisent. A droite, à gauche, d'autres gerbes s'élèvent. Deux d'entre elles éclatent, toutes proches. Diable ! Il ne s'agit pas que nos artilleurs nous canardent.

Je cours vers le poste de commandement. Le lieutenant V. téléphone. Le sous-lieutenant E. B. paraît consterné.

— Mon lieutenant, l'artillerie tire trop court. Des obus éclatent à 50 mètres de nos lignes...

— Ce n'est rien, A. Ce ne sont que des coups de pointage. Vous verrez cela tout à l'heure!...

Hélas ! un coup trop court, un 155 a éclaté sur notre tranchée, à droite. L'adjudant Vehmard, le sergent Bisson, deux braves réservistes, sont morts. Six hommes sont blessés. On cache la nouvelle pour ne pas émotionner les bleus de la classe 14 dont c'est le premier feu. C'est l'obus que nous n'avons pas vu éclater qui les a touchés. J'ai un serrement de cœur. Je revois la figure intelligente de Vehmard, la physionomie spirituelle et fine de Bisson, un Parisien, un compatriote. Morts ! Déjà ! Et l'attaque n'a pas commencé. Je re-

tourne à mon poste, attristé. Ce n'est rien de mourir, mais être tué par les siens, c'est terrible !

. . . .

— Il faut des volontaires pour aller faire sauter une palissade boche. Qui veut en être ?

Le petit sous-lieutenant est là, dans l'encadrement du couloir, un peu pâle, frémissant. Il sait bien qu'il trouvera ceux qu'il demande : Il sait aussi qu'ils n'ont pas grand'chance d'en revenir.

Un silence. Personne n'ose regarder son voisin. Chacun se consulte en dedans, le cœur serré mais l'âme haute.

Il faut !... Eh bien, oui... Pourquoi pas ? Le sous-lieutenant me regarde... Il ne dit rien, bien sûr, mais il me regarde... Et je sais bien ce que veut dire ce regard.

Et, tout d'un coup, toute mon appréhension s'efface, l'émotion qui m'étreignait le cœur disparaît, le sacrifice est fait, j'ai reconquis tout mon calme.

— J'y vais, mon lieutenant.

La figure de l'officier s'éclaire. Il savait bien,

parbleu !... Et tout fier il s'avance vers le capitaine G. qui commande le secteur.

— J'ai les trois hommes dans ma section, mon capitaine...

Il nous présente. Deux bleus de la classe 14, deux braves petits bonshommes qui pour leur premier combat veulent un poste d'honneur, et moi, trente-trois ans, marié.

— C'est bien, dit le capitaine sans phrases inutiles, vous serez 1re classe ce soir. Allez à l'angle du saillant. Le lieutenant du génie vous expliquera ce qu'il faut faire. Bonne chance !

A l'angle du saillant il y a quelques hommes du génie et vingt spahis à pied commandés par un lieutenant et un margis.

Le lieutenant du génie m'emmène. Au bout d'un couloir, dont l'enfilade est protégée par une plaque de blindage, un double escalier donne accès hors du parapet. Le boqueteau lui fait face à trente mètres. Le glacis est nu, sans une butée, sans un abri, sans un pli de terrain. Outre celui de l'ennemi qui occupe le boqueteau, il faut envisager le tir croisé des tranchées qui, à droite et à gauche, flanquent

notre saillant. Les ouvrages à détruire sont d'abord une herse de fils barbelés, puis une palissade en bois cachée derrière les premiers buissons du boqueteau. Nous aurons des cartouches de dynamite et un bouclier. Un homme du génie, volontaire lui aussi, nous accompagnera et nous guidera.

Ce lieutenant n'a pas l'air très sûr de lui en me donnant ces explications. Comme moi il sent l'effroyable risque, la presque impossibilité d'une pareille tâche en plein jour, sous les yeux de l'ennemi.

Comme on s'excuserait, il m'explique qu'il n'a pas pu faire sauter ces ouvrages par les moyens normaux, faute de temps, et aussi parce que le premier système employé n'avait pas la portée voulue. De fait, j'aperçois sur l'herbe une longue ligne de planches apistées les unes au bout des autres. Un sillon noirci marque la combustion de la mèche qu'elles portaient, et à l'extrémité un trou indique l'emplacement du pétard qui éclata trop loin des défenses pour leur nuire.

Pendant qu'il parle, je regarde... Je regarde sur la gauche cette ligne rougeâtre de

terre remuée où je devine des créneaux invisibles prêts à cracher leur mitraille. Je regarde sur la droite la même ligne, plus lointaine, qui s'infléchit et serpente en montant la colline. Je regarde en face, dans l'immobilité traîtresse du boqueteau où je sais la mort embusquée. Je regarde ce glacis impitoyablement nu, sur lequel tout à l'heure vont, de ce demi-cercle, converger tous les tirs. J'ai dit que je dirais la vérité. J'ai tremblé !

Ce n'était pas la peur, c'était moins encore l'indécision. Je m'étais proposé, n'est-ce pas ? Alors je *devais* marcher, et aucune discussion ne s'est même présentée à ce sujet dans mon esprit. Seulement, pendant que je regardais, j'ai vu une pauvre petite figure crispée, aux lèvres tremblantes, j'ai entendu une phrase tant de fois lue depuis le début de la campagne : « Ton devoir, oui, mais pas d'imprudence », et un léger tremblement nerveux, stupide, invincible, m'a pris. Mais personne n'a pu s'en apercevoir.

Et puis j'ai ri, la minute d'après, quand on m'a présenté le « volontaire » du génie. Je vous jure qu'il avait fait ce qu'il avait pu pour

se remonter le moral par le canal de l'estomac. Seulement il n'avait réussi qu'à se griser épouvantablement, et c'est avec un doux entêtement d'ivrogne qu'il insistait pour accomplir une mission, que personne ne lui disputait d'ailleurs, tout en répandant des flots de larmes d'attendrissement sur le sort pitoyable qu'il se dépeignait d'avance, et en louangeant par anticipation la beauté de son sacrifice. Je dois confier qu'il était parfaitement grotesque.

Sans plus m'inquiéter de lui, je me suis fait expliquer par un sapeur le fonctionnement des cylindres d'acier chargés de dynamite que nous allons emporter. Il en allume un devant nous et le jette par-dessus le parapet.

Je compte... sept... huit... neuf... dix ! Un déchirement sec, péremptoire, correspond à la dixième seconde. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour agir.

Et puis je ne me rappelle plus bien, cela s'est fait si vite ! Le margis de spahis, un brave qui tout à l'heure va conduire l'attaque du front nord, me prête son briquet à mèche. Je lui objecte que je ne le lui rapporterai peut-être pas.

— Ça ne fait rien, me dit-il. Dans un quart

d'heure il se peut bien que je n'en aie plus besoin moi-même.

Je lui serre la main, je serre celle de mes deux bleus. Les pauvres gosses ! Ils sont joyeux de me suivre. Ils ont en moi une confiance touchante.

Je sais que j'ai retiré mon équipement, ma capote, pour être plus libre de mes mouvements. Dans ma poche droite de pantalon sont quatre cylindres explosifs, dans la gauche mon browning.

J'ai refusé un gros bouclier très lourd et peu maniable qui m'aurait mieux garanti mais rendait la reptation impossible.

Je ne sais pas comment je me suis trouvé tout d'un coup à plat ventre sur le glacis derrière un tout petit bouclier léger qui me garantit de face la tête et les épaules.

Et tout de suite une sensation s'empare de moi, une idée m'étreint le cerveau : la sensation d'être sur un sol neuf, vierge, de respirer un air nouveau, vivifiant et pur ; l'idée, obsédante, fixe, unique, d'atteindre cette motte de terre qui fait saillie à vingt mètres et d'où je pourrai jeter mes pétards.

Je rampe, la face dans l'herbe courte, poussant devant moi la plaquette d'acier. Derrière moi je sens dans mon sillage mes bleus qui progressent... nous approchons, mon cœur bat...

Soudain un bruit sec retentit derrière moi. Une balle s'est écrasée sur un des boucliers. Nous sommes vus ! J'interroge, anxieux.

— Blessé ?

— Non !

— En avant, les enfants !

Autour de nous les balles commencent à crépiter, battant de leur bruit sinistre la terre molle. J'ai fait trois mètres de plus, cinq à peine me séparent de la motte de terre. Un cri me cloue au sol, me tire le cœur.

— Aaah !

Et presque aussitôt un autre, plus douloureux, plus poignant... Mes bleus, mes pauvres petits bonshommes ! La fusillade fait rage. De droite... de gauche... de partout, les balles tapent, tapent, tapent...

Avancer ?... Plus possible ! — Retourner ?... Et la mission ?

Je prends dans ma poche un des cylindres,

je tourne la molette du briquet, j'allume, je jette... Ah! Un énorme choc m'a fouetté la hanche droite, et d'un seul coup toute ma jambe s'est paralysée! Touché, moi aussi! Les balles font rage.

— Retournez, les gars! Tirez, les mitrailleurs. Tirez, N. de D.! ou nous sommes f...!

Les mitrailleurs n'entendent-ils pas? Je ne vois plus mes bleus. Je n'ose lever la tête pour regarder. C'est autour de moi un tambour de plomb sur le sol. Ma jambe gauche porte ma jambe droite inerte. Je n'ai plus que mes deux mains pour me traîner. J'abandonne mon bouclier, inutile. Des paumes je me pousse à reculons. Les mitrailleuses tapent... enfin! Non! ce sont celles de l'ennemi. L'effroyable grêle fait voler autour de moi un hachis de terre et d'herbe. Je recule, cherchant un trou, une butte, quelque chose où je puisse abriter mon crâne, où l'effroyable jet de balles va forer son trou!... Et sous ma face je trouve une toute petite cuvette de terre noircie C'est là que tout à l'heure éclata le cylindre d'essai.

J'enfouis mon visage au fond, je sens l'odeur

de terre humide et de poudre âcre, et soudain l'idée jaillit, fulgurante !

— Si une balle atteint les pétards, dans ma poche ! !

Je vais les retirer, les jeter, mais une secousse engourdit ma main gauche. J'ai la sensation d'avoir les doigts hachés. Je regarde. Le petit doigt seul est touché ! Rien de grave.

Alors l'instinct de la conservation prime tout. Un buisson de ronces masque le parapet de notre tranchée. Je m'y jette, les mains déchirées, le visage griffé. Je le traverse. Deux mètres à peine me séparent de l'escalier. Les balles me suivent.

— A moi ! A moi !

Un spahi prend mes mains, me tire ; je glisse, je roule... Sauvé ! Je suis sauvé. Le talus protecteur dresse sa masse impénétrable devant l'endroit où je suis étendu, et maintenant, seulement maintenant, je sens que ma jambe de pantalon est lourde d'humidité tiède, je sens une douleur lancinante au bas de la hanche droite, et je crois bien que j'ai un peu perdu la notion des choses.

. . . .

— Tiens, bois, mon vieux.

Le margis de spahis est penché sur moi. J'avale. Je sens la vie renaître. Je suis seulement fatigué, fatigué...

Contre le pare-balle les balles crépitent toujours. Les Boches sont furieux de voir leur proie échapper. Ils tirent comme des brutes, sur le vide.

Sur le vide?... Non! Un grand spahi arabe qui me regarde, debout près de moi, avec un bon air de commisération sur sa face bronzée, pousse un gros soupir, ouvre des yeux d'épouvante et s'écroule, comme une masse. Une balle a passé par le menu créneau qui se découpe dans la plaque de blindage contre laquelle il était adossé. Elle a cheminé, perfide, à travers ce cœur fidèle qui battait pour la France. Ses compatriotes l'entourent et murmurent autour de lui leur parler doux. Mektoub! C'était écrit! — C'est écrit pour bien d'autres. Allah est grand!

Je m'inquiète de mes bleus. L'un d'eux gît non loin de moi dans un abri creusé dans la paroi du couloir. Je lui envoie l'infirmier qui venait me panser. Il a deux balles dans l'aine!

Le margis me demande ce qu'il a. Très haut je réponds :

— Presque rien, ça guérira en trois semaines.

Tout bas, du bout des lèvres je lui dis :

— Il est f... !

Je questionne sur le sort de l'autre mon sergent de section, D., qui le premier vient me serrer la main.

— Mon pauvre vieux ! Vous aussi ! Les meilleurs de la section ! Est-ce grave ? Raygazzoni a reçu une balle dans l'épaule ; elle est entrée de face, auprès du cou, pendant qu'il rampait ; elle n'est pas ressortie...

Nous nous regardons, nous nous comprenons... Pauvre petit !

Ils sont morts tous les deux dans la soirée, sans souffrance. Ils avaient vingt ans ! L'autre s'appelait Lyonnais.

Moi j'ai mon compte aussi, mais j'en reviendrai. Pristi ! que ça saigne ! Je sens à travers mes leggings la source chaude qui coule, qui coule. Le capitaine G. est près de moi.

— Souffrez-vous ? Avez-vous la jambe cassée

— Je ne souffre pas trop, mais ma jambe est totalement inerte. J'ai l'impression que la balle,

entrée par la jambe, est sortie par le pied.

Le sous-lieutenant E.B. se penche maintenant vers moi. Il me serre la main chaleureusement.

— C'est bien, mon vieux, c'est très bien ! Le major m'avait parlé de toi. Je lui dirai ce que tu as fait. C'est très bien !

Pour la première fois il me tutoie. Et les larmes sont venues, chaudes, bienfaisantes, apaisantes et douces. Une grande détente survient en moi. Je ne souffre plus, mais je suis faible, faible...

Et soudain le capitaine G. se redresse.

— Cette fois c'est pour de bon, dit-il.

C'est pour de bon en effet. Au-dessus de nous, presque à l'effleurement de nos têtes, un souffle effrayant, un ronflement torpide passe, repasse, vrille l'air de son assourdissante vibration. Et là-bas, sur les tranchées boches, c'est un tonnerre continu qui gronde comme si les éléments déchaînés avaient entrepris de massacrer la terre.

Tous sont aux créneaux et regardent, regardent, avec dans le regard comme une sorte de faim.

Je veux voir... Il faut que je voie, moi

aussi ! Péniblement je me dresse, le margis de spahis m'aide, je m'accroche aux racines qui sortent de la terre éventrée, et je regarde.

L'infirmier derrière moi gronde et murmure parce que mon sang gicle sous l'effort. Mais est-ce que tout mon sang vaut ce que je vois là, ce que je ne verrai jamais mieux que je ne l'ai vu là?

Ah ! Boches maudits, c'est votre tour ! Quelle revanche !

Le sillon de leurs tranchées semble un cratère multiple et discontinu. Un panache de fumée, de feu, de terre, d'armes et de corps brisés en jaillit sans arrêt. Il semble qu'un effroyable cataclysme s'acharne sur eux et que sa colère choisisse pour objet l'intégralité de leurs lignes. C'est inouï de puissance et de majesté. C'est horrible et c'est beau ! Je ris, je pleure, je voudrais trépigner, hurler ma joie, et je retombe, faible, anéanti, pendant que le tout-puissant bourdonnement tonne toujours.

. . . .

Une douleur aiguë secoue ma torpeur. Il faut à chaque tragédie sa note comique. Le sapeur « volontaire » me l'apporte. J'avoue que

je ne pensais plus à lui. Mais lui pense à nous, le brave ivrogne. Il a bien essayé de nous suivre, parbleu, mais il est parti le dernier, prudemment, et, lorsqu'il a vu notre premier blessé, il a non moins prudemment fait demi-tour pour conserver à la France un de ses enfants. Et son émotion, qui tout à l'heure le faisait pleurer sur lui-même, le fait à présent verser des torrents de larmes sur notre propre sort. C'est un bon diable. Il a vaguement conscience de son ridicule. Il voudrait se rendre utile à quelque chose, et, ne sachant comment témoigner sa bonne volonté, il a entrepris de défaire le legging qui maintient ma jambe blessée. Et sa volonté de bien faire est si forte qu'il faut que je sorte mon browning et le lui mette sous le nez pour le décider à n'en rien faire. Cela redouble d'ailleurs les fonctions de sa glande lacrymale. Il se sent méconnu, honni, blessé dans sa noble ardeur, et il s'enferme dans un sombre désespoir.

Je repose maintenant sous un abri, en compagnie des vieux territoriaux. Je suis pansé ; on a étendu sous moi ma couverture, et ma têt repose sur mon sac vide dont j'ai distribué le

contenu à mes camarades d'escouade. Ils viennent de me quitter, parce qu'à dix heures le bombardement qui ronfle toujours au-dessus de nos têtes va cesser et que ce sera l'heure de l'assaut.

L'assaut ! Je ne l'ai pas vu ; je l'ai lu dans les yeux d'une brave territorial qui, à mes pieds, guettait au créneau. Je l'ai lu clairement, distinctement, comme en un fidèle miroir, et je puis le décrire comme si je l'avais vu.

Au dernier coup de canon un coup de sifflet strident a soulevé nos lignes. Une immense clameur, sauvage, insensée, a retenti. Je regarde mon territorial : il est radieux. Ils sont tous sortis, n'est-ce pas, ils courent, ils bondissent... mais sa face s'est rembrunie, elle exprime une appréhension aiguë, une souffrance... Là-bas le tap-tap des mitrailleuses, rythmé, monotone, retentit. Il en tombe, n'est-ce pas ? La vague de mort en couche des rangées entières ! Mais il en reste, oui, il en reste, puisque tes yeux s'éclairent ; ils atteignent le but, puisque ta bouche s'ouvre pour crier ; ils tuent, ils tuent puisque tu te lèves farouche et que tu tires, toi aussi, sur l'ennemi

qui fuit, voulant à ce festin prendre ta part de gloire, vieux territorial. Ah ! oui, je l'ai vu, l'assaut, sur ton loyal visage, vieux camarade de combat.

C'est ton tour maintenant, barbe grise. Entends-tu le lieutenant qui crie ?

— Tirez sur les réserves, là-haut, au sommet de la crête... Feu... feu, N. de D. !

Et tu tires, tu tires. Ton fusil brûle, ta face ruisselle. N'importe ! Tire toujours ! C'est pour sauver ceux qui là-bas nettoient la tranchée boche.

— Feu ! Feu ! à gauche du boqueteau sur la route d'Arras ! Les Boches rampent le long des talus. Ne tirez pas sur le boqueteau, les nôtres y sont !

Tu n'as plus de cartouches ! Tiens, voilà les miennes, tire !

— Les Boches contre-attaquent. Ils sortent de leurs tranchées... Feu à répétition ! Feu !

Je n'entends plus que le clic-clac des magasins ; les étuis sautent, les coups fouettent l'air, ça sent la poudre, ça grise, c'est bon !

. . . .

La nuit tombe. Tout est silencieux. J'ai froid !

Sous moi, je sens ma couverture qui s'imbibe lentement de sang. Si ce n'était ce froid qui semble s'infiltrer dans mes veines, je serais bien. Je ne souffre plus du tout, je suis dispos, calme, paisible. Je sais que, la nuit venue, les brancardiers m'enlèveront. Je pense que je vais revoir des êtres chers, des lieux civilisés, des cités normales, un lit, du repos ! A travers les branchages qui forment le plafond de mon abri, je vois le jour mourir et les étoiles naître.

Un frisselis soyeux passe... Une énorme détonation retentit... Beloum ! Ah ! je le reconnais, ce ton sinistre des grosses marmites boches. Je m'étonnais aussi qu'ils n'aient point riposté. Un autre frisselis frôle l'air calme du soir, la bombe éclate, proche ; j'ai senti son souffle puissant passer sur mon visage. Une pluie de feuilles mortes et de brindilles sèches tombe du toit précaire. J'ai peur, peur de cette mort horrible qui éventre et déchire. Par bonheur, la nuit est venue, rendant tout repère impossible, et l'artillerie ennemie se tait, attendant demain pour prendre sa revanche.

. . . .

Il fait nuit noire. Les heures coulent. J'attends toujours. Que de tristesse ! J'ai entendu tout à l'heure, au loin, une dernière clameur de charge, puis tout est redevenu calme dans le grand silence nocturne que seuls les râles poignants des blessés troublent. Le sergent D. a la cuisse brisée. On l'a ramené dans nos tranchées. Il hurle de douleur. Ses cris résonnent en mon organisme affaibli. J'ai froid, je suis transi.

J'écoute anxieusement les bruits de la nuit. Voici des pas... Ce doit être les brancardiers... Non ! Ce sont deux compagnies de renfort du 17e d'infanterie qui vont occuper le boyau deux heures avant de trouver leur poste de garde. Ah ! ce 17e !

. . . .

Me suis-je assoupi ou évanoui, je ne sais pas au juste. Mon nom prononcé à voix haute m'éveille. Cette fois ce sont les brancardiers. Je reconnais la voix de l'un d'eux, un Lyonnais, un brave type. C'est lui qui me cherche. Enfin ! Il est une heure du matin.

Je me suis levé en me cramponnant à ses épaules, mais tout à coup mes yeux se voilent,

mes jambes flageolent, je vais tomber. Le brancardier, qui voulait me mettre ma couverture sur les épaules, la rejette : elle est lourde de sang, je n'avais pas prévu la faiblesse.

Et pourtant il va falloir marcher pendant les 1.200 mètres qui nous séparent de l'orée du bois. Là seulement nous devons trouver des brancards. Ce sera un calvaire.

D'abord mon brave camarade me porte sur son dos. Mes mains nouées l'étranglent, ma jambe inerte ballotte dans les siennes. Ses pieds, sous cette double charge, s'enlisent dans l'ignoble boue malaxée du fond de la tranchée. J'essaie de marcher : d'une main je me tiens au collet de sa capote, de l'autre je m'agrippe à la paroi humide et molle. Nous faisons ainsi cinq ou six pas, puis il faut que je m'arrête parce que je ne vois plus et que mes forces m'abandonnent. A chaque effort nouveau, de grandes lueurs violettes me passent devant les yeux, et il me faut m'adosser pendant une minute pour ne pas tomber et pour reprendre la force nécessaire à faire les quelques pas suivants. A un détour un camarade me tend un quart. Je bois d'un trait... je pense suffoquer, c'est de

l'alcool de menthe à 90 degrés. Mais cela m'a donné des forces. Je fais d'une traite une centaine de mètres... Nous devions être hors du boyau. Mais non : toujours impitoyable, il dresse de chaque côté sa muraille de boue. Je ne peux plus, je ne peux plus... La bonne voix grondeuse de mon camarade m'encourage et me redresse.

Enfin, nous voici dans le bois. Plus que trois cents mètres et c'est le brancard, le repos. Je redouble d'efforts. Mais il est dit que je n'irai pas jusque-là. Mon pansement sous l'effort a glissé, la boue pénètre mes blessures, mes veines se vident, mes oreilles tintent, mes yeux ne voient plus. Je murmure à l'oreille de mon brave compagnon :

— Laisse, va... laisse.

Et je glisse dans la boue du sentier qui m'ouvre son lit glacé.

Mon brancardier essaye de galvaniser mon courage. Une attaque boche va se déclencher au petit jour ; ils vont bombarder le bois, il *faut* que j'en sorte, le commandant l'a dit. Mais j'ai donné mon dernier effort et je n'aspire plus qu'à une seule chose : le grand repos final.

Alors, convaincu que je n'en puis plus, il me porte jusqu'à un gros arbre contre lequel il adosse mon torse, puis il me quitte.

— Je reviens !

Il est parti. Dans le grand trou noir des ombres circulent. De temps à autre une grande flamme blanche s'échevèle sur la droite, faisant par son vol rapide glisser une moire d'ombre et de clarté entre les branches. Des balles perdues chantent leur chant sinistre qui ressemble à la musique d'une toupie métallique. J'ai froid !... oh ! que j'ai froid ! Il semble que jamais plus aucune chaleur ne puisse me réchauffer les moelles. Le temps passe... Rien ne vient. Je vais mourir là, bien sûr. Mais non, des pas font craquer les branches, une voix inquiète m'appelle. Je voudrais répondre : aucun son ne sort de ma gorge crispée. Ils approchent, ils me voient, ils ouvrent le brancard, ils m'y déposent, et je me sens enlevé, bercé par la cadence de leurs pas égaux et mesurés. Sauvé !

. . . .

Près du feu qui ronfle, les majors me pansent, le chef de musique me serre la main.

— Veinard, vous allez vous reposer, coucher dans un lit, voir des becs de gaz allumés !

On accroche mon brancard sur un support à deux roues. Un dernier serrement de main, la promesse d'un envoi de nouvelles, et je roule sur la route d'Aix-Noulette, mes jambes nues couvertes de vieux effets d'uniforme

Dans le froid, dans la bise qui me glace, on m'a roulé jusqu'à Sains-en-Gohelle. Dans une école je suis resté deux jours, sans être pansé à nouveau, couché sur une paillasse ronde sur laquelle je roulais, sans draps.

Houdain. La gare. Un vieux major, bon enfant, qui me tutoie, me pique au sérum antitétanique en pestant contre l'aiguille trop mince.

Le train sanitaire. Un compartiment de 3e sur la banquette bombée duquel je roule, un pupitre en bois pour oreiller. J'ai soif, une soif inextinguible. L'infirmier n'est pas là ! Il n'est jamais là, l'infirmier.

Depuis un... deux... trois jours je roule. Dieu ! que ma tête me fait mal ! Chaque tour de roue la fait sonner comme un bourdon. On m'a mis sur une banquette de 2e classe. J'y suis mieux,

mais depuis cinq jours je n'ai pris que de la limonade. Je voudrais compter mon pouls : il va trop vite, je ne peux pas le suivre.

Il fait nuit. C'est la troisième nuit depuis mon départ. Il me semble que nous ne roulons plus. Des ombres circulent autour de moi.

— Il faut le descendre ici ; il ne peut pas aller plus loin.

Ce doit être de moi qu'on parle, mais j'ai si mal à la tête que je ne sais plus... je ne sais plus.

. . . .

J'ai fait un rêve : j'étais dans un lit, un petit lit de fer avec des boules de cuivre doré. Des ombres blanches circulaient, gracieuses, jolies, impondérables. J'ai demandé :

— Où suis-je ?

Limoges. Ce doit être le tintement des fines porcelaines qui remplit mes oreilles. Quelle est cette lumière jaune qui s'approche ? Pourquoi tous ces gens autour de mon lit ? Pourquoi l'éclair rapide de ces instruments bizarres ? Des mains me tenaient aux épaules, aux poignets... Ah !

. . . .

Un pauvre petit visage anxieux est penché sur le mien, noyé de larmes sous le fin grillage de la voilette ; deux lèvres fraîches touchent mon front brûlant ; un parfum bien connu émane de la fourrure dont la tiédeur me caresse la joue...

— Mon petiot, mon cher petiot !

Et mes deux bras se sont refermés sur l'être chéri qui m'apporte, avec sa présence, la certitude de la guérison.

. . . .

Et puis une lettre est venue, une grande lettre jaune portant le cachet bleu du bataillon dans l'angle et au dos. Le cœur battant, je l'ouvre, je la devine plus que je ne la lis. Je la tends triomphant à celle qui n'a pas quitté mon chevet, et c'est en sanglotant que je m'écrie :

— Je t'avais bien dit que je rapporterais un bout de ruban !

C'était ma citation à l'ordre du jour de l'armée, c'était ma croix de guerre !

A. A.

21e bataillon de chasseurs à pied. Notre-Dame-de-Lorette.
17 décembre 1914.



AUX ISSUES

Fragment du journal d'un Poilu.

Le soleil, doucement, comme à regret, s'inclinait vers les taillis prochains. Il rougeoyait le ciel nimbé de brumes vaporeuses, et dans l'air calme et froid de l'automne mourant il caressait de ses tièdes rayons les frondaisons à l'agonie, sur lesquelles pleuraient le sang, la pourpre et l'or. Vers l'est la nuit cheminait déjà, son ombre lourde s'étendait, et là, devant nous, la route blanche, uniforme, monotone, sauvage, serpentait au long des bois.

Des trous martyrisaient ses flancs, qu'une buée imprégnante, aux tonalités sombres, recouvrait.

Là-bas, sur notre droite, cachés par d'autres bois, les fusils crépitaient inlassablement avec des intermittences d'activité ; les mitrailleuses cadençaient, et, dominant tout ce brutal concert aux mesures incomplètes, la voix grave du canon chantait sa féroce mélopée.

Venant des lignes allemandes, cette voix avait deux tons. Elle se prolongeait, roulait, sa déflagration mettait un temps ; tandis que, partant du front français, elle harmonisait sa force, éclatant brève, claire, puissante, avec des martèlements d'acier, des éclairs de métal.

Au loin, derrière nous, sentinelles perdues aux issues du village, ce dernier n'était plus qu'un monceau de ruines innommables, fumantes. Son pauvre clocher, sa pauvre église n'étaient plus que deux squelettes troués, broyés, hachés, pendus au suprême gibet.

Dans les champs avoisinants, une compagnie de territoriaux travaillait aux tranchées-abris qu'on établissait autour de ces désastres, parmi lesquels vivaient encore des troupes au repos, les *cuistanciers*, voire un état-major.

Le choc des pioches fouillant le sol, la morsure des serpes taillant les rondins, les échalas,

parvenaient jusqu'à nous, alors que le vent forcissait. Appuyés sur nos armes, nous considérions, Sabureau et moi, ce sinistre travail de guerre où toutes les lois humaines sombrent.

Parfois la lueur d'un incendie renaissant accrochait nos rétines, et, l'âme énervée par tant d'horreur que chaque jour renouvelle, jugeant selon nos mentalités communes, nous nous laissions aller à cette sorte de rêverie impersonnelle qui prend l'homme à certains tournants et qu'on ne peut définir.

La relève des sentinelles venait d'être faite. C'était maintenant l'heure du ravitaillement des premières lignes. Bientôt un à un ou par théories de trois ou quatre, les *cuistots*, les malades valides débouchèrent de cet enfer.

Défilé pittoresque et tragique tout à la fois. L'un porte les *boules de son*, enfilées par séries de huit ou dix dans une perche ; un autre plie sous un sac rempli à en crever de ce bon pain que nous envient les Boches ; d'autres avec des soins attentifs transportent dans les seaux de toile le *pinard*, le *jus* ; enfin, fermant la marche, la pièce de consistance, la lessiveuse contenant le *rata* éreinte les plus gaillards.

Tous ces braves hirsutes, sales à souhait, geignant sous la charge, passèrent devant nous. L'un d'eux, cuisinier des officiers, nous avertit qu'une attaque étant commandée pour la soirée, le ravitaillement était avancé d'une heure.

Lorsque nous les vîmes quitter la grand'route pour se faufiler à travers bois par un étroit sentier, nous ne pûmes réprimer un frisson. La veille, une corvée semblable avait passé par là, elle aussi. Les Boches l'avait repérée, et une heure plus tard elle était revenue laissant des morts, ramenant des blessés. Les bidons éventrés, les pains souillés, sanglants, épars dans le taillis sinistre, témoignaient seuls de son passage.

Cependant ceux d'aujourd'hui, insouciants du danger, marchaient alertement, avec un sourire sardonique, au-devant de la même mort.

Un à un nous les vîmes disparaître, et le dernier — un vieux territorial aux cheveux blancs — ployant sous un sac, n'avait pas encore franchi la zone de notre regard que l'air tressaillit soudain sous l'avalanche d'une charge de mitraille.

Par six, sifflant, miaulant dans l'espace, les obus s'abattirent. Six autres venaient derrière suivis de six encore, que d'autres poussaient en avant.

L'ouragan de fer éclatait, il fouillait le sol, fauchait les maigres chêneraies, soulevant jusqu'au faîte des grandes essences des amas d'humus, de branches et peut-être de sang. La goule de mort : la mitraille, tonnait, soufflait, flambait, et là-bas, essaimée, la petite troupe rampait fuyant le trou qui s'élargissait sous elle pour retomber dans un autre. En secouant la terre qui pleuvait, elle secouait aussi sa peur.

Sabureau, un brave cependant, simple, mélancolique, fataliste comme un vrai paysan — malgré sa jeunesse, il avait 23 ans — ne pouvait aligner deux paroles : la terreur l'envahissait.

Certes, ce spectacle était plus pénible pour nous, qui jugions, qui comprenions froidement le péril, que pour ceux qui là-bas se débattaient. La stupeur de la mort nous rivait là, la gorge sèche, haletante, le cœur bondissant, le corps paralysé.

Soudain Sabureau, qui depuis un instant s'était détourné de ce tableau d'horreur, me saisit violemment le bras, en tendant l'oreille dans la direction du bois situé à notre gauche.

Instinctivement je fis comme lui.

Malgré l'effroyable tintamarre qui nous assourdissait, des éclats de voix parvenaient jusqu'à nous...

Longuement — ou plutôt dix secondes qui nous parurent dix siècles — nous écoutâmes.

Des bribes de phrases violentes empreintes de commandement frappaient notre tympan. Des jurons allemands les entrecoupaient.

— Plus à gauche !

— Cinquante mètres en profondeur.

— Tirez ! mais tirez donc ! Ils se tirent.

Puis, après un court silence, un nouvel appel téléphonique :

— Allo ! Entendez-vous bien? L'attaque est pour ce soir 7 heures. Méfiez-vous de l'artillerie alpine.

Nous en savions assez ! Un espion, un des nôtres peut-être, vendait ! — Sans nous parler nous nous étions compris.

Il nous fallait agir, nous nous élançâmes.

Sabureau, plus agile, plus souple, m'avait devancé. Il avait, en plus, l'extrême facilité qu'ont les gens de la campagne d'orienter la voix.

Mon fusil bien en main, baïonnette au canon, je le suivais observant prudemment les alentours. Nous allions dans un hallier ronceux presque impénétrable.

Soudain mon compagnon s'arrêta, l'ouïe tendue. En quelques enjambées je l'avais rejoint. Nous étions en face d'un fourré. La voix tragique venait de là. Elle persistait, cette voix effroyable et maudite. Elle dictait :

— Un renfort est annoncé pour ce soir ! Arrosez dès huit heures le village de V...-le-Ch... direction Grande Rue. Avez-vous compris ? Allo ! allo ! — Je dis Grande Rue. Oui, c'est ça. Vous ferez bonne besogne.

Chose bizarre, cette voix ne m'était pas inconnue. Quant à Sabureau, elle semblait le terrifier.

Il fallait agir : du regard nous nous partageâmes la besogne. Nous contournâmes le fourré chacun de notre côté et nous arrivâmes sur le misérable, qui, ne se doutant de rien, téléphonait encore.

En deux bonds nous fûmes sur lui. La lutte fut courte ; Sabureau, doué d'une force herculéenne, eut tôt fait de réduire l'homme à l'impuissance, et quand, l'ayant réduit à merci, nous pûmes le contempler, mon compagnon chancela alors que je m'écriais :

— Le Père Toupin !!!

*
* *

Malgré les ordres de l'autorité militaire — ordres peut-être insuffisamment rigoureux, bien des habitants du village où nous étions cantonnés s'entêtaient à rester. Ils bravaient inutilement la mort, consentant à vivre comme des taupes dans leurs caves accrochées aux flancs d'un ravin.

Le père Toupin était de ceux-là. C'était un vieillard dont nul ne connaissait la vie ni la fortune. On se bornait à dire de lui que c'était un vieux richard égoïste et jaloux.

Il avait une fille. Elle était belle, disait-on. Sabureau, mieux que d'autres, le savait.

Depuis deux mois que nous étions cantonnés dans ces lieux les deux jeunes gens s'étaient

vus. Ils s'étaient plu et dans la compagnie le bruit courait que sitôt la guerre finie le jeune homme rentrerait gendre chez le père Toupin.

Les agissements de ce dernier, semblant lui porter grande estime, laissaient s'accréditer tels racontars.

Devant l'anéantissement de mon compagnon, je compris aisément le drame qui déchirait son âme simple et loyale. Les paroles sont de trop en de telles circonstances. Lui laissant la garde de notre prisonnier qui poussait le cynisme en gardant vis-à-vis de lui les libertés de langage d'antan, je parais au plus pressé.

Avertir le poste, les tranchées, et sauver ainsi des vies humaines, peut-être par milliers, dépendait de ma promptitude.

. . . .

Qu'ajouterai-je à ce tragique épisode ?

Hélas ! Lorsque la corvée de vivres rentra, il manquait encore cinq hommes. Quant à l'attaque que nous devions prononcer, elle eut le sort de bien d'autres qui l'avaient précédée. Elle fut enrayée par l'ennemi et notre pauvre cantonnement, à l'heure précise donnée par le

père Toupin, fut bombardé, mitraillé, arrosé à gueule que veux-tu.

Nous pûmes malgré tout éviter à notre renfort un baptême sanglant.

Il est vrai que le lendemain, à l'aube, dans le jardin même de l'espion, douze balles faisaient justice, vengeant le sang et l'honneur français.

Sabureau avait eu l'énergique courage d'insister pour être au peloton d'exécution. Sa balle à elle seule aurait été mortelle. Elle traversa le cœur de l'ignoble vieillard. Quant à sa fille, on ne l'a plus revue.

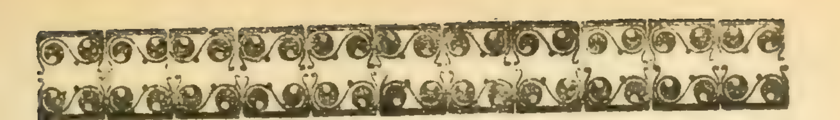
Et si, plus tard, vous allez vers ces bois sombres, déserts et saccagés, vous verrez à l'angle d'un sentier une pauvre tombe de héros surmontée d'une croix avec cette simple inscription :

Jean SABUREAU, 23 ans.
Mort au champ d'honneur.

Trois jours après ce sombre drame, le malheureux s'était fait bravement tuer en chargeant la race maudite qui avait dupé son âme naïve et croyante de paysan.

F. D.

La Gruric, novembre 1914.



LE DÉPART EN BEAUTÉ

Il se nommait Boulard — Boulard Isidore. Au commencement d'août, lorsqu'on le vit entrer dans l'école qui nous servait de caserne provisoire, il fut tout de suite l'objet d'une sympathique curiosité.

Très grand, très maigre, le visage complètement rasé, un nez gigantesque et de petits yeux clignotants, il n'eut qu'à paraître pour que l'on dise : « Tiens, v'là un comique. »

Les jugements des foules sont parfois entachés d'erreur. Comique, il l'était à ses heures lorsque les nécessités de son métier l'exigeaient. Au demeurant, c'était un cabot,

un de ces cabots bons à tout, se drapant tour à tour dans le manteau héroïque de Lagardère, brandissant l'épée tragique de César Borgia ou endossant la livrée plus moderne de Passe-Partout. Un bon diable, beaucoup « m'as-tu vu », pas de talent, mais du métier, n'ignorant rien des ficelles et des trucs, un type que rien n'épatait, pas discipliné pour un sou, bohème, — mais un cœur !...

Ses grandes jambes arpentèrent en notre compagnie les routes qui menaient vers le Nord. Elles reprirent le même chemin en sens inverse quelques jours après.

De cette promenade on n'avait guère rapporté que l'impression qu'il faisait rudement chaud et soif, que l'on se battait partout où nous n'étions pas, et, si l'écho de la canonnade nous était parfois parvenu, c'était bien affaibli, pas effrayant du tout.

— Bah ! disait Boulard, lorsque « Napolion » est sur l'affiche et que je joue Cambronne à l'acte de Waterloo, il y a autrement de pétard que ça ! Quand on me crie : « Rendez-vous ! » et que je réponds ce sur quoi j'ai marché ce matin, on ne m'entend même pas !

— C'est dommage, protestions-nous, convaincus !

Mais quand il fallut selon les ordres du grand chef rester là où nous étions, ne pas reculer, mourir plutôt... ça changea de thèse. Mourir là ? C'était très joli. Reculer ? Pas moyen. Alors on faisait son possible pour avancer.

On avançait, et ça faisait toujours voir du pays.

Pour se rendre compte de ce qui peut se passer dans l'âme d'un homme sain, vigoureux, empli de la joie de vivre et qui sent la mort le frôler en une musique incessante de sifflements, il faut y avoir passé. Sans cela comment s'imaginer ?

En avons-nous vécu de ces journées ensoleillées, à plein ventre dans les champs de betteraves, haletants, couverts de terre par les *percutants*, arrosés de plomb par les *schrapnells*, éclaboussés du sang des camarades, boulés comme des lapins.

Les obus, on s'y habitue vite. On croit pouvoir les éviter : c'est une erreur. Ça rassure, il n'y a que la foi qui sauve. Mais les balles !

L'obus, ça éclate avec un bruit d'enfer, ça fait de la fumée, ça se voit, ça se sent. Mais les balles !

L'obus, on en admire la dégringolade, on dit : Tiens ! en voilà un à gauche, c'est un gros noir ; un en avant, un blanc. Oh ! la belle bleue ! dit le loustic comme au feu d'artifice. Enfin c'est tangible... Mais les balles !

Les balles, ce sont des hypocrites, des silencieuses presque. Ça n'avertit pas, ça peut vous percer le cœur, vous fracasser le crâne ou vous enlever un bouton de capote. Ce sont des macabres fantaisistes et des sournoises ; c'est la mort invisible. Nous avons moins peur des géants que des nains.

Notre cabot, son grand corps allongé dans les sillons, contemplait ce spectable d'un œil émerveillé. On l'entendait murmurer :

— Bon sang ! quelle fin d'acte ! Ah ! si l'on jouait ça aux Batignolles !

Quelqu'un le pressait :

— Tire donc, n. de D., tu n'es pas aux fauteuils d'orchestre, tu joues un rôle ici, tu es indispensable à l'action. Tiens, à côté de la meule de paille. Vlan !

Il se remettait à tirer, à droite, à gauche, au hasard, avec une bonne volonté évidente, mais il constatait :

— C'est bien pour vous faire plaisir : je ne suis pas fichu d'en voir un.

C'était vrai, le feu de la rampe l'avait rendu myope. S'il avait voulu, il serait resté bien tranquille à faire le stratège au Louis XIV ou au café de la Porte-Saint-Martin. Mais comme il disait :

— Crever de faim à Paris en jouant les héros chez Gaumont ou Pathé dans des postiches de la grande guerre, j'aime mieux bouffer la gamelle et des kilomètres. Ça m'apprendra à me tenir en scène, plus tard.

*
* *

Pour nous, la guerre en rase campagne dura trois semaines. Après, l'ennemi se terra, nous assassina en toute sécurité. Ses soldats devinrent des lapins. Nous nous muâmes en furets. Ce fut une autre lutte à laquelle nous étions encore moins préparés qu'à la première. Nécessité oblige.

Nos premières tranchées, quels enfantillages ! Sitôt un petit trou creusé, chacun déclarait :

— Ah ! zut ! Ça me fait l'effet de creuser ma fosse, j'aime mieux le plein air et l'herbe tendre.

Depuis, il a fallu s'adapter, et ceux qui verront les ouvrages de défense, les labyrinthes de boyaux de 1915, seront stupéfiés de l'effort immense qu'il a fallu accomplir pour fortifier le mur dressé contre les barbares.

Entre temps, pendant une courte période de repos, Boulard nous avait régalés. Entouré de quelques soldats amateurs, il avait organisé un concert dans la salle d'un patronage. L'assistance était exclusivement militaire. On était en famille.

Tour à tour, les artistes improvisés vinrent *vendre leur petite salade.* Un poilu déclama le « Vengeur ». Un autre la « Grève des Forgerons ». Puis des chansonnettes.

Et Boulard ? Ah ! dame, Boulard remportait la palme. Il était du bâtiment, lui ! Après chaque morceau il sollicitait des applaudissements.

— Vous venez d'entendre le sympathique

Untel dans les « Naufragés ». Allons, Messieurs, un long murmure d'admiration tragique !

Ou bien :

— Le désopilant Chose vient de vous tire-bouchonner en vous chantant les « Rêves de Dranem ». Je vous demande un rugissement d'admiration comique.

Puis Machin, puis Tartempion, chacun réclamait par l'organe d'Isidore son murmure d'admiration.

Il n'est de si bonnes journées qui n'aient leur crépuscule. Le concert se termina. Boulard quêta dans son képi. Il reçut une quarantaine de francs, l'expédia à la Croix-Rouge française et vint solliciter de ses camarades d'amicales cigarettes.

Boulard était pauvre !

. . . .

*
* *

Nous étions dans nos trous depuis deux jours. Ce soir-là, la nuit s'annonçait calme, trop calme même, disait le capitaine. Quelques fusées éclairantes partaient des tranchées ennemies, mais la fusillade s'était tue,

— Ouvrez l'œil, recommanda-t-il. Les poux gris préparent une attaque.

Devant nous, nous avions le réseau de fils de fer, mais déchiqueté par un tir de barrage exécuté par les 75 quelques jours auparavant. La fusillade continuelle avait ajourné les réparations.

Il faisait noir, mais noir ! L'on se fiait plus à nos oreilles qu'à nos yeux impuissants à percer de pareilles ténèbres. L'on entendait seulement le déclic du magasin des lebels dont les camarades vérifiaient le chargement.

Une heure se passa dans l'attente. Puis on eut l'impression bien nette qu'en face de nous, très près, des êtres vivants grouillaient. A ras terre l'on percevait le souffle des respirations oppressées. Les malfaiteurs doivent avoir le même souffle quand ils vont vers leur crime.

Un coup de sifflet strident, des commandements *en français*, mais du français mâtiné bochon d'Inde, c'est tout dire, et la ruée, les hoch, les gueuleries des brutes déchaînées.

— Allez-y, dit le capitaine.

La ligne s'illumina, les lebels claquèrent, sec, en coups de fouet. Une mitrailleuse proche

tapa, mais son créneau trop étroit ne lui permettait pas de protéger le côté gauche de notre secteur. S'en étant rendu compte, les assaillants restés debout portèrent leur effort de notre côté.

Boulard occupait à la gauche l'extrémité du boyau de communication.

Maintenant l'on distinguait nettement les longues capotes grises. Elles étaient portées par des gaillards nombreux, ivres aussi, se montant les uns sur les autres, piétinant sans pitié les corps étendus.

Ils étaient sur nous... déjà !

Toujours calme, le capiston commanda :

— Tout le monde sur le talus ! Allez-y à la fourchette !

Il grimpait, nous le suivîmes. Les grenades boches en éclatant dans la tranchée défonçaient les *gourbis*.

La fourchette ? Vous savez ce que c'est ? Non. Vous croyez que c'est la baïonnette. C'est un peu ça, d'abord, mais c'est surtout la crosse, la matraque, les poings, les dents, la griffe, l'étranglement et la morsure, la saignée et l'assommade. L'on se crie des injures plus

sanglantes que les armes, l'on se tait seulement lorsque l'on est à bas, éventré par le couteau allemand, et que l'on a vidé avec son sang toute sa rancune.

Or notre Boulard n'avait pas pu mettre *Rosalie* au bout du canon. Myopie et tremblement nerveux sans doute. Ayant brisé la crosse de son fusil sur le crâne d'un Bavarois qui avait la tête dure, il se trouvait désarmé. Pas pour longtemps. Il y avait à sa portée une barre à mines dont l'on se servait pour les travaux de tranchée. Il prit cette tige de fer et continua.

Très grand déjà, il me paraissait plus grand encore.

L'arme tournoyait, s'abattait, piquait de la pointe, écrasait un mufle d'un revers. Pourquoi me rappela-t-il en ce moment ce Jean-bras-de-fer de la légende, qui combattit si bien de la hache d'armes qu'il en contracta une forte fièvre et mourut ? Comment dans cette tuerie ai-je pu me souvenir de cela ?

Tout à coup, dans les couloirs, derrière nous, une galopade effrénée, désencourageante.

— Tenez bon ! Ce sont les Bretons qui arrivent. Ah ! ma doué !

Ces compagnies de réserve d'un régiment de Bretagne se ruaient à la rescousse.

J'aimais bien les Bretons : ils sont un peu sauvages, mais pas compliqués ; ils nous ont un peu l'air d'être nos ancêtres sortis d'on ne sait quel dolmen ou de quelle pierre levée. Je les aime mieux encore. Ce sont de braves petits gars aussi braves étant *bleus* qu'ils étaient braves autrefois étant *blancs*. Que ceux qui reviendront se reposer à l'ombre de leurs vieilles églises reçoivent le baiser reconnaissant de leurs payses aux coiffes tremblotantes. Ils l'ont bien gagné, allez !

Les Boches tournèrent casaque. Le 75 les accompagna jusqu'à leur repaire. Vers l'est, le jour se mit à poindre. D'entre les cadavres l'alouette gauloise s'éleva et chanta... L'attaque était repoussée...

Et Boulard ?

Nous l'avions étendu sur une claie qu'un obus avait jetée, quasi disjointe, au fond du couloir. Sur son visage rasé, sali de boue, le sang traçait des sillons, et le menton bleu était éclaboussé de rouge. Il souriait, mais c'était du « m'as-tu vu », car dans le fond de ses pru-

nelles s'éteignait la petite flamme du regret de quitter si tôt la vie. Il devait souffrir. En ondes douloureuses la souffrance crispait son grand corps maigre.

— Comme c'est bête ! murmurait-il. Comme c'est bête !

Que trouvait-il donc de si bête ? Bête de s'en aller encore jeune sans avoir connu les succès auxquels il aspirait ? ou bête de quitter à tout jamais l'intimité charmante que nous ignorions, mais qui devait être si chère à son cœur ?

Il en prit son parti, et pour nous quitter en apothéose, avant de se glacer pour toujours, il nous recommanda, bien inutilement cette fois :

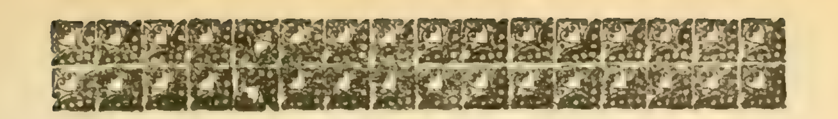
— Allons, les amis, encore un murmure d'admiration !

M. B.

22e territorial.

Mai 1915.





LES DEUX LETTRES

Chacun à son créneau, Nid-de-Pie et le Boulanger discutaient :

— Je te dis qu'il a quelque chose.

— Penses-tu ! Il est comme ça. V'là tout.

— Ben, moi, je suis sûr qu'il a quelque chose qui le tracasse depuis quelques jours… Tiens Regarde-le !

De fait, Henri Blé, un Parisien de la classe 14, avait quelque chose. Assis sur la banquette, les yeux fixés au parados, il rêvait. Pas beau, certes, mais les yeux, profonds, donnaient au visage presque imberbe, rasé à l'américaine, une expression intense. Pour la vingtième fois

peut-être depuis huit jours, il déplia un brouillon de lettre et le relut, évaluant les mots, les phrases.

« Sur le front, le 8 mai 15.

« Mademoiselle,

« On nous a dit que la guerre va finir : il faut donc que je vous dise maintenant que je vous aime. Plus tard, quand je serais revenu près de vous, je redeviendrais le collègue sceptique et railleur que vous connaissez, mais que je ne suis pas, et vous ne sauriez jamais.

« Souvent, le soir en vous dictant mon courrier, j'ai cru voir dans vos yeux la lueur que je cherchais. Je me suis trompé sans doute. Pardonnez-moi : ce souvenir m'obsédait, j'ai voulu savoir.

« Vous me répondrez, n'est-ce pas ? en bonne camarade, et puis vous oublierez tout cela... Moi, je tâcherai.

« Respectueusement dévoué.

« HENRI BLÉ,

« caporal au...e de ligne. »

Un pli douloureux au coin des lèvres, Blé replia le papier et le glissa dans la poche de capote, près du paquet de pansement. Une cigarette allumée, il passa derrière les hommes.

— Rien de nouveau ?

— Non. Fritz met des sacs à terre dans le trou que le 75 de tout à l'heure a fait dans son parapet. Je les démolis à mesure. Tu parles si ils sont en rogne.

Des balles claquaient sur le parapet, sur le créneau.

— Méfie-toi, hein !

— Tranquille !

— Et toi, le Rousseux, ça va ?

— Ça va. J'ai pas eu mon rabiot de pinard. C'est Lasserre qui l'a. Demande-lui.

La ronde finie, il écrivit, très vite :

« Sur le front, 23 mai.

« Mademoiselle.

« Ainsi, vous ne m'avez pas répondu...

« Si vous saviez comme cela me sonne dans la tête, lancinant, à crier : Elle ne m'a pas répondu... Elle ne m'a pas répondu. Pourquoi ?

« Pourquoi ? Vous ai-je blessée ? Je connais votre amour-propre (j'allais dire votre orgueil).

Ma lettre n'avait rien dont il eût pu souffrir.

« Croyez-vous à un enfantillage ? Pendant dix mois j'ai réfléchi, hésité, avant de vous dire enfin que je vous aimais.

« Alors vous avez lu ma lettre ; vous avez ri, n'est-ce pas ?... Maintenant c'est fini... Un soldat, ça ne pleure pas... Seulement, plus tard, quand vous aurez vous-même du chagrin, vous vous rappellerez qu'un jour vous avez reçu d'un petit cabot de la classe 14 une lettre où il avait mis tout son cœur, et que vous n'avez pas répondu.

« Je vous prie encore une fois, Mademoiselle, de me pardonner.

« HENRI BLÉ.

« Nous montons à l'attaque dans deux heures, à la nuit. »

Il mit soigneusement l'adresse, et la corvée d'eau emporta sa lettre, la dernière.

Après, il fallut distribuer les cartouches, préparer les sacs de grenades, s'apprêter.

Maintenant, Blé souriait.

Nid-de-Pie, qui nouait un tire-feu à son bras gauche, observa :

— Bon ! Le v'là qui rigole, maintenant.

. . . .

Ça y était. Après huit jours d'attaques et de contre-attaques, on tenait trois lignes de tranchées. Le 2e bataillon les occupait — solidement.

Le 1er redescendait aux abris pour se compter et dormir. La manche de capote coupée laissait voir le pansement d'un éclat de grenade que le caporal avait reçu la veille.

Huit hommes de l'escouade, le reste, le félicitaient.

« Une blessure de santé... Il irait passer une quinzaine de jours au dépôt d'éclopés à M... D'ici là ce serait fini... Veinard ! »

On arriva aux abris en même temps que la soupe. Blé avait deux lettres. Tout de suite il reconnut l'écriture haute de la dactylo. Il rougit, avec un peu de colère dans les yeux. Un instant, il fut pour jeter la lettre sans la lire. Il la devinait, il appréhendait le reproche brutal : « Mon silence aurait dû vous faire comprendre que je ne pouvais pas vous répondre. »

Mais il l'ouvrit et, dès les premiers mots, devint très pâle.

« Mon grand,

« Je reçois ce matin vos deux lettres. Le hasard a voulu que je lise la seconde d'abord sans bien comprendre, puis j'ai lu la première et j'ai pleuré, de bonheur d'abord et du chagrin que je vous ai fait sans le vouloir. Mais pourquoi avez-vous tant tardé ?

« Je suis trop heureuse aujourd'hui pour vous faire des reproches.

« Justement, ce matin, les collègues parlaient de vous en lisant le communiqué : « Le 23 mai, au bois d'A..., une attaque, qui nous a coûté des pertes sensibles, nous a rendus maîtres de trois lignes de tranchées. » Monsieur Louis, à qui vous avez donné de vos nouvelles, dit que vous étiez à cet endroit et que vous avez dû participer à l'attaque.

« Mais vous êtes revenu, n'est-ce pas ? Ce serait trop affreux maintenant...

« Je finis ma lettre pour que vous l'ayez bien vite et que vous aussi vous soyez heureux.

« A bientôt, à l'heure du courrier.

« Votre petite,

« LUCIENNE. »

Le sang maintenant lui revenait aux joues, et ses yeux grands ouverts admiraient là-bas, dans le décor familier du bureau, la petite Parisienne blonde et jolie qui était à lui.

Puis tout de suite ses yeux se fermèrent, sa tête tomba sur son épaule. Henri Blé dormait, heureux infiniment.

Le sergent Bacier, qui le regardait du coin de l'œil, se pencha pour voir la lettre restée ouverte entre ses doigts.

Nid-de-Pie et le Boulanger l'interrogeaient du regard.

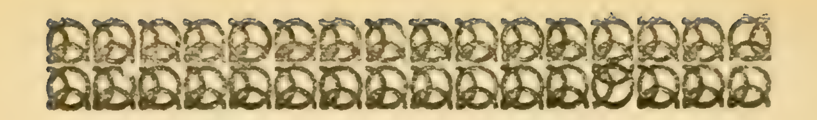
Il secoua la tête.

— C'est rien... C'est rien...

H. B.

95e d'infanterie.





LE VIEUX

Les deux vieux étaient assis dans la haute cheminée. Lui, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains noueuses, restait pensif et silencieux. Elle, penchée vers la marmite, l'écumait lentement avec une passoire de fer.

Des larmes coulaient sur son visage tanné par les ans et les peines, le long de ses rides, mais pas un muscle de sa face ne bougeait.

Par moments, elle laissait échapper une plainte :

— Si c'est pas des malheurs... de la belle jeunesse... Les pauvres mères sont bien à plaindre...

Et lui secouait la tête, il approuvait :

— Oui... On ne demandait qu'à vivre tranquille... Il a eu une belle mort : il est mort pour défendre sa patrie, sa terre...

Il reprenait après un silence :

— J'ai fait 70, moi... Même que j'y ai été blessé... Mais ça n'était pas si terrible... Ils ont commis des atrocités, bien sûr... Mais tout de même ça n'était pas si terrible...

Puis les deux vieux se taisaient de nouveau, ils pensaient à ce fils unique qu'ils avaient eu sur le tard et qui venait d'être tué. Ils avaient appris sa mort depuis deux jours, « tombé glorieusement à X. ».

Dans le lointain on entendait le grondement du canon. Le village avait été bombardé déjà. Les habitants qui n'avaient pas été tués étaient partis. Les deux vieux restaient presque seuls. Ils étaient là, comme tous les jours, silencieux et immobiles, devant cette marmite qui fumait doucement.

Depuis un moment, la canonnade se rapprochait. Quelques obus éclatèrent tout près. Les deux vieux semblaient ne pas entendre. Leur pensée n'était pas là : elle cherchait sur un

champ de bataille lointain le coin ignoré où le fils était tombé en héros.

La vieille se leva. Contre le grand bahut était accrochée la boîte au sel, elle y plongea la main. A ce moment précis, un obus vint éclater sur le seuil. La porte vola en éclats ; un pan de mur s'abattit avec fracas dans un nuage de poussière. La vieille, tuée net, tomba la face contre terre. La marmite, renversée, éteignit le feu ; une fumée âcre remplit la pièce.

Le vieux n'avait pas bougé : il regarda un moment autour de lui, comme si ce second malheur, ajouté au premier, au milieu de la désolation universelle le trouvait indifférent, comme si sa sensibilité était déjà morte.

Il regardait d'un œil éteint sa vieille écrasée, sa maison à demi écroulée, son dîner perdu, son feu mort.

Que ferait-il là maintenant, tout seul ?

Ceux qu'il aimait étaient morts, la maison où il avait toujours vécu ne pouvait plus l'abriter. Mieux valait ne pas rester là, ne plus rien voir plutôt que voir mortes les choses aimées.

Il prit son bâton et partit : il ne choisit

pas sa route ; il alla droit devant lui sans se demander où il allait.

Il marcha longtemps. Le soleil commençait à baisser à l'horizon.

Il vit au bord de la route, auprès d'un bouquet d'arbres, deux chasseurs français étendus auprès du cadavre d'un cheval. Son fils aussi était chasseur. Il s'approcha. Les deux hommes étaient morts. Il regarda le numéro à leur col. Ce n'était pas le même : leur mousqueton était auprès d'eux.

Il resta longtemps devant les deux soldats : il pensa à leur père, à leur mère, qui allaient être dans la peine ; il pensa à son garçon qui était comme ceux-ci étendu sans vie, là-bas, au loin. Et peut-être un vieux regardait son fils, comme lui-même regardait ces deux-là, en pensant aux parents.

Un bruit de pas de chevaux lui fit lever la tête. A deux cents mètres environ, une patrouille de uhlans s'avançait : ils étaient cinq.

A la vue des ennemis, ce vieux, cassé, éteint, sans force et presque sans vie, se sentit soudain enflammé d'une ardeur juvénile. La vie lui revint avec la colère : il songea à la pa-

trie violée, à son fils tué, à sa femme morte ; il y songea, non point pour en être accablé, mais pour en ressentir une violente et agissante colère. Il rajeunit tout à coup de quarante-quatre ans, et le combattant de 70 ressuscita en lui.

Il s'était vivement rejeté derrière les arbres, il saisit un mousqueton et vida la cartouchière d'un soldat mort. Il s'accroupit derrière le cheval et assujettit solidement le canon de son arme. Il était calme. Il ne pensait même pas à ce qui pouvait lui arriver ; il ne pensait pas qu'il jouait sa vie. Et, s'il y avait songé, il en aurait haussé les épaules. Sa vie ! Qu'était-elle donc maintenant ?

Les uhlans arrivaient lentement, le revolver au poing.

Le vieux jugea que la distance était bonne. Son premier coup de feu abattit le sous-officier qui commandait la patrouille. Les autres, surpris, se jetèrent sur les côtés de la route. Mais l'un deux, cherchant d'où venait le coup, aperçut le vieux tassé derrière son cheval :

— Il est seul, cria-t-il.

Et il s'élança vers lui, tirant des coups de

revolver. Ses camarades suivirent, tirant aussi.

Le vieux, d'une seconde balle, blessa un cheval : cheval et cavalier roulèrent.

— Feu ! commanda notre sergent.

Les trois uhlans qui restaient debout furent démolis. Nous nous élançâmes. Nous étions une dizaine ; nous allions en reconnaissance vers une ferme, là-bas, que les Boches occupaient hier encore et qui semblait maintenant abandonnée.

Nous arrivions de l'autre côté de la route, sur la lisière du bois, juste au moment où les quatre uhlans chargeaient le pauvre vieux et allaient l'atteindre.

D'un bond nous fûmes près de lui.

— Eh bien, grand-père ! On fait donc encore le coup de feu ?...

Le vieux nous attendit, les yeux ouverts, sans bouger.

— Ah ! vous voilà, mes enfants...

Il voulut se lever ; mais sa bouche se crispa de douleur, ses yeux se fermèrent, et il retomba, inerte :

— Je crois que je suis touché, dit-il...

Une balle avait cassé la clavicule.

— Attendez, grand-père, dit le sergent. On va vous soigner.

Après un pansement sommaire, nous fîmes une civière avec deux fusils et quelques branches. Nous y plaçâmes le vieux avec toutes les précautions que nous aurions prises pour notre propre père. Le sergent lui serra la main :

— Allons, du courage. Et tous nos compliments. Vous en avez descendu deux, c'est très bien. On va vous soigner, ce ne sera rien.

— Oh ! fit le vieux, je sens bien que c'est fini, mais je suis rudement content de finir comme ça.

Deux hommes se détachèrent et firent demi-tour pour l'emporter à l'ambulance.

La patrouille suivit son chemin et accomplit sa mission : la ferme était abandonnée en effet.

Deux heures après, nous étions de retour. Je m'informai du vieux. Il était encore là. Le major avait jugé inutile de le transporter. La balle s'était logée dans la poitrine : la blessure était mortelle, l'affaire de quelques heures.

— Ce serait le faire souffrir pour rien, avait-il dit... et hâter la fin.

On l'avait installé du mieux qu'on avait pu, et, en effet, il n'était pas mal.

Par instants, il fermait les yeux et paraissait dormir ; puis il revenait à lui et nous regardait, calme et souriant.

Pendant un de ces moments de tranquillité, il nous raconta son histoire, en quelques mots — la pauvre petite histoire que voilà — et il répétait :

— C'est égal, je suis bien content de finir comme cela... deux... J'en ai descendu deux, de ces sales Boches... Je suis rudement content...

On avait beau lui dire que ce n'était pas fini, qu'il allait guérir, il secouait la tête :

— Non, non, je sens bien que c'est fini, mais c'est égal, je suis rudement content...

La nuit arrivait. Mon tour vint de prendre la garde.

Je serrai la main au vieux brave et lui dis adieu.

— Embrasse-moi, mon petit, veux-tu ?

Si je voulais ! Je l'embrassai de grand cœur.

Il me serra contre lui de toutes ses pauvres forces qui s'en allaient :

— C'est que, vois-tu, me dit-il, tu lui ressembles un peu...

Il retomba dans son assoupissement et ne rouvrit plus les yeux. Il voulait sans doute y garder pour la dernière l'image qui lui rappelait le visage de son fils.

Quand je revins, il était mort.

A. T.

76e d'infanterie, 7e compagnie.

Argonne, mars-avril 1915.





L'ŒIL

C'était le 13 février 1915, dans un petit village des Vosges tout dévasté par les Boches. On voyait bien que les barbares avaient passé par là. Le temps était très mauvais, il neigeait fort et il faisait très froid.

Devant une ferme dont la toiture était défoncée par les obus, une quarantaine de poilus battaient la semelle en attendant les ordres de leur jeune sous-lieutenant.

Lorsque celui-ci parut, tous s'arrêtèrent, portèrent la main à leur képi et se mirent à un impeccable garde-à-vous.

— Repos! fut le premier mot du lieutenant.

— Mes amis, dit-il, il me faut six volontaires et un caporal pour occuper un petit poste à dix mètres des Boches.

Aussitôt cinq jeunes soldats et moi sortîmes des rangs et vînmes nous ranger devant notre chef (on n'avait pas à nous six un demi-centimètre de moustache). Nous fûmes rejoints par un vieux caporal qui avait déjà fait ses preuves.

La petite troupe étant complète, le sous-lieutenant nous dit de le suivre. Il nous conduisit devant le capitaine, un homme jeune, au regard franc mais à l'air un peu orgueilleux avec sa moustache coupée à l'américaine.

Le capitaine nous toisa des pieds à la tête et jeta seulement ces mots :

— C'est bien !

Le jour commençait à décliner pour faire place à une nuit qui s'annonçait lugubre. Sous la conduite d'un sergent du régiment qu'on relevait, on prit le chemin du petit poste, et c'est avec soulagement que les six poilus qui l'occupaient nous virent arriver. Les consignes furent passées et nous prîmes possession de nos appartements. Ceux-ci n'étaient pas luxueux : de l'eau jusqu'aux genoux, de la neige tout autour

de nous et un silence de mort. De temps en temps on entendait bien le sifflement d'une balle, mais on y était tellement habitué qu'on n'y faisait pas attention.

Devant nous, à une quinzaine de mètres, on apercevait très distinctement le petit poste boche très fortifié par des rails, des sacs de sable, des gros rondins derrière lesquels ils se sentaient bien à l'abri.

Notre poste était moins bien fortifié. Il comprenait quelques sacs de sable, une plaque d'acier percée de deux créneaux, et derrière ce modeste rempart quelques pierres et quelques planches pour nous mettre à l'abri des intempéries.

Maintenant parlons un peu de ses défenseurs : le caporal, homme grisonnant, ne connaissant pas la peur, surtout s'il avait bu un coup, et surnommé par ses camarades : d'Artagnan, très estimé de ses chefs ; deux Limousins à l'aspect plutôt prudent que courageux ; un Lyonnais avare en paroles et qui cherchait par tous les moyens à attraper des galons ; un Bressan qui nous parlait de ses poules et qui avait toujours le mot pour rire ; un Nîmois qui

avait été surnommé *Ça chic pas* et qui ne cessait de nous en raconter des vertes et des pas mûres du matin au soir et avait toujours fait plus fort que les autres ; enfin votre serviteur.

Voilà les défenseurs de ce petit poste, il était bien gardé.

Le premier qui prit la faction était le Bressan. Il n'y avait pas une demi-heure qu'il était à son poste qu'une balle traversant le créneau vint le frapper en plein dans l'œil gauche, lui faisant une affreuse blessure dans laquelle on aurait pu mettre le poing. La balle continuant son chemin vint frapper le caporal qui était assis sur une pierre en train de manger une sardine à l'huile. Le Lyonnais et moi nous prîmes aussitôt un paquet de pansement, mais, arrivés en face du Bressan, nous vîmes que tout secours était inutile : il avait cessé de vivre. Le caporal n'était que légèrement blessé ; il put regagner à pied le poste de secours.

Notre pauvre camarade resta une demi-heure avant qu'on ne l'enlevât, et tout le monde de dire son mot. Le Limousin ne faisait que répéter : *Ça me f... le cafard*, tandis que le Nîmois disait : *Ça chic pas, quoi y a !*

On s'occupa ensuite d'enterrer notre ami. Le Lyonnais maniait la pelle, mais au moment où il allait jeter une pelletée de terre mélangée de sang, il s'arrêta. Il venait de voir, au milieu de cet amas de boue rougie, un tout petit objet un peu plus gros qu'une balle. Après l'avoir nettoyé avec de l'eau, il sortit sa lampe électrique de sa poche et en projeta la lueur sur l'objet. Stupéfaction : c'était un œil humain, c'était celui de notre malheureux camarade qui avait l'air de nous regarder. Nous étions tous bouleversés, nous aurions voulu détourner notre vue, mais nous ne pouvions pas. Je vis alors une larme descendre tout doucement des yeux de mes collègues.

C'était au Lyonnais de prendre la faction. Il mit l'œil dans sa poche, et, ne faisant pas attention que les Boches ne perdaient pas de vue nos créneaux, il fut aussitôt frappé d'une balle à la tempe et tomba comme une masse.

Il n'y avait qu'une heure que nous étions là et nous ne restions plus que quatre. Je pris alors le commandement du poste avec la consigne que me donna le lieutenant : *tenir ou mourir*.

Lors de la relève, notre capitaine vînt nous

féliciter en nous disant qu'il était fier d'avoir des bleus comme nous.

Comme il nous quittait, le Nîmois s'approchant de moi et me regardant dans les yeux me dit :

— T'en as un œil !

Je ne lui répondis pas, mais une larme passa à travers ma paupière. Alors, s'approchant, il me frappa sur l'épaule et me dit ces simples mots :

— Ça chic pas.

R. D.

133e d'infanterie.





LE CAFÉ DU KAISER

Salle de l'Argonne à l'hôpital temporaire n° 21.

— Allons ! le quatre, votre café !

A cet appel de l'infirmier de service, le numéro 4 se réveille, étire ses bras velus et en se retournant montre à toute la cantonade le masque jovial, risiblement encadré par une barbe olympienne, d'un enfant du Midi.

— Eh bien, quoi ? s'écrie-t-il en se dressant sur son séant pour prendre son quart, il n'y a donc plus moyen pour Marius de dormir tout son saoul ? Encore si avec le « jus » l'administration de l'hôpital vous offrait le « rabiot ».

Après tout les Boches me l'ont bien apporté un matin, dans les bois, entre Montfaucon-d'Argonne et M...

— Comment çà ? s'écrièrent en chœur tous les blessés de la salle. Raconte-nous un peu cette affaire-là, Marius. Ça achèvera de nous réveiller.

— Quant à moi, ajouta l'infirmier qui venait de servir son numéro 15 et dernier, je te donnerai le « rabiot » de ce matin. Or tu sais bien que le sucre reste toujours au fond de la cruche.

— Oui, avec les marcs, répliqua le Marseillais en faisant la grimace. Mais ça ne fait rien, mes enfants ; que ce soit avec ou sans « rabiot », voici mon histoire. Elle est aussi vraie, foi de Marius, que je suis de Marseille.

*
* *

« Or donc, depuis plusieurs mois nous étions, mes copains et moi, dans les tranchées de M..., en face de Montfaucon-d'Argonne. Sale pays ! où l'on enfonce dans la boue jusqu'au ventre, où l'on ne voit goutte à travers la

brouillard et où le ciel gris vous a toujours l'air de larmoyer. Bref, tout l'opposé de notre belle Provence.

« En dépit du mauvais temps, la mélancolie ne régnait pas dans nos tranchées. Il n'y avait guère parmi nous que des enfants du Midi. A peine çà et là quelques Contadins, quelques Ardéchois, quelques Gavauds... des gens du Nord. Les copains avaient bien ri le jour même où nous étions venus prendre les tranchées.

« Il faut croire que celle de première ligne avait été creusée pour des anchois, car, en dépit de tous mes efforts, jamais je ne pus réussir à y introduire mon ventre. Force me fut donc de m'installer à part, dans un trou de marmite placé justement à la gauche de ma section.

— « A-t-il de la veine, ce Marius ! blagua mon sergent. Jusqu'aux Boches qui lui préparent son logement, et avec du 220, s'il vous plaît.

« Par malheur, les Boches travaillaient aussi d'une autre façon. Quand nous arrivâmes dans le bois de M..., leur première ligne de tranchées était encore à deux cents mètres

de notre front. Le jour, ces animaux-là se terraient dans leurs trous en se contentant de canarder nos créneaux. Mais la nuit ils creusaient comme des blaireaux, et peu à peu, en allongeant les zigzags de leurs boyaux, ils vinrent s'établir presque au contact de notre tranchée d'avant. Une belle nuit, ils accrochèrent l'extrémité de leurs fils de fer barbelés au piquet d'angle de notre propre réseau. Désormais, Messieurs les Boches étaient devenus nos très proches voisins.

« Trop proches voisins, devrais-je ajouter, car pour déjouer leurs ruses de démons il fallait être sans cesse sur le qui-vive. Entre eux et nous il arrivait parfois d'étranges rencontres. Tenez ! Un matin une corvée, partie de nos tranchées pour aller chercher de l'eau à une source voisine, rencontra une corvée semblable sortie des tranchées boches. Ni l'une ni l'autre n'avaient d'armes. On se mesura d'abord du regard. Puis les deux troupes fondirent l'une sur l'autre, en se cognant à coups de pied, à coups de poing, et même à coups de seaux en toile. Le vacarme attira l'attention des postes voisins français et allemands. Ils se mirent à

tirer dans la direction des lutteurs, qui se séparèrent au sifflement des balles et regagnèrent précipitamment leurs tranchées respectives. Ce matin-là, la section dut se passer de café faute d'eau.

*
* *

« Vous pensez que cette aventure nous mit de fort méchante humeur, d'autant plus qu'il faisait alors un temps particulièrement détestable. A tout prix il fallait nous débarrasser de nos insupportables voisins. Les officiers, qui voyaient et entretenaient cette belle ardeur, jugèrent que le moment était venu de faire un bond en avant, en prenant la première ligne de tranchées boches.

« Je me rappellerai toute ma vie la nuit sombre de janvier où nous l'enlevâmes par un heureux coup de main. Au signal convenu, je sors en rampant de mon trou d'obus, tandis que ma section de son côté quittait sa tranchée. Nous glissions en silence sur le sol détrempé, le fusil à la main, attentifs au moindre bruit. Placé à la gauche de mes camarades, j'essayais

de deviner à travers les ténèbres la position de l'ennemi.

« Brusquement, je sens le terrain se dérober sous mes pas, et je tombe au fond d'une excavation sur une masse sombre qui s'agite en poussant un cri guttural. Au même instant mon fusil, dont la détente s'était sans doute heurtée à quelque obstacle, part entre mes mains. Comme si ce coup de feu eût été un signal convenu d'avance, la fusillade éclate aussitôt dans nos rangs. L'ennemi surpris lance une fusée éclairante, qui lui montre ma section déjà entrée dans son réseau aux trois quarts cisaillé, et prête à sauter dans la première tranchée. Une partie des Boches s'enfuit vers la seconde ligne par les boyaux d'arrière. Les autres jettent leurs armes à terre en criant : *Kamerad ! Kamerad !* et se rendent prisonniers.

« Au fond du trou d'obus où j'étais resté à demi étourdi, la lueur de la fusée m'avait montré un Prussien placé là en sentinelle et que mon coup de feu involontaire avait tué net. Il est vrai qu'en tombant sur lui je m'étais enfilé la main dans sa baïonnette. Quelques minutes

plus tard, nous étions tous réunis dans la tranchée conquise. On me pansa sommairement, puis le lieutenant vint me féliciter de mon aventure avec la sentinelle ennemie.

« — Je signalerai, ajouta-t-il, votre conduite au colonel.

« — Pardon ! mon lieutenant, répliquai-je, je ne vois pas pourquoi vous me complimentez, car, je vous l'assure bien, je ne l'ai pas fait exprès.

« Entre nous, j'avais eu aussi peur que ma victime. Mais, bon gré mal gré, je dus passer cette nuit-là pour un héros.

*
* *

— Tu oublies de nous dire, Marius, interrompirent ici tous les blessés de la salle, comment Guillaume a pu te payer le jus après ce beau coup-là.

— Justement j'y arrivais, riposta le Marseillais.

« Vous pensez bien qu'aussitôt maîtres de la tranchée ennemie mes camarades et moi-même en dépit de ma blessure, nous commençâmes à

l'organiser, par crainte d'une contre-attaque. On déplaça en le renforçant le réseau de fil de fer, on perça de nouveaux créneaux. Puis, comme rien ne semblait bouger du côté de la deuxième ligne prussienne, j'obtins la permission de m'assoupir. Ici je dois reconnaître en passant que la tranchée conquise était vraiment spacieuse et confortable. On aurait dit que Messieurs les Boches y avaient prévu la visite de Marius.

« Au petit jour, une bourrade de mon voisin m'arracha à ma torpeur et me fit sauter sur mon fusil. Les sentinelles venaient de signaler un groupe d'ennemis qui se dirigeaient vers notre tranchée. C'était sans doute la contre-attaque attendue, qui enfin se dessinait. Nous nous tenions prêts à la recevoir avec vigueur, quand tout à coup un joyeux éclat de rire, parti de l'extrémité de la tranchée, gagne de proche en proche toute la section. Une patrouille partie en découverte nous amenait par le boyau les prétendus assaillants.

« C'étaient tout simplement quatre vigoureux Boches, en habits de corvée, porteurs de lourds récipients en fer-blanc. Leur mine dé-

confite était d'un comique irrésistible. Avec méfiance, le sergent inspecta le liquide noirâtre renfermé dans ces larges bidons. Il craignait sans doute d'y découvrir ce mélange de goudron et de pétrole dont les Allemands avaient naguère aspergé nos tranchées.

« Mais impossible de s'y tromper : c'était bien de l'excellent café, encore chaud, et passablement alcoolisé. Comme nous l'expliqua un de nos prisonniers, ce « jus » exquis était destiné aux Boches qui nous avaient précédés dans la tranchée. La prise de celle-ci avait été si inopinée que la corvée de ravitaillement n'avait pu en être informée à temps. D'où le changement de destinataires.

« Vous devinez avec quel empressement joyeux nous nous partageâmes l'aubaine en cette froide matinée de janvier. En outre de son quart réglementaire, chacun de nous reçut un important « rabiot » aux frais de S. M. Guillaume. En me le versant, mon voisin de tranchée, un avocat d'Aix-en-Provence, me dit aimablement :

« — A la santé de Marius, vainqueur des Teutons !

« Pécaïre ! même lorsqu'on n'a pas fait exprès de tuer son Boche, les compliments, ça vous fait toujours plaisir.

*
* *

A ce trait final, tous les blessés de la salle de l'Argonne partirent d'un joyeux éclat de rire. L'infirmier, fidèle à sa promesse, apporta au conteur le « rabiot » du matin.

Et, tandis que Marius soulevait son quart de sa main restée valide, sa pensée s'envolait aux rives de la Méditerranée, vers Marseille la Grecque, où il espérait aller bientôt prendre sa convalescence et conter ses exploits.

Ch. A.

infirmier-major.

Argonne.





UNE EXÉCUTION SOMMAIRE

— Ça y est, vieux, zigouillé !...

C'est mon ami Gaston Hellraet, un Belge engagé en même temps que moi, qui faisait son entrée en lançant cette exclamation dans la cagnia où les cinq qui restaient de toute l'escouade s'étaient rassemblés. Etonnés, nous le fixions et le questionnions des yeux.

Il avait sur sa figure, si douce d'habitude, une résolution farouche, ses yeux lançaient des éclairs. Après un moment de silence il se décida à s'expliquer.

— Oui, dit-il, c'est le vieux Winkler qui vient de recevoir le juste châtiment de ses trahisons.

— Comment... Winkler... un traître?... demandâmes-nous tous les cinq d'une même voix.

— Oui, Winkler, répondit-il. C'est un traître, et mieux, un vrai Boche. Vous le connaissez à peine, vous autres qui arrivez du dépôt depuis quinze jours seulement. Mais toi, Alfred, me dit-il en s'adressant à moi, tu aurais dû t'en apercevoir depuis le temps que tu vis avec lui. Tu n'as pas remarqué ses allures étranges ? Es-tu donc aveugle à ce point ?

— Mon cher ami, répliquai-je, tu es trop romanesque et tu vois partout des choses à sensation. Voyons, le vieux Winkler, c'est le meilleur soldat du monde. Il jouit de l'estime de tous ses chefs, et jusqu'à présent il s'est fait remarquer tant par son courage que par sa belle conduite. Il travaille comme quatre et il est serviable comme pas un du 3e régiment du 1er étranger, et avec cela d'une discrétion absolue. Il a passé cet hiver des nuits entières à monter la garde aux tranchées à la place de ses copains qui étaient fatigués, et tu sais combien c'est dur.

— Alors parce qu'il a fait tout ça il est irréprochable ?...

Je haussais les épaules, car je voyais que nous ne saurions rien tant qu'on discuterait sur les mérites du vieil Alsacien.

— Voyons, explique-nous comment il se fait que Winkler est un traître et comment tu l'as découvert, lui demanda quelqu'un.

— Je vais vous raconter l'histoire, dit Gaston en s'asseyant, mais il faut que je la commence dès le début.

« Nous avons passé le conseil le même jour avec Winkler, et nous avons été affectés à la même escouade. Nous ne nous sommes jamais quittés : j'ai donc eu tout le temps depuis sept mois de l'étudier à fond.

« Au commencement, il était serviable aussi, mais il avait un toupet infernal. Il a attiré mon attention la première fois pendant une théorie que nous faisait notre instructeur.

« Nous avions fait le cercle, et ton Winkler si discret s'était mis au centre et était en train de faire de l'esprit... mais des plaisanteries lourdes et triviales... des plaisanteries de Boche, quoi !

« Je le regardais de profil, il avait un aspect repoussant, son nez crochu et sa barbe qu'il

laissait pousser lui donnaient l'air d'un ruffian d'un juif allemand. Comme il était mon voisin de lit, il liait souvent conversation avec moi. le soir, et nous parlions naturellement de la guerre et de l'Alsace-Lorraine, puis nous en, arrivions à parler de nous-mêmes.

« Eh bien, je n'ai jamais pu savoir quel métier il faisait, ce type-là !

— Allons donc, il est établi bistro.

— Oui, il était établi depuis deux ans au commencement de la guerre ; mais qu'est-ce qu'il faisait en France depuis vingt-quatre ans qu'il y est ? Il m'a raconté une histoire embrouillée de gendarmerie qu'il a eue à son arrivée sur le territoire français, mais qu'ayant été reconnu pour un Alsacien de cœur français, il n'avait plus été inquiété. Il m'a même dit qu'il avait quitté l'Allemagne pour se faire naturaliser Français. Pourquoi donc a-t-il attendu si longtemps ?... Un point caractéristique : cet homme n'a eu aucune instruction, à ce qu'il prétend, et pourtant il connaît plusieurs langues et il écrit le français parfaitement bien. Vous avouerez que c'est assez bizarre pour un homme qui n'a ja-

mais été à l'école. Il n'a servi dans aucun pays, à ce qu'il prétend encore, mais quand il parle de la guerre après avoir bu un coup, eh bien, je vous assure que l'on ne le croirait pas novice...

« Voilà les raisons pour lesquelles ce Winkler, Alsacien et grand patriote, m'a paru suspect. A présent je viens aux faits. Ce ne sont que des présomptions, dirait un juge d'instruction, mais pour moi ce sont des accusations capitales.

« La première fois que nous sommes allés dans les tranchées à X..., tu sais, Alfred, que nous étions à cinquante ou soixante mètres des Boches, il m'a affirmé que nous avions en face de nous le 7e Bavarois. Je ne devais pas tarder à le constater. La veille de notre départ, nous montions la garde ensemble. Il me dit tout à coup : « Nous devrions mettre baïon-« nette au canon, on ne sait jamais ce qui peut « arriver. » Et, joignant l'action à la parole, il tira sa baïonnette et la fixa au bout de son fusil. Un moment après il prétendait voir une ombre à 20 mètres. Moi je ne voyais rien, car il faisait une nuit noire et il était impossible de

rien distinguer à 5 mètres devant soi. Il mit en joue et il tira ; il arriva alors ce qu'il avait espéré, sa baïonnette sauta dans le champ devant nos tranchées. Il parut très contrarié de cet accident ; un moment après il sautait hors de la tranchée et allait à la recherche de sa baïonnette. Je l'ai entendu piétiner un instant sur place, puis plus rien. Je l'appelai plusieurs fois, mais je n'eus aucune réponse.

« Il n'est rentré que vingt minutes après par le boyau en disant qu'il ne l'avait pas retrouvée...

« Le lendemain matin nous étions obligés de revenir sur nos pas pour chasser les Boches qui avaient anéanti le 2e bataillon et qui avaient occupé nos tranchées. Ces pauvres gas du deuxième bataillon, ils n'ont vraiment pas eu de veine !... A peine arrivés dans les tranchées, ils étaient attaqués, et, n'ayant jamais vu le feu, ils se sont laissés tuer jusqu'au dernier sans pouvoir se défendre contre un ennemi supérieur en nombre et ayant déjà l'expérience de la guerre de tranchées.

« Cet incident m'a fait réfléchir et j'ai deviné une relation entre la disparition momentanée

de Winkler et l'attaque des Boches. L'attitude des prisonniers que nous avions faits a confirmé cette idée, car la plupart en voyant Winkler eurent une imperceptible lueur vivement réprimée d'ailleurs. Je leur ai demandé à plusieurs s'ils le connaissaient. Ils m'ont répondu que non, mais ils paraissaient gênés. L'officier qui les questionnait, et auquel j'avais parlé de mes appréhensions, a ri de mes inquiétudes, mais dès ce jour je me suis promis de bien surveiller Winkler. Je n'avais pu voir son attitude pendant l'attaque. Il me semble bien qu'il ne s'était pas trop risqué et qu'il avait trouvé un petit coin pour se cacher.

« Une lettre décachetée que j'ai trouvée sur la paille à sa place a complètement confirmé mes soupçons. Il était question d'un grand service rendu dernièrement par lui et qui ne serait jamais oublié. On l'exhortait en même temps à continuer et à s'en remettre à eux pour sa récompense. Quand je lui ai rendu la lettre tout en lui demandant si c'était à lui, il m'a balbutié quelques explications auxquelles je n'ai rien compris.

« Ce matin nous avons été attaqués à l'aube,

nous les avons repoussés. Cela nous a coûté assez cher, nous avons perdu 450 hommes. J'étais décidé, je vous ai dit, à surveiller Winkler. Eh bien, quand nous sommes sortis pour repousser à la baïonnette, notre lieutenant se trouvait juste devant nous.

« Dans un corps à corps je m'étais un peu éloigné de Winkler, mais qu'est-ce que je vois en me retournant ?... Il était à dix pas à ma droite, sa baïonnette levée au-dessus de la tête du lieutenant. Je n'avais pas le temps d'arriver pour empêcher ce lâche attentat. Je me rappelais heureusement que j'avais le fusil chargé. J'ai épaulé et j'ai tiré. Le traître est tombé, mais notre lieutenant tombait en même temps, assez grièvement blessé. Je l'ai ramené en arrière, et le major m'a affirmé que la blessure quoique profonde n'était pas mortelle.

« Voilà, mes amis, pourquoi je disais que ce Winkler, ce soi-disant Alsacien, n'était qu'un espion à la solde du roi de Prusse... Et dire que si j'avais fait la bêtise de le dénoncer, il en serait sûrement sorti pur comme l'Enfant-Jésus, et c'est moi que l'on aurait pris pour un mauvais plaisant.

— Et pourtant on a envoyé en arrière du front tous ceux qui ne pouvaient pas fournir des preuves suffisantes de leur origine, répliquai-je.

— Allons donc, me dit Hellraet, ceux-là sont les moins à craindre. Qu'est-ce que cela coûte à l'Allemagne, les faux papiers, pourvu qu'elle arrive à ses fins ?

— Enfin nous voilà débarrassés de cet espion, reprit-il après un moment de silence et en bourrant sa pipe. Ne pourrait-on pas faire le jus, vieux ?

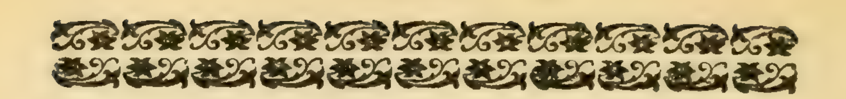
Un moment après, nous dégustions notre moka tout en nous allongeant pour nous reposer des fatigues de la matinée et attendant le deuxième bataillon qui devait venir nous relever.

A. A.

3e régiment du 1er étranger.

Dompierre (Somme).





PATROUILLE ARABE DANS LES DUNES

Ceci est un récit dont on peut faire un conte. Je l'ai vécu, il y a six semaines, un soir de brouillard et de pluie, dans un repli entre les dunes, là-bas, au nord de Nieuport, entre Diomen et Westende, à quelques centaines de mètres à peine de la hutte des douaniers.

Je ne risque rien à donner tant d'indications, car je défie qui que ce soit de trouver aujourd'hui cette hutte et ce repli de la dune, même celui qui connaîtrait le mieux toute la côte, tant les obus de nos croiseurs et les marmites allemandes ont modifié sa topographie.

Le capitaine commandant l'escadron de goumiers marocains, auquel j'appartiens comme sous-officier, ayant reçu l'ordre de reconnaître les mouvements d'une division d'infanterie bavaroise, m'avait envoyé en éclaireur. J'avais avec moi six spahis du goum de Tafillett. Nous nous avançâmes vers les dunes, enfouies dans la brume grise qui semblait faire une seule chose de la terre, de la mer et du ciel. Ouaté de sable, le pas de nos chevaux était silencieux. Dans le brouillard très lourd, le canon pourtant proche paraissait sourd et monotone.

Après une heure de marche à l'aventure, sans rien voir, je résolus de changer de direction et m'arrêtai pour étudier notre position sur la carte. A ce moment une mouette grise se mit à tournoyer en cercles larges au-dessus de nos têtes, et, se rapprochant à chaque tour davantage, elle vint à diverses reprises frôler mon bras droit.

Exposé à demeurer longtemps peut-être éloigné du cantonnement, j'avais suspendu à la sacoche droite de ma selle un sac d'orge un sac vert orné de franges de cuir bariolé pareil à ceux dont les mineurs flamands se servent

pour emporter leur déjeuner dans les corons. C'est cette couleur et le grain aussi peut-être qui attiraient l'oiseau.

Mais l'Arabe est fataliste et croit aux présages. L'insistance de la mouette intriguait mes spahis et je lisais une craintive interrogation dans leurs yeux.

Puis, comme l'oiseau, cessant de tournoyer au-dessus de nous, piquait droit sur la dune voisine et s'y posait, Ouchen ben Yali, un grand Marocain basané, aux larges yeux clairs, à la barbe clairsemée, pointue et drue, lui donnant l'air farouche d'un Satan biblique, s'approcha de moi mystérieux :

— Ecoute et vois. L'oiseau qui plane ne ment pas. Il porte en lui l'âme de tes ancêtres qui te conseillent et te guident. Suis son présage. Allons où va son vol.

Je ne fus pas fâché de cette solution fataliste qui mettait un terme à mon indécision, et nous galopâmes vers la crête de la dune voisine où la mouette venait de se poser.

A peine y arrivions-nous qu'un feu de salve fauchant abattait cinq de mes hommes et tous nos chevaux. Ouchen ben Yali et moi, miracu-

leusement indemnes, nous retrouvâmes, sans savoir trop comment, au bas du ravin.

L'ennemi était là, à deux pas de nous. Nous venions d'en avoir la trop cruelle certitude. Mais quel était cet ennemi ? Une patrouille, un flanc-garde, une unité plus considérable ? A tout prix il fallait le savoir. Remonter sur la dune, il n'y fallait plus penser. Son sommet était devenu une cible où nos chevaux abattus agitaient violemment leurs pattes en des spasmes d'agonie.

Plus au nord, sur un terre-plein, les restes d'un convoi décimé étaient abandonnés. C'était un amoncellement de fourragères, de fourgons aux trains brisés, dressant vers le ciel leurs longs bras où pendaient des loques de harnais. On pouvait observer de là les mouvements de l'ennemi. En courant à l'abri des dunes, en rampant sur les espaces découverts, nous y parvînmes.

D'un fourgon de distribution autour duquel la lutte avait dû être chaude à en juger par les cadavres d'hommes et de chevaux, je fis un observatoire. Mais à peine y étais-je installé qu'une bombe venue de je ne sais où, éclatait

au milieu de ces ruines, les pulvérisait à nouveau et me projetait à une distance incroyable, où je me serais écrasé sans nul doute si le sol n'eût été de sable.

Lorsque je revins à moi, j'aperçus près des miens les yeux inquiets de l'Arabe, des yeux dont la grande bonté et la douceur faisaient un étrange contraste avec l'horreur de sa face barbare. Ses mains inquiètes me tâtaient depuis le front jusqu'aux chevilles, son regard guettait sur mon visage l'apparence de la vie, et, lorsque mes yeux s'ouvrirent, il appuya ses lèvres sur les miennes comme pour infuser sa force à ma défaillance.

Pour le convaincre que seule la commotion violente m'avait fait perdre un instant connaissance, je dus agiter successivement chacun de mes membres. Sa surprise était toute naturelle, car du fourgon qui me servit d'observatoire il ne restait plus une seule miette, et c'était vraiment un miracle que s'être tiré de là sans autre mal que quelques écorchures anodines.

Alors sa physionomie devint subitement grave :

— Le prophète a dit qu'il existe dans le

monde soixante-dix mille marabouts inconnus, des marabouts qui sont de toutes les races, de toutes les croyances, parmi les infidèles et parmi les méchants. Personne ne les connaît et ils s'ignorent eux-mêmes. Si Abd-El-Kader El Djilali les réserve pour ses fins secrètes, il les protège et les soutient. Il les révèle lorsqu'il juge l'heure venue. Toi, tu es un de ces marabouts. Maintenant je le sais. J'ai vu l'âme de tes ancêtres te protéger et te conduire. J'ai vu détourner de toi le fer et le feu meurtriers.

Et accroupi près de mon corps endolori, alors qu'autour de nous la bataille faisait rage, qu'au-dessus de nos têtes passait la rafale de fer des croiseurs de nos escadres et des batteries allemandes de la côte, l'Arabe calme, impassible et serein, psalmodia sans hâte sa rituelle mélopée.

Il fallait retourner à tout prix vers l'escadron. Rester ici, c'était s'exposer à être massacré ou fait prisonnier dans un instant. L'exécution de l'ordre donné l'exigeait.

Ouchen ben Yali a compris. D'un doigt sur mes lèvres il m'impose le silence. En rampant

il s'avance vers la crête de la dune. Je le vois se glisser tel un félin entre les courts herbages, puis il disparaît.

Un instant après ce sont des hurlements de fauve, des cris de rage, des coups de feu. Je m'élance à mon tour.

Sur le cheval d'un officier qu'il vient de désarçonner, debout, dressé sur les étriers, un sabre de chaque main, la bouche démesurément ouverte, l'œil en furie, hurlant des chants de guerre où se mêlent les menaces et les implorations, les anathèmes et les prières, Ouchen ben Yali exécute un terrifiant moulinet. Chaque coup brise une tête, fauche un membre. Le sang coule de ses lames sur ses grands bras nus, des lambeaux de chair volent en éclats autour de lui. On dirait un de ces chevaliers légendaires des épopées homériques ou des chansons de geste, de ceux-là qui d'un seul coup de leur dextrier à deux tranchants pourfendaient leurs adversaires du heaume à l'arçon, d'un moulinet faisaient des hécatombes d'infidèles, d'un coup de glaive ouvraient la brèche dans le roc. Toute l'histoire défile en une seconde à mes yeux devant cette vision

d'épopée, et je connais les croisades, et je comprends le Cid, et je revois Marbot.

Les survivants de la patrouille allemande terrifiés s'enfuient en hurlant de terreur.

Alors Ouchen se précipite vers moi au galop. Comme en une fantasia de fête où il ramasserait de terre, sans ralentir l'allure, sa carabine ou son burnous, d'un seul geste, d'un seul il m'enlève, me jette sur le garrot du cheval et m'emporte vers nos lignes. Les balles nous poursuivent inutilement.

Une fois en sûreté à l'abri de nos défenses, je voulus le féliciter de son héroïsme, lui dire ma reconnaissance.

Ouchen ben Yali me répondit simplement :

— Si Abd-El-Kader El Djilali a voulu me récompenser. Il m'a placé à tes côtés et m'a laissé la vie pour combattre avec toi et me sauver avec toi. Je l'ai invoqué à l'heure dangereuse, et il est accouru. Si Abd-El-Kader El Djilali vient toujours au secours des croyants qui l'appellent, sa porte n'est jamais fermée. C'est lui seul qui nous a sauvés.

Si Abd-El-Kader El Djilali aime et protège les Français.

G. L.

escadrons de spahis auxiliaires (goums).

Flandres, mars 1915.





L'OUBLI

Dans la tranchée, les poilus somnolent ; depuis trois nuits on ne dort plus guère, dans l'attente de l'attaque. En face, émergeant de l'ombre, la fameuse cote 230, disputée depuis une quinzaine ; une croupe toute ronde, blanchâtre, couronnée d'un bois maigriot, de ces mamelons de la Woëvre monotones, aux sentiers difficiles, au sol ingrat. Là-bas, en arrière des premiers arbres, la première tranchée allemande, bien dissimulée, et qu'il faudra enlever à tout prix, ce soir, demain, sait-on jamais ? Et sur tout cela une nuit un peu voilée, une lune d'avril cerclée de brume, une brise froide qui se lève

par saccades, et le grondement de la mitraille, depuis les « han » monstrueux des « marmites » qui passent, jusqu'aux éclats de voix secs et cassants du 75.

Les sentinelles aux aguets, les hommes allongés sur leurs toiles de tente hâtivement déroulées, tout prêts à la gravité de l'heure, attendent. Mélancolie de ces soirs de tranchées où chacun se courbe d'un regard sur sa vie entière, sans peur, sans anxiété, mais sourit à un souvenir qui passe, ou se contracte à une idée, une pauvre idée humaine, qui s'efface bien vite dans la nuit. Du courage, il en reste à donner ; de l'espoir, il y en a comme des étoiles au ciel ; on hausse les épaules, le geste familier de confiance et de sérénité, et la tête se remet d'aplomb sur le sac, tout bellement.

Depuis quelques heures seulement la section avait un nouveau lieutenant ; un petit brun, aux yeux froids, qui ne riait pas en vous parlant, comme l'ancien. D'instinct les poilus avaient cherché à lire dans ses yeux leur destinée, et ils le jugeaient prudent, réfléchi ; avec lui on serait sûr, se disaient-ils en gaîté, que la peau de poilu vaudrait assez cher.

Il passa, dans la nuit, s'assurant de l'exactitude de ses sentinelles. Philippe Lebon, accoudé à son créneau, le vit traverser la raie de lumière. Simple soldat, habitué par son éducation de jeunesse au respect de tous ceux que la responsabilité de la vie et de la mort écrase de son faix, il obéirait à ce jeune comme il obéissait à tant d'autres. Qu'était-ce que ce lieutenant? Un réserviste, fonctionnaire comme lui — peut-être un bureaucrate de préfecture comme il l'était! — peut-être un commerçant, un employé modeste que son intelligence avait placé là, dans un poste d'honneur. Philippe, curieux des détails, s'amusait à chercher dans le chef les particularités du type social qu'il pouvait représenter — imaginant ce qu'il serait au feu, à l'attaque, de quel sang-froid, de quelle allure.

Bernier vint le relever de sa faction à dix heures, — un bon rural qu'il aimait pour son entrain et sa simplicité. Ils se passèrent les consignes. Et Philippe, rejetant l'arme sur l'épaule, allait s'éloigner quand l'autre le retint d'un mot :

— On sait le nom du nouveau lieutenant ; il

s'appelle Lebrez, ou d'un nom comme ça. Il vient de Brest.

Philippe restait immobile. Le nom, oui, le nom — puérilité des tranchées : savoir qui est cet inconnu? — Mais un flot de sang lui faisait éclater les tempes. Bernier, surpris, continuait :

— Tiens, tu le connais ?

Cela le poussa, et il s'en alla sans répondre, pris par le froid, tout d'un coup. Sous son abri, un toit quelconque sur deux piquets, il se laissa tomber. Il s'essuyait le front, il ne savait plus depuis combien de temps. Lebrez ! le fantôme de sa vie, depuis six ans ; c'était lui ? Il se releva, marchant sans savoir comment, droit vers l'abri du chef. Et ce fut plus fort que la discipline exacte et que le respect : il voulait savoir, l'occasion était unique, inouïe, de connaître enfin le mystère lancinant, de jeter par terre l'obsession des heures de doute.

Devant l'abri du lieutenant — une « cagniat » dans la paroi de terre — il s'arrêta ; il touchait presque la toile de tente qui servait de porte. Puis il recula et revint du même pas cassé. Non ! il saurait demain : quelques heures

à attendre, seulement ! Et il réfléchirait, quoique ce boyau fût bien étroit pour réfléchir ! il lui aurait fallu toute la plaine pour y marcher à grands pas, dans sa fièvre de souffrance. Et, lassé déjà, il retomba sous son abri. Jeanne, Jeanne, que dirait-elle, quels seraient ses yeux et le geste de ses mains si elle était là ?

Et le roman douloureux se feuilletait doucement comme sous des doigts invisibles, comme si la brise soufflait sur chaque page, une à une : voici six ans qu'il l'avait épousée, simple institutrice, jeune fille énergique, loyale et rieuse, tout ce qu'il adorait dans sa femme, plus encore que ses yeux noirs. Et puis, un jour, après le mois ensoleillé, ces trois cartes postales, rencontrées par hasard dans un vieux livre à elle, des baisers, mille baisers de Louis Lebrez ; des baisers datés de Vannes, 1905. Trois cartes ; il les lisait encore, lui semblait-il, dans la nuit ; trois vers luisants, devant lui ; le tutoiement parmi les baisers ; des banalités, certes ; il n'avait rien trouvé qui pût être un deuil pour son amour à lui, mais cette familiarité toujours triviale de la carte postale éclaboussant encore les câlineries.

Avec sa passion inquiète il avait tout montré à Jeanne du doigt. Les yeux dans les yeux, elle lui dit tout.

Elle avait cru aimer Lebrez, c'était vrai. Mais devant son attitude elle lui avait signifié son mépris, désillusionnée, l'amour cassé net d'un coup d'aile, elle lui avait jeté sur une table ses lettres de lui et repris les siennes. Car elle lui en avait écrit, des lettres, de ces longues lettres de jeunes filles où l'on bavarde sans y penser, comme font les femmes qui s'éveillent à une idée jolie. Et tout cela brûlé, éteint, la cendre envolée, même celle du fond du cœur. Ces trois cartes par hasard conservées, oubliées toujours.

Et, le front plissé, Philippe souffrait. — Puis elle l'avait rencontré, lui, Philippe, désenchantée par la vilenie humaine.

Elle l'avait heurté, une belle après-midi, devant cette porte de corridor à la préfecture, s'excusant, intimidée dans cet enchevêtrement de salles et de couloirs.

Et puis — il souriait, le dos au mur de sa cagniat — grâce à cette porte il avait pu connaître sa Jeanne ; l'avaient-ils assez plai-

santée, cette porte ! Il se surprit à sourire, et ce fut un rictus de colère ; voilà l'histoire qu'elle avait contée. Mentir, elle, c'était impossible ! Et c'était lui, ce Lebrez, l'homme à qui il en voulait ? Un Breton, oui ; l'âge ? oui encore, trente ans ; c'était cela.

Et l'ouragan se leva dans sa tête, étouffant celui des canons. Ils grondaient furieusement, et lui n'entendait rien que le rappel saccadé de ses artères. Avait-elle été à cet homme ? « Non, tu le sais bien, » avaient dit les yeux noirs, bien souvent, quand ils devinaient la brume levée par le souffle de ces cartes maudites. Il y avait donc eu quelque lâcheté, vilenie, qui l'avait éloignée, fière et méprisante, laquelle ? Silence. Jamais les yeux ni la bouche n'avaient rien dit.

— Tu sais bien que tu es toute ma vie, et que si cet homme te connaissait il te fuirait, par crainte comme par respect. J'ai oublié. Oublie comme moi, mon aimé.

Et il avait peiné pour oublier, plus qu'il n'avait jamais peiné dans sa faculté de droit à Dijon, au labeur des examens et des thèses. Et le résultat ? C'est que tout recommençait, les

cartes qui luisaient et l'obsession qui se relevait, toute droite.

Eh bien, non, demain matin il saurait tout. Il exigerait, lui, le soldat modèle, de tout savoir. Vivre dans cette hantise, c'était impossible. Il y avait un secret entre sa Jeanne et cet homme, comme une complicité où lui n'avait point de part, un pacte de silence qu'il romprait.

*
* *

Aux armes ! L'ordre a glissé le long du parapet, à tire-d'aile. Un à un les hommes se dressent, vérifient les fusils, s'interpellent. C'est l'attaque. Les nerveux s'en doutaient, ceux qui ne pouvaient dormir, car depuis une heure les grosses pièces derrière eux fracassaient le ciel. Brusquement la voix familière du 75 s'élevait : les petits obus vibraient dans l'air, comme s'ils couraient en se poussant le long d'un même fil métallique. Ils fouillaient à deux cents mètres le bois en avant, c'était bien l'attaque.

Exacts au commandement, les hommes grimpaient déjà sur les talus, se déployaient,

rampaient, bondissaient à la voix, au geste. Les tirs, par rafales, hachaient de leurs grêlons les pentes boisées. Quelques flottements quand les lignes oscillaient sous la convergence des mitrailleuses. Puis l'envolée, la ruée à travers les brèches des fils barbelés, l'invasion de la tranchée allemande, où les 75 avaient déjà accroché les débris humains aux branches des pins. En vingt minutes le front ployait, et la position nouvelle, retournée contre l'ennemi, allait être une tranchée française.

Le lieutenant s'était placé vers la droite de sa section pour la dominer mieux. Autour de lui, des hommes sûrs, que les gradés lui avaient signalés, Philippe à sa gauche, merveilleux soldat, que Lebrez avait admiré dans l'assaut.

Au débouché des fils de fer, un shrapnell éclata furieusement sur leurs têtes. Dans la grêle qui fauchait on se précipita. Le lieutenant, tombé sur le côté, avait la poitrine déchirée ; Philippe, un bras cassé, immobilisé net par l'engourdissement.

— Mon lieutenant !

Et de la main restée libre il se traînait vers lui. Lebrez affaibli le fixait dans l'ombre.

— C'est vous, Lebon ?

Des hommes passaient, à sa recherche. Il refusa tout secours. Il appela Germain, son plus vieux sergent, lui donna quelques instructions rapides pour retourner au plus vite la tranchée, rechercher et fermer les boyaux de secours.

— Faites vite, comme si j'étais là.

— C'est vous, Lebon ? reprit-il.

— Oui, mon lieutenant.

— Blessé ? Ah ! le bras. Pauvre ami ! Mais vous êtes un fier soldat. Je suis content de mourir près d'un brave.

— Mon lieutenant ?

Et Philippe bégayait, il n'osait plus. Puis il dit très vite :

— Je suis le mari de Jeanne, de Jeanne Sermet.

— Ah ? — (ce fut presque un cri) — Oui, oui, votre nom : c'était cela ; depuis deux heures j'y pensais avec angoisse ; votre nom, là, sur ma liste. Monsieur...

C'étaient deux hommes qui causaient maintenant sur ce pré sanglant, deux hommes du monde, et très vite, car la mort était pressée.

— Monsieur...

— Vous avez aimé Jeanne ; j'en ai souffert ; je souffre.

— Elle vous a tout dit ? Vous savez tout ?

Philippe baissait la tête.

— Oui, oui, je devine, elle m'a épargné auprès de vous. Je me suis comporté en lâche, moi qui meurs face à la mort. Jeanne est votre femme, bien à vous, rien qu'à vous. Ma parole d'officier vous suffit ?

Philippe levait la main, s'excusant déjà.

— Je l'ai insultée grossièrement, grossièreté de jeune homme. Un vieillard appellerait cela des niaiseries de paroles. Je me juge plus durement. J'ai failli briser sa vie, à elle. A vingt ans on meurt d'une désillusion, comme on meurt d'une balle à trente. Vous me comprenez. Je vous demande son pardon et le vôtre, et je sais qu'elle me l'accordera ici même si vous le lui permettez.

Il avait soulevé la tête, lourdement, parlant par saccades. Très doucement, Philippe se traînait près de lui et lui saisit la main. A la nuit qui se constellait, comme déchirée par les obus, les deux hommes se regardèrent, remués par ce

tourbillonnement de toutes choses, la mitraille, les souvenirs, les regrets, la vague de balles et d'espoirs qui passait. Sans un mot ils s'étreignaient, respectueux l'un de l'autre, celui qui revivait, celui qui allait mourir.

Philippe avait encore cette main crispée dans la sienne quand on vint le relever à l'aube. Et Jeanne n'a jamais su pourquoi, dans la lettre qu'elle reçut de l'ambulance quelques jours après, son Philippe lui disait de faire prier, jusqu'à son retour, chaque soir, leur petit René, pour le lieutenant de son papa, un inconnu de leur vie, mort aux Eparges auprès de lui.

Alfred Géfrey.



UNE MESSE

Ceci est un souvenir parmi les plus poignants qui me soient restés de la campagne.

Ce n'est point une aventure. C'est un simple tableau que je voudrais vous retracer comme je l'ai vu, vivant, poignant, ineffaçable

Le 26 septembre 1914, mon bataillon occupait depuis vingt-deux jours une position à l'est de Souain, à l'orée d'un de ces interminables bois de sapins qui couvrent la région du camp de Châlons.

Pauvre 21e ! Je ne crois pas qu'il ait jamais eu, à part peut-être à Notre-Dame-de-Lorette, autant à souffrir que dans ce coin-là. Se figure-

t-on ce que c'est que de rester vingt-deux jours enterré dans un trou que les ondées continuelles ont converti en cloaque, sans autre nourriture possible que le « singe » froid vu l'interdiction d'allumer du feu ; sans autre boisson que le demi-quart d'eau quotidien que les corvées d'eau ramenaient à grand'peine d'un puits situé à droite de la route de Suippe à Perthes-lez-Hurlus, à quatre kilomètres en arrière des tranchées ? J'aurai dépeint toute notre misère en disant que nous n'avions pas même de tabac ! Nous fumions du café moulu ! Nous avions occupé ce poste au lendemain de la grande bataille. C'était la première fois depuis le début de la campagne que nous avions creusé des tranchées. Nous n'étions pas alors les remueurs de terre que nous sommes devenus depuis. Les tranchées de première ligne se bornaient à un fossé aux parois perpendiculaires sans abris couverts et sans boyaux de communication. Il fallait les gagner de nuit, par bonds successifs, en rase plaine. Une fois dedans, on demeurait sans communication couverte avec l'arrière. Il fallait tenir ou mourir là. Et pendant vingt-deux jours le 21e bataillon

de chasseurs à pieds, sous les ordres du brave commandant Rauch, a tenu malgré les éléments, la faim, la soif, malgré le bombardement incessant des lourds obusiers perchés sur les hauteurs de Mourmelon, qui narguaient de loin notre brave 75 dont la portée trop brève ne pouvait les atteindre. Nous n'avions pas alors l'artillerie lourde qui fit depuis merveille. Nos députés l'avaient, avant la guerre, déclarée superflue.

Le 26 au soir, j'étais parti en moto pour Châlons, afin de ravitailler en conserves la popote des officiers, épuisée, et surtout pour essayer de trouver un peu de ce tabac dont la privation égalait seule toutes nos autres misères. Comme j'arrivais, le bureau de tabac fermait. Une foule d'uniformes de toutes armes, la plupart avec le brassard d'automobiliste, emportait par piles énormes l'herbe précieuse. Et, comme je contemplais d'un œil d'envie les paquets gris, les paquets bleus, les paquets jaunes et les boîtes oblongues où dormaient tous ces petits générateurs de fumée et de rêverie qui partaient vers les tranchées, un tout petit bonhomme se trouva en fin de compte

seul avec moi sur le trottoir jonché de papiers et de bandes déchirées. Il pleurait à chaudes larmes, les poings sur les yeux, de gros hoquets secouant sa tignasse ébouriffée pendant que de grosses larmes traçaient sur ses joues barbouillées des sillons de propreté.

— Qu'est-ce que tu as, mon petiot ?

Oh ! le chagrin était plus gros que la cause, sa mère lui avait confié vingt sous avec mission d'acheter deux paquets de caporal pour envoyer au papa qui se battait au loin. Dans la bousculade consécutive à l'ouverture du bureau, le petit avait lâché la pièce blanche. En vain il avait cherché, perdu dans cette forêt de jambes guêtrées, bottées, bandées, éperonnées ; la pièce était demeurée introuvable. Et le pauvre gosse se désolait en perspective des taloches qui l'accueilleraient, de retour au taudis.

La guerre rend pitoyable. Je remplaçai dans sa menotte poissée la pièce perdue. Je fus doublement récompensé de ce don, d'abord par l'air à la fois ahuri et radieux dont le petit bonhomme me contempla, ensuite parce que la buraliste qui mettait les volets à sa boutique, ayant jugé que cette pauvre générosité em-

pruntait de la valeur du fait qu'elle venait d'un simple chasseur de 2e classe, me promit pour le lendemain matin tout le tabac que je lui retiendrais, un arrivage devant avoir lieu dans la nuit.

Et voilà pourquoi, malgré la pluie et les routes glissantes et boueuses, j'avais le cœur gai en pensant à tout le bonheur en petits paquets bruns bandés de blanc, que, enfermé dans les sacoches de ma moto, j'apportais aux camarades.

Je traversai les ruines de Suippe vers sept heures du matin et j'enfilais la route de Perthes lorsque, à la dernière maison du bourg, je fus hélé par un chasseur blessé, soutenant douloureusement de sa main gauche son bras droit fracassé et sommairement bandé.

— Ben, mon yieux, qu'est-ce qu'on a pris !

Sous l'emmitouflement d'un châle dépenaillé, pêché je ne sais où, je reconnus les bons gros yeux candides et la barbe hirsute de mon camarade Bedeau dit Camembert. Pauvre vieux Bedeau dont la simple gaîté, l'inaltérable bonne humeur avaient été notre soutien à l'escouade depuis le dépôt du corps à Langres jusque dans

les moments les plus durs de la campagne, ce n'est pas sans un souvenir ému que je reverrais ta bonne et gaie physionomie au fond de la loge de concierge où tu as dû retourner, ton bras guéri.

Et, pendant que j'écrivais rapidement une carte pour avertir sa femme, il me conta la nuit tragique.

— Et pis, mon yieux, tu comprends, leurs sacrés volailles de taubes nous ont repérés pendant le jour. Le soir y nous ont envoyé deux ou trois marmites d'essai, pis, quant y-z-ont eu le point, y-z-ont fermé. Seument à ménuit, quand on avait commencé à roupiller y-z-ont rouvert, et comment ! Mince d'arrosage ! Qu'est-ce qu'y nous ont laissé tomber ! On savait pus où s'mettre. J'm'étais aplati à plat ventre sur le talus. Y en a une de marmite qui m'est arrivée juste devant le nez. Heureusement celle-là a pas éclaté. A s'a enfoncée dans la glaise en farfouillant tellement qu'a m'a mis du gribouillis dans les boyaux. Enfin, c'était rien. Seument y-en a une autre qu'a éclaté à droite. A la enlevé la tête à l'adjudant et m'a caressé l'abattis. Et pis j'sais pus. J'mai éveillé

c'matin au p'tit jour et me v'là. Seument il en reste pus d' not' pauv' compagnie, voilà, mon yieux !

J'ai quitté Bedeau, serrant largement sa main valide si franche et si loyale. Ma pauvre compagnie ! La voilà qui défile maintenant, par petits paquets de deux, de trois blessés le long de la route boueuse. C'est Lafrite, un éclat dans l'épaule, c'est Lapipe, la tête ensanglantée, Montagne-de-Lard, un bon gros Vosgien de mon escouade, tous ces vieux camarades dont je ne sais plus que les sobriquets tant on a pris l'habitude de les substituer à leur nom. Au fur et à mesure que j'avance, les nouvelles se précisent ; ceux qui passent là sont encore les heureux : ils peuvent marcher ! Mais il y a là-bas dans le bois, à la cote 170 où se trouve le poste de secours, une foule de blessés graves. Maintenant je ne m'arrête plus. Sans souci des ornières traîtresses, je roule à pleine vitesse, je dépasse le poste d'observation d'artillerie, j'atteins le bois. Voici la voiture médicale, à droite de la route, sous le couvert. Loup, le brave mulet, s'ébroue allègrement dans les aiguilles de pin, broutant les écorces. Je confie

ma moto au conducteur, et, mes sacoches sur le dos, je m'engage dans l'étroit sentier qui conduit à travers bois à la cote 170, à 1.800 mètres de là.

De loin j'aperçois, au liséré de la clairière, la croix rouge du fanion du poste médical. Le cœur serré je hâte le pas, rechargeant mes sacoches d'un coup de rein. J'arrive.

Et maintenant je voudrais peindre...

Le poste de secours du 21e hataillon consiste en une hutte formée de branchages et sous laquelle on a couché les blessés les plus gravement atteints. A côté, le médecin-major B., les manches retroussées, panse avec l'aide-major les blessés que les brancardiers amènent. Ils ont tous deux les mains rouges, et sur le sol, éparpillés, de sanglants lambeaux d'étoffe proviennent des vêtements coupés pour mettre à nu les blessures. Tout autour, couchés sur la mousse, des blessés, barbes hirsutes, teints cireux, sur lesquels la blancheur quelquefois déjà rougie des pansements fait ressortir la glorieuse saleté des guenilles.

Sur le tout, un jour embué de brouillard, un jour bas de novembre, glacial et humide. L'air

retentit de gémissements, de plaintes, de râles aussi. Dans un coin, à l'écart, trois taches noires d'uniformes sur le sol sombre, les visages recouverts, immobiles... rigides... Pauvres gars !

Un corbeau croasse là-haut dans le ciel, les ailes planantes, en l'attente du festin.

. . . .

Et soudain ce tableau s'éclaire d'une note imprévue. Au milieu du groupe, sur une caisse régimentaire aux lourdes ferrures, on vient de déployer une petite boîte en bois jaune dont les volets sont ornés de dessins gothiques ; deux lanternes en cuivre doré, aux verres embués, protègent la flamme vacillante de deux cierges, et, entre elles, un Christ éploie la croix de ses bras étendus et cloués. Le ciboire se pose sur une nappe d'autel immaculée, et deux fantassins, tête nue, deux braves réservistes aux tempes grisonnantes, font les enfants de chœur, pendant que l'aumônier, qui, cinq minutes auparavant, jurait et sacrait comme un païen parce que les brancardiers divisionnaires, prévenus, n'arrivaient pas, et dont les bottes boueuses dépassent le surplis d'un blanc neigeux, l'aumônier militaire quitte son bonnet de

police où brillent les galons de capitaine, et célèbre une messe émouvante dont la simplicité s'imprègne aussitôt d'une grandeur qui vous étreint dans ce cadre de souffrance et de mort.

Quelques oremus auxquels répondent en un murmure les enfants de chœur barbus, puis il parle.

Paroles simples de brave homme où la France résonne, paroles de guerrier qui promettent la victoire, paroles humaines qui s'apitoient, sèment l'espoir, consolent et réconfortent.

Les blessés écoutent, tête nue, couchés sur l'herbe. Ceux qui l'ont pu se sont adossés aux pins les plus proches qui soutiennent leurs torses labourés. Le canon qui tire au-dessus de nos têtes coupe quelquefois violemment la parole au prêtre et siffle à travers le brouillard son grave chuchotement, avant d'aller éclater sur les lignes ennemies, toutes proches. La mitrailleuse, sur la gauche, égrène son bruit de moteur.

Mais tout le monde écoute, silencieux, recueilli, l'humble parole, et ceux qui râlaient, eux-mêmes, ont tu leur douloureux halètement. Un tout petit oiseau, de ceux que depuis longtemps nous ne voyons plus et que le canon a

chassés, passa d'un vol rapide pendant l'élévation, poussant un plaintif pi-ouit. Un grand cheval mourant, maigre et les yeux éteints, un cheval abandonné que nous rencontrerons demain, couché sur un revers et l'œil vitreux, regardait, presque pensif. Oh ! la scène puissante en sa simplicité !

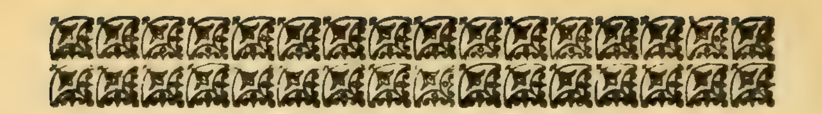
— Je n'ai pas été si ému le jour de mon mariage, me dit le médecin-major, les yeux humides, pendant que, la messe finie, l'aumônier récitait le *Pater* et que les blessés, docilement, ronronnaient les répons en un murmure indécis de gens qui se souviennent mal.

Pourquoi le médecin aide-major, qui s'était éloigné, étant d'un autre culte, sanglotait-il ? Pourquoi moi-même, dont la guerre a tué la foi, ai-je écrasé deux grosses larmes, lourdes, lentes, bienfaisantes ? Et pourquoi n'ai-je aucune honte à l'avouer ?

A. A

21e bataillon de chasseurs à pied. Secteur Est-Souain, cote 170, 27 septembre 1914.





UN NOUVEAU D'ASSAS

Il y avait eu vingt-cinq ans à l'été de 1914 que le capitaine X... avait pris sa retraite dans la jolie bourgade de V., blottie au pied de l'Argonne. Haut en couleurs, droit comme un hêtre, marcheur infatigable, le vieil officier donnait, en dépit de ses soixante-quinze ans bientôt sonnés, l'impression d'un homme encore dans la force de l'âge.

Il vivait modestement dans sa petite maison de la place du Château, entre les souvenirs de ses campagnes : la Kabylie, Solférino, la Syrie, Saint-Privat, et sa femme devenue aveugle et valétudinaire. A l'amour de son foyer et de son

ancien métier, le capitaine X... joignait une autre passion : celle de la forêt. Il était né à la lisière de l'Ardenne, et sa femme était originaire de l'Argonne. Les hasards de ses campagnes l'avaient conduit des forêts de l'Atlas à celles du Liban. De tout ce passé, il lui était resté l'amour des courses dans les grands bois.

La forêt d'Argonne, avec ses frondaisons infinies de verdure étalées entre l'aridité des plaines champenoises et la banalité des plateaux meusiens, était pour lui comme une amie très chère, qu'on ne se lasse point de revoir. Il en connaissait toute l'histoire, comme il en savourait toute la poésie. Maintes fois l'ancien officier avait erré du camp romain de la Gruerie aux ruines du « Château-Charlemagne », du chemin de la Haute-Chevauchée, célèbre dans les fastes du moyen âge, au défilé de Lachalade illustré par les guerres de la Révolution.

Mais c'est surtout la poésie de la forêt qui enchantait l'infatigable promeneur. Dès la fin de l'hiver, il allait y surprendre l'éveil du printemps ; et en automne, parmi les fourrés de noisetiers ou au fond des gorges humides tapissées de champignons aux couleurs étranges,

il assistait mélancolique au déclin de la nature.

Personne, sauf les forestiers peut-être, ne connaissait aussi bien que le capitaine X... le dédale capricieux des sentiers qui sillonnent la grande sylve. Son œil exercé savait retrouver sous les ronces et les souches mortes les antiques « voyettes de Champagne », ces vieux chemins qui faisaient communiquer les deux versants de l'Argonne avant le tracé des routes modernes.

*
*

L'invasion de 1914 surprit le vieil officier au milieu de ses courses habituelles en forêt. Un soir de septembre, au retour d'une promenade dans la Gruerie, il apprit que l'armée du kronprinz venait de franchir la Meuse et se dirigeait vers l'Argonne. Ses voisins l'engageaient à fuir au plus vite. Le capitaine s'y refusa. Prisonnier en Hanovre après la reddition de Metz en 1870 et bien traité par les vainqueurs d'alors, il voulait croire à la générosité de leurs descendants.

D'ailleurs, sans famille et sans relations en dehors de V., le capitaine ne savait où conduire sa chère infirme. Enfin le cœur lui saignait d'abandonner peut-être pour toujours sa bien-aimée forêt. Toutes ces raisons l'empêchèrent de fuir, et, comme jadis sur la colline de Saint-Privat, le vieil officier attendit l'ennemi de pied ferme.

Celui-ci ne tarda pas à prendre possession de la bourgade à demi déserte. Il pilla les maisons abandonnées, mais provisoirement il respecta celles qui, comme la demeure du capitaine X..., étaient encore occupées par leurs habitants. Désormais assis de longues journées auprès de sa chère malade, l'ancien soldat de 1870 prêtait l'oreille au bruit du canon, qui lui arrivait du Four-de-Paris, de la Harazée, de Binarville, de tant d'autres endroits de l'Argonne qui lui étaient familiers.

En cet admirable automne de 1914, il souffrait cruellement de ne pouvoir aller jouir de sa chère forêt. Surtout son âme était ulcérée de la sentir mutilée et profanée par l'occupation ennemie. Une quinzaine d'années auparavant, une pure jeune fille du village de Lachalade,

Marie-Thérèse (1), avait été assassinée par un vaurien qui avait voulu la violer dans un chemin creux de la Gruerie. Il semblait présentement au vieil officier que l'Allemand brutal commettait le même attentat sur sa forêt bien-aimée, dont il foulait le sol vierge jusque-là de toute souillure.

*
*

Un matin d'octobre, le capitaine X... venait de s'habiller, quand un coup brutal ébranle la porte de sa demeure. Il descend ouvrir et se trouve face à face avec un officier allemand, suivi d'un détachement en armes. Sans préambule le Teuton dit au capitaine :

— Il paraît que vous connaissez parfaitement l'Argonne et ses moindres sentiers. Ce matin, nous avons besoin d'un guide expérimenté dans la région de Bolante et des Courtes-Chausses. Marchez devant nous.

Le vieil officier voulut se défendre, en alléguant son âge, l'état de sa femme et aussi

(1) Son nom a été donné à l'ouvrage Marie-Thérèse, élevé dans la Gruerie près du lieu où fut commis le crime.

l'ignorance où il était des nouveaux chemins tracés dans la forêt. Mais comment résister à cette injonction brutale que soulignait d'ailleurs le geste de l'officier allemand braquant vers lui son revolver ?

Le capitaine ne demanda qu'un instant, pour aller rassurer sa femme. Il s'agissait, expliqua-t-il à sa chère malade, d'une simple promenade matinale en forêt. Avec des larmes que l'aveugle heureusement ne pouvait voir, il lui baisa tendrement le front. Il dit adieu d'un dernier regard à ses souvenirs militaires, à sa croix de légionnaire qui brillait dans un cadre à la place d'honneur. Puis, sortant de sa maison sans retourner la tête, il se livra à ses ennemis.

Après un quart d'heure de marche, la petite troupe arriva à l'orée des bois, près de la route du Four-de-Paris, qu'encombraient d'interminables convois. Quand, en cette splendide matinée, le vieil officier revit sa forêt bien-aimée, il lui sembla qu'elle lui souriait comme à un absent longtemps désiré. Le feuillage des arbres et des taillis avait pris les teintes adorables de l'automne. La rosée étincelait à la

pointe des fougères et des genêts, et, en dépit du grondement ininterrompu du canon, les oiseaux chantaient au bord des ruisseaux.

Mais, blessée et dévastée par l'envahisseur, la forêt avait pâti elle aussi de la guerre. Ce n'étaient partout que larges abattis d'arbres, chemins ombreux transformés en fondrières, sources charmantes devenues cloaques.

A l'entrée des bois, un fort détachement de troupes attendait celui qui encadrait déjà le capitaine X... Tout ce monde emboîta méthodiquement le pas derrière lui. Chemin faisant, le vieil officier avait deviné quelle sorte de service l'ennemi prétendait exiger de lui. A ce moment même une lutte ardente était engagée entre le 5me corps français et le XVIme corps prussien pour la possession du Four-de-Paris et de la Gruerie. Or les Français menaçaient de couper la gauche allemande par le profond ravin des Meurissons, qui débouche précisément au Four-de-Paris.

Pour déjouer cette manœuvre, leurs adversaires du XVIe corps devaient essayer de tourner le ravin par le sud, dans la direction du village de Lachalade. C'était afin de découvrir un

chemin commode descendant sur la Biesme, entre cette dernière localité et le Four-de-Paris, que les Allemands avaient requis les services du capitaine X...

Celui-ci sentit toute sa fierté se révolter à la pensée de l'odieuse complicité où un perfide ennemi essayait de le compromettre. Il fut sur le point d'arracher son revolver à l'officier qui marchait à ses côtés, pour lui brûler la cervelle et mourir ensuite en vendant chèrement sa vie. Mais, réflexion faite, il se contint, et c'est du pas le plus calme à la fois et le plus délibéré qu'il précéda vers l'ouest la troupe à laquelle il devait servir de guide.

Quand ils eurent dépassé l'antique voie romaine qui suit les crêtes de l'Argonne, ils se trouvèrent au milieu d'un dédale de chemins, tous descendant vers la vallée de la Biesme, mais dans des directions divergentes. A ce moment, l'officier allemand réitéra à son guide l'injonction de choisir le sentier qui aboutit à la route de Lachalade au Four-de-Paris, juste entre ces deux localités. Le capitaine X... le connaissait bien, pour l'avoir suivi maintes fois au cours de ses randonnées en Argonne.

C'était cette piste, élargie par de récents charrois, qui dévalait tout droit vers l'ouest.

Au lieu de s'y engager, le capitaine prit vers la gauche un simple sentier, à peine tracé dans les bruyères roses, qui obliquait peu à peu vers le sud-ouest. Il savait bien que ce « layon » l'amènerait tout près du village même de Lachalade, c'est-à-dire au milieu des masses françaises, qui devaient barrer l'ancien défilé du même nom. Mais, pour prévenir les défiances de l'officier allemand, il lui expliqua que c'était un simple raccourci, qui permettrait de contourner plus facilement le ravin des Meurissons.

Le sentier ne tarda pas à s'enfoncer dans une gorge humide et encombrée de ronces, où toute la troupe dut se former en file indienne. Une inquiétude vague commençait à se lire sur tous les visages. Derrière les fourrés on devinait des mouvements confus de troupes, tandis que vers la droite au contraire la canonnade du Four-de-Paris semblait s'éloigner.

L'officier allemand allait faire halte pour reformer son détachement, quand un brusque : « Qui vive ? » éclata dans un fourré voisin.

Au même instant, on entendit le bruit sec de plusieurs fusils qui s'armaient. D'une voix surhumaine, amplifiée par les échos du ravin et qui domina un instant le roulement sourd du canon, le capitaine X... s'écria :

— A moi, camarades ! Tirez vite, voici les Allemands.

Au même moment, l'officier prussien qui marchait à ses côtés, ivre de colère, lui déchargeait son revolver dans la tête. L'ancien combattant de Saint-Privat s'abattit comme une masse à travers le sentier, tandis qu'à son appel les sentinelles et les petits postes placés en avant des troupes françaises avaient ouvert un feu violent sur les Allemands, occupés à se dégager des ronces et des épines du ravin. Bientôt une fusillade intense crépita en demi-cercle autour d'eux. Surpris et affolés, ils se précipitaient les uns sur les autres pour remonter l'étroit sentier et rejoindre les renforts qui ne devaient pas tarder à les suivre. Mais une charge hardie d'un bataillon de marsouins placé sur les pentes voisines leur coupa définitivement la retraite.

*
* *

Quand l'officier qui avait conduit la charge parvint au fond du ravin, il trouva étendu à côté du cadavre d'un commandant prussien un grand vieillard, à la moustache et à l'impériale blanches, le ruban de la Légion d'honneur à la boutonnière. Un filet de sang coulait de son front et rougissait le sol de la forêt. A l'approche de l'officier français, le blessé entr'ouvrit un instant les yeux, et, reconnaissant l'uniforme ami, il dit péniblement :

« Je suis heureux... de mourir... pour la France. »

Puis sa tête se renversa et le capitaine X... ferma les yeux pour toujours.

En cette froide et radieuse matinée d'octobre, les grands hêtres faisaient pleuvoir autour d'eux leurs feuilles vermeilles ou mordorées. Les bruyères roses agitaient leurs clochettes, où les gouttes de rosée semblaient autant de larmes. On aurait dit que la forêt se dépouillait

elle-même de sa parure pour faire un splendide linceul au héros, au martyr qui l'avait tant aimée.

CH. A.

infirmier-major.

Argonne.





LE PHONOGRAPHE

Doux et vigoureux tour à tour, le chant résonnait sur le timbre d'un violoncelle, nasillard à peine. Je n'aime pas le phonographe ; pourtant, ce soir-là, non seulement je le tolérais, mais je l'écoutais. J'éprouvais avec volupté le réveil de cet enthousiasme que le même chant m'inspirait avant la guerre, à l'époque heureuse et déjà si lointaine où je consacrais à l'art le meilleur de ma vie.

« Plus d'hiver, déjà le printemps commence... »

Les notes évoquaient au fur et à mesure les paroles à mon souvenir, et j'adaptais d'instinct au présent le sens symbolique du poème.

« Printemps, avec sa grâce fière et forte... »

Mon imagination, qui transporte si aisément mon âme loin de mon corps, me laissait, malgré l'émotion artistique que je ressentais, la notion précise du milieu.

J'étais dans une cave. La clarté d'une bougie plantée dans une bouteille faisait saillir de l'ombre la table sur laquelle elle était posée et quatre manilleurs groupés alentour. Les capotes bleu horizon des joueurs se distinguaient mal à la lueur jaune de la flamme. Les figures humaines, dessinées par contrastes de lumière et de ténèbres, prenaient plus de caractère et de puissance que dans le jour diffus ; la ligne du front, du sourcil et de la joue zigzaguait, bordant la tache obscure de l'œil et de la bouche ; le nez s'éclairait par instant, selon les mouvements de la tête ; quelques poils de barbe et de moustache accrochaient la lumière ; les mains, tendues pour jeter ou ramasser les cartes, s'illuminaient, puis retombaient dans l'ombre.

— Par ici la sortie !... c'est moi qui ai la manille...

Un juron et un coup de poing sur la table, une table de salle à manger de faux style

Louis XVI qui avait subi sans trop de blessures les vicissitudes des combats, témoignèrent de la révolte du perdant contre la rigueur du hasard.

— Je ne joue plus !... C'est insensé, une déveine pareille... Je perds encore six sous.

Le phonographe-violoncelle chantait toujours sa mélodie. L'appareil était placé sur une caisse dans un angle de la cave, en face de moi. De l'endroit où j'étais couché sur la paille, je l'apercevais confusément par-dessous la table et entre les jambes des manilleurs. La silhouette accroupie à côté était celle du « poilu » qui l'avait découvert dans les ruines d'une villa et apporté « pour donner de la distraction aux copains ».

Ce soldat musicien ignorait la qualité spéciale de son concert improvisé bien qu'il eût déchiffré sur l'étiquette du disque : Wagner, la Walkyrie, « Chant du Printemps ». Mais il prenait son rôle très au sérieux, car le tapage des joueurs l'indigna :

— Taisez-vous donc !... Y a pas de plaisir à se décarcasser pour vous !... C'est pourtant de la musique à la hauteur, ça... De l'opéra,

probable... N'est-ce pas, Goursaint, toi qui t'y connais, que c'est de l'opéra ?

Une voix tranquille résonna à ma droite.

— Oui, c'est de l'opéra.

— Parbleu !... Ça se devine... Tiens ! je recommence... Et, cette fois, tâchez de la fermer, hein !

— Oh ! cria quelqu'un qu'on ne distinguait pas dans le coin ténébreux, fermez-la tous, et toi comme les autres, Brodard... Tu nous barbes avec ta boîte à musique. Moi, j'ai sommeil ; laisse-moi dormir, il est l'heure.

— Quoi ! tu te couches comme les poules alors. Il est à peine sept heures.

— Il fait nuit.

— Beau malin ! il fait toujours nuit ici, dans la carrée.

Tout en discutant, Brodard avait remonté son phono.

— Attention !... je commence.

L'appareil reprit l'exécution du morceau. Cette fois, la répétition des mêmes nuances, juste aux mêmes endroits, me fit sentir davantage la mécanique ; mais le son du violoncelle, accompagné en sourdine par un piano, restait

assez pur, et la beauté de l'hymne d'espérance de Siegmund me pénétrait. Car Siegmund chante le triomphe de la vaillance sur la perfidie, de la noblesse sur la bassesse, du héros libre sur l'oppresseur, de la volonté humaine sur la fatalité. Dans un instant, il va mourir pour sa foi, mais celle-ci lui survivra, et son descendant, victime de la puissance tyrannique des dieux, sera aussi l'artisan de leur chute. Ainsi, tandis que je sentais plus douloureusement l'horreur de la fatalité présente, mon cœur se gonflait d'un immense espoir.

Je me tournai machinalement vers Goursaint, qui était étendu à côté de moi sur la paille. C'est un jeune compositeur, élève du Conservatoire, qui aurait dû concourir en 1915 pour le prix de Rome. Il était immobile, le coude dans la paille, la tête appuyée sur sa main ; ses yeux fixes brillaient entre les paupières mi-closes.

Je compris qu'il éprouvait des impressions analogues aux miennes.

Nos camarades (nous étions une quinzaine cantonnés dans cette cave), maintenant que leur attention avait été forcée, se taisaient. La

plupart n'avaient jamais entendu, en fait de phonographes, que des appareils de camelote, et celui-ci, un instrument de précision perfectionné, les épatait un peu.

Le chant s'anima pour s'achever avec une fougue enthousiaste.

— C'est tout de même bath, ce truc-là ! dit le cabot, un Normand, tisseur de son métier.

Il s'approcha du phonographe, se fit donner le disque par Brodard.

— Montre un peu.

L'autre, fier de sa trouvaille, dégagea le disque, le tendit au caporal, qui s'approcha de la bougie pour lire de ses propres yeux l'inscription.

— Wagner... Wagner ? Qu'est-ce que c'est que ça, Goursaint ?

— Un grand compositeur, repartit mon voisin de son même ton tranquille.

— Wagner ?... Hum !... Il me semble que j'ai entendu ce nom-là... C'est-il pas un Boche ?

— Si.

Il y eut dans la cave un moment de silence, si bien qu'on entendit résonner sourdement au

dehors deux coups de canon venus de très loin, vers l'est.

Soudain Brodard, qui était resté accroupi à côté de son phonographe, bondit comme un tigre sur le caporal, lui arracha le disque.

— Donne-moi ça ! cria-t-il. Ah ! nous nous chatouillons le tympan avec de la musique boche... C'est dégoûtant !... Tiens ! voilà ce que j'en fais.

A ces mots, il frappa à la volée sur la table avec le disque, dont il ne lui resta qu'un fragment dans la main. Il grommela encore quelques mots qui devaient être un blâme à l'adresse de Goursaint, coupable de ne pas l'avoir renseigné tout de suite.

— En as-tu d'autres ? demanda le cabot.

— Un.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Encore qué'que bocherie... L'étiquette est abîmée, je n'ai pas pu lire... je vais le démolir aussi.

— Attends donc !... joue-le d'abord. Si c'était un air français !...

Cette objection parut frapper Brodard. Il se mit en devoir de fixer sur l'appareil le second

disque qu'il avait trouvé. Je me rappelle très nettement le dernier tableau de cette scène : Brodard penché sur sa machine et s'apprêtant à pousser avec le doigt le petit levier de la mise en marche.

Mais la continuité des événements fut interrompue pour moi, comme il arrive dans certains rêves où l'on passe subitement d'une situation à une autre.

Une masse s'abattit sur mes épaules en même temps que le sol bondissait sous moi. Mes paupières se fermèrent convulsivement. Toute ma tête vibra, l'air hurla dans mes oreilles à me crever le tympan ; j'éprouvai dans la poitrine l'angoisse du noyé qui cherche sa respiration. Je fis un tour sur moi-même. Un objet dur me meurtrit le front, j'y portai la main ; mes doigts saisirent le talon d'un brodequin.

Le poids qui m'avait accablé un moment s'était écarté de lui-même. Je rouvris les yeux et me dressai sur mon séant. Une obscurité absolue régnait autour de moi. Etais-je devenu aveugle ? Mais non, les yeux ne me faisaient pas mal, mes paupières battaient normalement,

je ne sentais pas sur ma figure l'humidité chaude du sang.

Un bruit confus régnait dans la carrée. Une exclamation de colère tempérée d'ironie domina soudain le remue-ménage, les heurts, les soupirs, les cris sourds.

— Ah ! mince ! qu'est-ce que j'ai pris !

Je reconnus la voix de Brodard. Celui-ci, qui, un instant auparavant, était séparé de moi par toute la largeur de la cave, se trouvait maintenant à ma gauche, son épaule touchant la mienne. Des poussières, des débris de plâtre pleuvaient sur ma tête.

— Ah ! c'est toi, Brodard, dis-je en forçant instinctivement le ton. Je crois que nous venons de recevoir une fameuse marmite.

— Ce n'est pas une marmite, affirma à ma droite la voix de Goursaint.

— Y en aura donc pas un qui fera de la lumière là dedans ?

— L'homme de chambre, allume ec'chandelle !

Une rumeur grandissante nous parvenait à présent du dehors. Décidément il se passait quelque chose de grave.

Je me relevai et je sentis que Brodard se dressait en même temps. Une petite flamme brilla à ma droite, je vis Goursaint debout, tenant des deux mains son briquet, la figure éclairée par en dessous. Il s'approcha de la table. La bougie avait disparu. Quelqu'un la retrouva par terre avec la bouteille, qui, par extraordinaire, ne s'était pas cassée en tombant. Goursaint la ralluma.

— Les pauvres bougres qui sont là-haut dans la tranchée... grommela le cabot sans achever sa phrase.

Nous le comprenions assez : nous avions tous, à ce moment, la conviction de ne pas revoir nos camarades vivants.

— Aux armes !

L'ordre nous arrivait par la porte de la cave ; il était crié dans l'escalier.

— Allons, ouste ! tout le monde en haut ! commanda le caporal.

Nous nous bousculions déjà au fond de la carrée pour ramasser nos fusils, tout à l'heure bien alignés contre le mur entre deux planches, « au ratelier », et maintenant jetés pêle-mêle comme un jeu de jonchets.

Comme je me redressais, tenant d'une main mon fusil, de l'autre mon ceinturon, j'observai que mon phonographe était toujours à la même place sur une caisse basse. Il ne semblait pas avoir souffert de la commotion. Brodard n'avait pas eu le temps de le mettre en marche et n'y pensait sans doute plus.

Passant à la hâte un bras après l'autre dans les bretelles de mes cartouchières, je courus à l'escalier ; Goursaint m'avait précédé. Nous montâmes à tâtons ; mais, à mi-hauteur, nos yeux distinguèrent un carré de ciel gris dans le cadre obscur de la trappe ouverte.

En quelques bonds, nous fûmes au niveau du sol. Un vent assez vif soufflait, poussant de lourds nuages. A part le contour des objets qui se projetaient sur le ciel, on ne distinguait rien. Devant moi, à portée de mon bras, un trait horizontal comme le faîte d'un mur à hauteur d'homme m'indiquait la crête du parapet de la tranchée de troisième ligne où je me trouvais au sortir de la cave. Je ne voyais pas Goursaint, si près pourtant que ma main le frôlait.

J'avais bouclé mon ceinturon, boutonné la

patte porte-épée de la capote. Me rappelant la dernière réflexion de mon camarade, je demandai :

— Alors, si ce n'est pas une marmite, qu'est-ce que c'est, à ton avis ?

— Une mine... Les Boches ont fait sauter une de nos tranchées. Tu ne vois pas cette fumée, là, à gauche ?

En tournant la tête, je constatai que la faible lueur grisâtre du ciel était masquée en un certain endroit. L'obscurité de la terre se prolongeait verticalement et s'étalait sous les nues comme l'ombre d'un énorme champignon aux contours indécis.

La rumeur confuse qui avait déjà frappé nos oreilles dans la cave nous parvenait plus nettement, mais il était impossible de l'analyser

Nos camarades se pressaient derrière nous. La voix du sergent résonna :

— Tout le monde est là ?

— Oui, sergent ! dit notre caporal, derrière moi.

Je ne voyais pas les interlocuteurs. Un bruit de pas, sur notre droite, annonça l'arrivée d'une autre escouade. A ce moment un coup

de canon tonna, en avant, du côté boche ; cinq autres suivirent en série précipitée, puis les pièces grondèrent par rafales, sans interruption.

— Bon !... les 77 qui s'en mêlent ! grommela Brodard.

Il achevait à peine, qu'un ronflement irrégulier de plus en plus aigu et intense nous avertit d'un danger.

Vju... vje... vzi...

Je m'adossai instinctivement à la paroi de la tranchée, un peu bousculé par mes voisins, qui m'imitaient avec précipitation.

Un éclair me fit distinguer, dépassant le bord postérieur de la tranchée, un pan de mur dentelé, tout ce qui restait, au-dessus du sol, de la maison dont la cave nous servait de logis. Une explosion sèche introduisit une note nouvelle dans le concert et l'obscurité se refit, plus impénétrable à mes yeux. Quelque chose siffla légèrement au-dessus de moi, des graviers coulèrent de la crête du parapet.

D'autres éclairs, d'autres explosions, d'autres sifflements suivirent. Mes oreilles commencèrent à bourdonner, j'éprouvai une pesanteur

dans la tête. Des détonations plus graves nous signalèrent l'entrée en scène de l'artillerie lourde.

Il n'y avait pas une demi-minute que cela durait quand j'entendis le sergent crier :

— Etes-vous sourds ? bon sang !... Tout le monde par ici !

Je percevais ses paroles comme si j'avais eu du coton dans les oreilles, mais je me rendais compte qu'il devait crier très fort.

Un mouvement se fit parmi nous, je marchai avec la file, Goursaint devant moi, Brodard derrière. Nous nous engageâmes dans un boyau sinueux dont mes épaules frottaient à chaque pas les parois.

C'est éreintant de marcher dans ces boyaux de communication, surtout quand le sol est humide et glissant. Je connaissais celui-là pour l'avoir parcouru cent fois, et je savais à quel endroit il fallait faire une grande emjambée pour éviter une flaque particulièrement profonde, où il était bon de se pencher à droite pour ne pas heurter avec l'épaule gauche un angle rocheux, où encore on devait s'arc-bouter avec les mains contre les deux parois afin de

ne pas trop peser sur un terrain vaseux dans lequel on enfonçait facilement. Toutes ces précautions étaient devenues réflexes pour mes camarades comme pour moi.

Le canon grondait maintenant de tous les côtés : nos 75 ripostaient aux Boches, et je reconnaissais le son caractéristique d'une de nos batteries lourdes, établie à deux kilomètres en arrière de nos lignes.

Un large rayon blafard balaya la tranche de ciel que je pouvais observer du fond du boyau. Son centre était chez l'ennemi.

— Un projecteur, dis-je.

Nous arrivions à la tranchée de deuxième ligne, creusée obliquement par rapport à la troisième ligne, que nous venions de quitter. Le silence se fit subitement du côté boche. Notre artillerie seule continuait à gronder. Un rectangle de lumière dans la paroi du boyau indiquait le poste de commandement, loge étroite éclairée par une lanterne ; un homme avait juste la place de s'y asseoir sur une banquette de terre recouverte de paille. Le lieutenant qui l'occupait était debout sur le seuil et donnait des ordres à notre sergent.

— Ils ont fait sauter notre tranchée de première ligne, expliquait-il. Nous allons avoir un rude assaut à soutenir... Occupez la gauche du secteur...

C'était le lieutenant Merlereau. Sa voix, habituellement flegmatique comme son caractère, était plus chaude ; elle vibra pour nous crier :

— Camarades, sauf quelques privilégiés, nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous battre. Voici le moment de montrer aux Boches ce que nous valons... A vos postes !

Ce n'était presque rien, mais cela nous fit un effet prodigieux. Chacun d'entre nous se sentait le cœur d'affronter dix adversaires. L'un poussant l'autre, nous prîmes position dans la tranchée. J'étais debout sur la banquette de terre, devant un trait grisâtre, le créneau. Je me penchai légèrement pour regarder par le trou et passer au travers le canon de mon fusil muni de sa baïonnette.

Alors le rayon blafard que j'avais déjà remarqué une fois tourna autour de son centre lointain, traîna sur les champs, révéla quelques secondes les ruines d'une ferme, glissa vers nous. J'eus soudain l'impression qu'une très

grosse lampe, quelque chose comme un phare d'auto, était posée à dix ou douze mètres du créneau et m'éblouissait de sa lumière violacée : le projecteur venait d'arrêter son rayon sur nous. Impossible de rien voir d'autre ! J'aimais cent fois mieux l'obscurité.

Le tapotement de nos mitrailleuses résonna, dominant le roulement continu de la canonnade. J'entendais surtout distinctement les deux plus rapprochées, à ma droite et à ma gauche. Leur tir, d'abord lent, s'accélérait, crépitait avec rage.

Des cris, des hurlements, parmi lesquels je discernais des « hoch ! » furieux, des « vorwaerts ! » s'élevèrent dans la nuit. Des ombres vagues s'agitèrent dans la lumière éblouissante du projecteur.

— Feu à volonté ! rugit le lieutenant Merlereau.

— Feu à volonté ! répéta notre sergent, tout près de moi.

L'ordre fut encore lancé par une autre voix, à l'extrémité opposée de la tranchée. Je me mis à tirer au hasard par mon créneau, j'étais incapable de viser avec cette lumière dans les

yeux. En cet instant, je l'avoue, j'avais besoin de toute mon énergie pour maîtriser l'angoisse que me causait l'approche d'un danger invisible.

Tout à coup, le rayon fut intercepté par une masse noire, immobilisée à dix pas de moi, puis la forme d'un bras se détacha. Je me rendis compte qu'il y avait là un homme, arrêté par notre réseau de fils de fer...

Mettre en joue, presser la détente, ce fut instinctif comme le geste du chasseur qui tire un perdreau à l'envol. L'ombre s'évanouit. L'implacable lumière m'éblouit derechef.

A partir de ce moment, je perdis la notion exacte de ce qui se passait. Mes yeux et mes oreilles, surmenés par des sensations trop vives, ne m'étaient plus d'aucun secours. Je n'avais plus peur, mais une idée bien nette dominait en moi, l'idée que la fatalité m'avait marqué à mon tour, que je ne survivrais pas à ce combat.

Une bousculade se produisit sur ma gauche et je fus entraîné vers le boyau de communication. Quelqu'un cria :

— En arrière ! en arrière !... nous sommes cernés.

Celui qui me précédait dans cette retraite trébucha et tomba. Poussé sur lui, je perdis l'équilibre à mon tour. Une imprécation m'apprit que c'était Brodard qui avait roulé sous moi. Je le sentais se débattre pour tâcher de se relever; mais déjà les autres passaient, trébuchant sur nous et nous foulant aux pieds. Il y avait aussi un autre corps étendu, inerte celui-là. Ma baïonnette s'était plantée profondément dans le flanc de la tranchée ; mon fusil, coincé obliquement, me gênait. Pourtant, quand nos camarades furent passés, nous pûmes nous remettre debout, Brodard et moi.

Courir jusqu'au boyau est l'affaire d'un instant. Je n'ai plus la lumière du projecteur dans les yeux, mais une lueur laiteuse plane au-dessus de la tranchée. A l'entrée du boyau, nous sommes accueillis par un coup de feu. Une balle siffle.

— Ne tirez pas!... C'est nous, crie Brodard.

Mais, dans cet enfer, impossible de se faire reconnaître. Notre situation est critique, entre les Boches qui arrivent par la tranchée et les nôtres qui défendent le boyau. Nous prenons le parti de nous hisser sur le revers de la

tranchée et de regagner la troisième ligne à travers champs.

Je m'aperçois alors qu'il n'y a pas de projecteurs que du côté des Allemands. La campagne est balayée par une demi-douzaine de rayons croisés. Nous avons l'impression de courir en pleine lumière. Pourtant les Boches doivent être éblouis comme nous.

Des balles rasent le sol. Je vois Brodard chanceler.

— Ouf ! fait-il, haletant. Touché !

Je lui passe le bras sous la taille, le pousse en avant. Déjà nous atteignons les fils de fer de la troisième ligne. Je connais le passage. Je crie très fort nos noms pour empêcher les nôtres de nous fusiller à bout pourtant.

Une fois dans la tranchée, Brodard s'affaisse ; une balle lui a déchiré le flanc. Vallochet, le brancardier, qui était là, le traîne dans la cave par l'escalier.

Cependant les nôtres refluent par le boyau. Les champs devant nous se couvrent d'ombres sautillantes, des clameurs dominent les grondements et le fracas. Les Boches arrivent à l'assaut de la troisième ligne.

Inquiet pour Brodard, je cours jusqu'au bas de l'escalier, avant de prendre ma place au créneau, afin de jeter un coup d'œil dans la cave où la bougie brûle toujours. Je suis tout de suite rassuré. Brodard est couché à sa place sur la paille, contre son phonographe ; le brancardier lui a ôté sa capote et sa chemise et lui panse son flanc ensanglanté.

Je fais aussitôt volte-face et remonte précipitamment. J'entends derrière moi une espèce de râclement, puis un son musical jaillit, éclatant. Dans un mouvement fait sans intention, Brodard a dû déclencher le ressort de son phonographe.

Et une voix mâle, puissante, à qui l'appareil donne un très léger chevrotement, s'élève :

« Allons, enfants de la patri-i-e,
Le jour de gloire est arrivé... »

La Marseillaise ! Le phonographe nous chante la Marseillaise, avec accompagnement de cuivres et de timbale.

Je me jette à mon créneau. Je commence à tirer sur les ombres mouvantes. Le chant devient soudain plus distinct. On a sûrement

porté le phonographe en haut de l'escalier.

Le stentor mécanique en est au refrain chanté par un chœur de cent voix, de l'aigu au grave, tandis que l'orchestre redouble de vigueur.

« Aux armes, citoyens !... »

Qui n'a pas entendu la Marseillaise dans un pareil moment ne peut juger de la véritable grandeur de cet hymne guerrier. Pour moi, j'étais grisé : ma bravoure et ma force physique étaient doublées ; je me sentais invulnérable et animé contre les ennemis de notre race d'une rage capable de vaincre.

« Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !... »

Goursaint grommelait :

— C'est tout de même plus beau que du Wagner, il y faut seulement le cadre et l'ambiance...

Ah ! les Boches eurent une belle réception. Ceux qui parviennent jusqu'à la tranchée tombent sur nos baïonnettes. Les survivants dé-

talent. A notre tour d'attaquer ! Rien ne nous aurait retenus.

Nous grimpons sur le parapet, nous nous élançons à la poursuite des fuyards. Les silhouettes qui bondissent à mes côtés, à travers les champs troués par les obus, sont celles de soldats français. Goursaint court à deux mètres de moi, je le reconnais à sa démarche.

La Marseillaise retentit toujours derrière nous. Des hommes tombent, les autres continuent. Nous revenons sur notre tranchée de deuxième ligne comme une vague qui la submerge. Les Allemands fuient sans essayer de s'accrocher.

— Aux armes, citoyens ! entonne, encore très net malgré la distance, le chœur du phonographe.

— En avant ! nous les avons ! crie le lieutenant Merlereau.

Un nouveau bond nous porte à notre première ligne ou plutôt au cratère informe qui en occupe la place.

Là, quelques Allemands braves tentent de nous repousser. Je ne me rappelle plus très bien ce que je fis dans la rage de la bataille. Je

fonçais, baïonnette pointée, sur ce qui s'agitait confusément devant moi. Les Boches vociféraient, les nôtres poussaient des hurlements de victoire ; la violence de la canonnade et de la fusillade ne diminuait pas, et pourtant, au milieu du vacarme, je distinguais encore l'hymne puissant soutenu par l'éclat des cuivres

« Marchons, marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! »

Il me semblait que derrière moi la France entière se levait, révoltée contre l'envahisseur et confiante en la juste victoire. Elle avait mis son espoir en nous ; nous devenions, mes camarades et moi, les héros de sa délivrance et de son triomphe.

Je ressentis à la nuque un coup terrible, mon fusil m'échappa des mains, je me rendis compte encore que mes genoux pliaient.

Des sensations de cauchemar succédèrent à cet incident, j'essayais de bouger et ne pouvais. Des mains me tiraillaient, me palpaient ; des voix bourdonnaient. Puis j'étais secoué, balancé. Je faisais de violents efforts pour ouvrir

les yeux. Mes paupières étaient lourdes, lourdes. Enfin je réussis à les soulever.

Je me retrouvai dans une cave bien éclairée par une grosse lampe à pétrole suspendue à une poutre du plafond. Une odeur d'iodoforme imprégnait l'atmosphère. J'étais couché sur de la paille. La tête me faisait mal et j'avais le cou ankylosé.

Les canons et les fusils parlaient toujours. En face de moi, par une porte ouverte, je voyais une autre cave éclairée ; des voix me parvenaient, assourdies. Une autre résonna tout près.

— Alors, vieux copain, ça va mieux !

— Tiens ! tu es là, Brodard ? dis-je péniblement.

— Oui, une balle dans le flanc, une côte cassée... Mais toi, il paraît que tu l'as échappé belle et qu'il faut que tu aies le crâne solide... Tu as reçu un coup de crosse à la volée.

— Avons-nous conservé la tranchée ?

— Oui... vainqueurs sur toute la ligne... Dis. Qu'est-ce que tu penses de mon idée ?

— Le phono ?... la Marseillaise ?

— Oui...

— Epatant, mon cher ! C'est incroyable ce que ça nous a entraînés.

— Je me l'étais bien dit... Quand je me suis aperçu que c'était la Marseillaise, j'ai fait porter le phono par Vallochet sur le parapet de la tranchée... Hein ! c'est autre chose que du Wagner, ça !... Y a pas à dire : ça vous prend, ça vous emporte... on irait jusqu'à Berlin !

De la cave voisine, le caporal infirmier, montrant la tête, gronda :

— Silence, là dedans !... Reposez-vous... ce n'est pas le moment de jacasser, ni d'aller à Berlin.

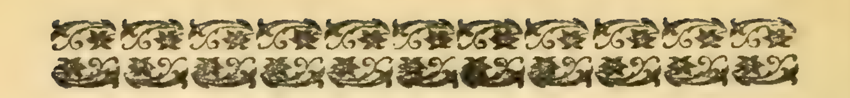
— On ira, je te dis, répliqua l'incorrigible Brodard... Et le phono en sera, je demanderai au capiston la permission de le fourrer dans la voiture de la compagnie.

J. P.

Ambulance

Région de Soissons.





TOUBIB

Hommage à mon régiment.

C'était un de ces caniches sans race, abâtardi par la misère et les coups. Il était laid, sale, pisseux, et seul son regard appartenant plus à l'homme qu'à la bête l'embellissait.

Il s'était donné à l'escouade un matin, alors que la compagnie était au repos à trois kilomètres en arrière du front.

Une gamelle l'avait fixé. Plus rien au monde n'aurait pu le faire s'éloigner de ces poilus pour chacun desquels il avait un regard, une caresse.

Il pleuvait dru ce matin-là. Pataugeant dans

la boue gluante de la route défoncée par les autos, creusée d'ornières et de trous d'obus, l'escouade, éreintée par huit jours de tranchées de première ligne, huit jours, huit nuits d'attaques et de contre-attaques, de luttes incessantes contre les hommes, contre les éléments, était allée cahin-caha à la corvée de bois.

Elle avait été particulièrement éprouvée. Les shrapnells, les bombes, les marmites, les balles l'avaient réduite à sa plus simple expression. Il n'en restait plus — de cette pauvre, de cette glorieuse escouade — qu'un *cabot* quinteux, bronchiteux, trois territoriaux rompus jusqu'aux genoux, et deux de l'active — jeunes classes — dont les lazzis, faits de jeunesse et d'exubérance, ne trouvaient d'écho dans cette triste cohorte d'hommes que le repos réduisait au cafard.

Le ciel était maussade. Inlassablement, il pleuvait sur ces soldats plus maussades encore. Ils se pressaient, s'embourbaient dans la fange avec la hâte maladroite des gens exténués.

Soudain, au coin d'un boqueteau, efflanqué, hérissé, l'oreille basse, habillé d'ordure, le

chien — Toubib — leur était apparu. Pauvre loque sans nom, il vint au-devant d'eux, la queue entre le train d'arrière, dodelinant, rampant, minable, les flancs battus de soubresauts.

La réception ne fut pas des plus engageantes. Le *cabot* eut vers lui un geste de colère accompagné d'un sonore juron. Les territoriaux, indignés de tant de saleté — ils ne se voyaient pas, les malheureux — poussèrent un « Pouah ! » dédaigneux.

Seuls, tant il est vrai que la jeunesse garde toujours en quelque coin un peu de cette espérance qui embellit tout — les deux classes 13, Barmade et Tison, eurent un élan.

— Oh ! le beau toutou ! clama Tison, un jeune blondin blanc — dans sa crasse — comme une femme.

— Tu vas faire mourir notre cabot de jalousie, riposta Barmade en lui montrant le caporal Dufleuve qui, plus quinteux, plus neurasthénique que jamais, s'apprêtait à appliquer une bourrade au pauvre caniche qui s'entêtait à ses pieds.

Avec la promptitude de son âge Tison s'interposa :

— C'est pas juste, dit-il. On frappe les Boches mais pas les bêtes. Voyons, Dufleuve, ne reconnais-tu pas un air de famille entre toi et ce *clebs* ? Pour le moins, n'en sois pas jaloux, vous êtes aussi sales l'un que l'autre.

Barmade, joufflu, rougeaud comme un amour de Fragonard, souligna, en se tapant sur la cuisse :

— C'est peut-être pourquoi il ne veut pas le voir !

Le caporal Dufleuve, réserviste et père de trois enfants, parti le deuxième jour, n'était pas un mauvais bougre, mais, il l'avouait lui-même, il avait ses crises, son cafard, et alors il devenait effroyablement morose, gueulant à tort et à travers, maudissant son sort et celui des autres. Tous s'attendaient à une réplique mordante de sa part. Au grand étonnement de chacun il ne répondit que par ces simples mots :

— Peut-être bien ! Mais tu n'as pas vu ta gueule, Barmade, avant de causer.

Ces poilus s'entre-regardèrent.

Leurs gueules !!! Ils les voyaient, et, comme si ces seuls mots les eussent éclairés, les eussent

mirés, ils éclatèrent d'un rire homérique. Leurs gueules !!! Vois la tienne. — Vois la mienne. Ils s'étonnèrent d'être noirs, hirsutes, boueux, minables. Ce fut la foudre de la moquerie qui éclata au milieu d'eux comme un percutant, et la petite troupe naguère triste, courbée, avachie, eut des rires. Ils semblèrent rassurer un peu le pauvre animal toujours accroupi servilement dans la fange.

La bête comprenait que le rire, en réconfortant ces hommes, gagnait sa cause.

L'homélie passée, un des trois territoriaux eut un geste amical à l'égard du chien. D'une voix de rogomme qu'il s'efforçait de faire tendre, il l'appelait.

— Azor ! Phanor ! Médor ! Phébus ! César ! Viens vite ici, mon bon chien !

L'autre battait de la queue, la confiance lui revenait. Ses grands yeux bons de chien allèrent tour à tour à chacun des poilus.

— Ben, mon vieux ! dit Dufleuve, tu peux te vanter, quoique *bestiau*, d'être aussi sale que de pauvres bougres de chrétiens à la mode de l'année !

— Dis donc, Dufleuve, tu m'en donneras de

la graine de ta mode. Ça sera mon triomphe ! gouailla Tison.

— Quand tu seras dans les salons de ton héritière, mince de luxe, alors, renchérit Barmade.

Dufleuve allait répondre quand un des territoriaux — il n'y a qu'eux pour causer service — l'arrêta.

— C'est pas tout. On rigole ici comme des gosses. Et le bois ? Cabot, tu n'y penses plus ?

— Tu l'as dit, Parrois, on y va.

Et tous plus légers — un rire, une farce avaient suffi, désempris du cafard — s'élancèrent vers le boqueteau, suivis par le pauvre caniche.

Il ne devait plus les quitter.

Naturellement, pendant toute la corvée, la conversation roula sur le chien. Chacun émit son avis, son mot, sur sa présence en de tels lieux. Là-bas, tout intrigue l'homme comme un enfant — un rien l'attriste, un rien l'amuse.

Quand Dufleuve donna le signal du départ, l'escouade entière avait pris une décision capitale : elle adoptait le chien. Comme on discu-

tait pour savoir comment faire un supplément d'ordinaire, Dufleuve trancha la question :

— Bast, conclut-il, le *juteux* (1) qui a droit à deux rations en donnera une à notre clebs, et voilà tout !

Le brave caporal ne pardonnait pas aux gradés les parts supplémentaires que leur réservait l'autorité. Il ne manquait jamais de montrer son ressentiment à cet égard.

— Et encore il lui restera la *gniolle* (2) et le *pinard* (3), termina-t-il en chargeant son fagot.

*
* *

Arrivée au cantonnement, la petite troupe avait déjà bâti tout un roman sur sa recrue, et Barmade, qui, dans le civil, travaillait chez un officier ministériel, eut tôt fait de dresser un acte fantaisiste d'adoption, d'après lequel il était établi que la 9e de la 8e du 2e bataillon du ... régiment d'infanterie avait adopté, le 28 octobre 1914, en Argonne, un chien au pe-

(1) Adjudant.
(2) Eau-de-vie.
(3) Vin.

lage pisseux et sale répondant au nom de : « Toubib », en souvenir du magistral cafard dont il avait guéri l'escouade en se présentant à elle.

Pendant les quatre jours de repos qui suivirent, il n'y eut pas de caresses, de friandises dont ne fût gavé Toubib, qui, nettoyé, peigné, frisé, n'en promenait pas moins sa blancheur douteuse dans tout le cantonnement. On lui faisait fête.

Mais si la bidoche pleuvait dru, si le *juteux* ajoutait en plus de sa part quelques hors-d'œuvre, si le lieutenant avait pour lui de bonnes paroles, Toubib, ne conservait pas moins une affection toute spéciale à son escouade, qui d'ailleurs la lui rendait. Cette dernière ne pouvait aller quelque part, en corvée, aux tranchées de cinquième ligne, sans que le panache pisseux de Toubib la précédât.

Elle devenait légendaire, cette pauvre escouade amputée, faite de tous les éléments de l'âge, et son chien, son caniche — bonne bête sans race — la menait crânement de son pas légèrement oblique vers l'immortalité.

⁂

C'est ainsi qu'une nuit sans lune, sans étoiles, — au moment de la relève, ils se retrouvèrent tous — Dufleuve, Barmade, Tison, les trois territoriaux et Toubib, à cinquante mètres des Boches, en petit poste.

Un instant, le chien avait été sur le point d'empêcher le capitaine de les envoyer ainsi en avant ; mais rampant les oreilles pendantes, les flancs serrés, le caniche avait su dans la tranchée prouver sa valeur et gagner une réputation que décuplait son immuable silence. Jamais un cri, jamais un aboiement, jamais un grondement. Il était tout instinct, tout nez, tout oreilles.

Certes, quand les flingots crachaient, quand les crapouillots semblaient faire la nique aux marmites, quand les bombes vrombissaient et pétaradaient, Toubib serrait la queue, baissait les oreilles. Dans un coin du boyau, il tremblait même, mais alors son regard d'ordinaire caressant, humain, devenait phosphoreux. Il avait à ces instants une manière peu rassu-

rante de redresser sa lèvre supérieure et de montrer ses crocs.

. . . .

Ils étaient donc là, depuis déjà quatre heures. Le jour montait lentement dans cette immense forêt, fauchée, broyée, trouée, sanglante. Accroupis aux aguets, Dufleuve et ses cinq hommes, confondus dans leur trou avec la boue du sol, attendaient anxieusement qu'un mouvement d'attaque se déclenchât chez l'ennemi.

Ils connaissaient l'importance de leur mission et la tâche héroïque qui leur incombait. Ils savaient qu'il leur faudrait peut-être mourir, que la lutte serait rude, implacable ; mais sans un tremblement, le fusil bien en main, le doigt sur la gâchette, ils attendaient l'heure du devoir, l'heure du sacrifice... Et Toubib, sur son cul, derrière eux, tremblait de tous ses membres.

Effectivement, une patrouille boche apparaissait.

Dufleuve, le doigt sur la bouche, recommanda le silence. Toubib dressa légèrement l'oreille.

Les ennemis, rampant comme des couleuvres, avançaient prudemment. Tison, l'œil dans un créneau, semblait compter du doigt leur progression.

S'assurant que sa baïonnette était solide au bout de son lebel, le caporal recommanda, dans un souffle :

— A mon signal. Avec Rosalie !

Cette fois Toubib, toujours sur son cul, dressa les deux oreilles.

Les Boches n'étaient plus qu'à quelques mètres de l'entonnoir. Chacun de la petite escouade française pouvait déjà choisir celui qu'il allait assaillir. Malheureusement la patrouille était nombreuse, elle avait aussi le soutien de ses tranchées : la besogne s'annonçait rude, peut-être impossible.

Dufleuve en eut le jugement. Il en redevint quinteux. Son regard s'assombrit. Il regarda tour à tour ses hommes, semblant leur envoyer un dernier adieu, puis héroïquement, levant son arme, il bondit. Tous suivirent... et derrière eux Toubib n'était plus là.

Ce fut tragique !

A leur vue, les balles sifflèrent de la tran-

chée boche. Les mitrailleuses caquetèrent, et dans le demi-jour de l'aube, sous cette mitraille aux sifflements de mort, on put voir six ombres silencieuses se jeter l'arme haute sur d'autres ombres rampantes.

Un panache les précédait. Rapide, changeant de but à tout instant, il s'inclinait, ce panache, ondulait, et chaque fois un râle, un cri étouffé, coordonnait cette inclinaison.

Cela dura-t-il longtemps, dans ce cauchemar de plomb, cette ruée d'acier ?

Cela dura ce que durent de telles luttes... Des minutes... Une épopée.

. . . .

Et dans leur trou, sanglants, suants, soufflants, troués, saignants, brisés, rompus, les six hommes se retrouvèrent, se sourirent. Ils poussaient devant eux une loque qui ne cessait de pleurnicher.

— Kamrad ! Kamrad !

Toubib, les babines dégouttantes de sang, la gueule en feu, la langue pendante, suivait. Tandis que les hommes émus, ne pouvant parler, se le montraient, il flaira l'épave boche qui pleurait toujours son sempiternel « Kam-

rad ! » et lentement, posément, se pourléchant, trouvant sans doute l'odeur à son goût, il leva d'un geste familier la patte sur le feldwerbel et se soulagea longuement.

F. D.

La Noue, Argonne, 1914.



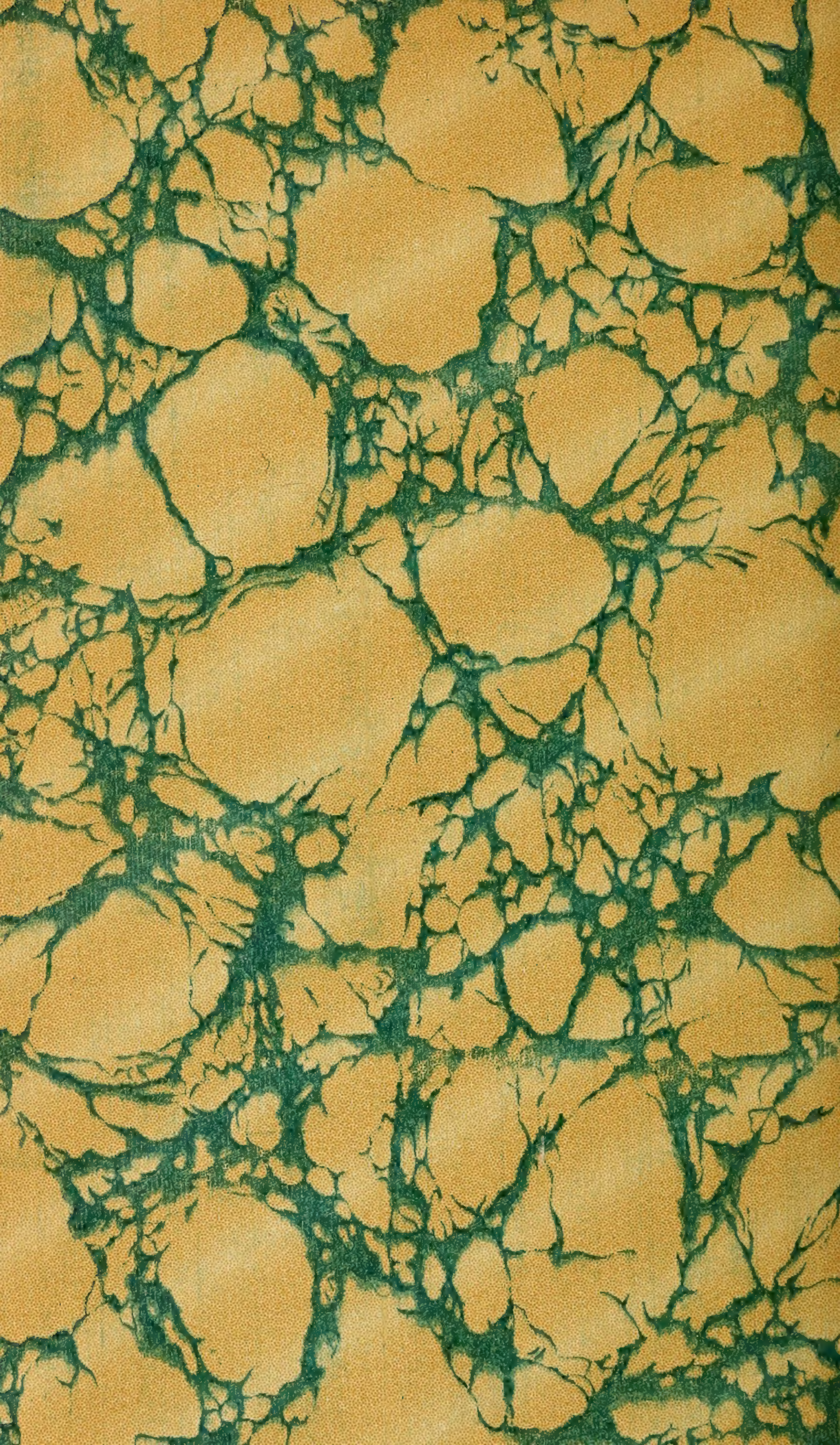


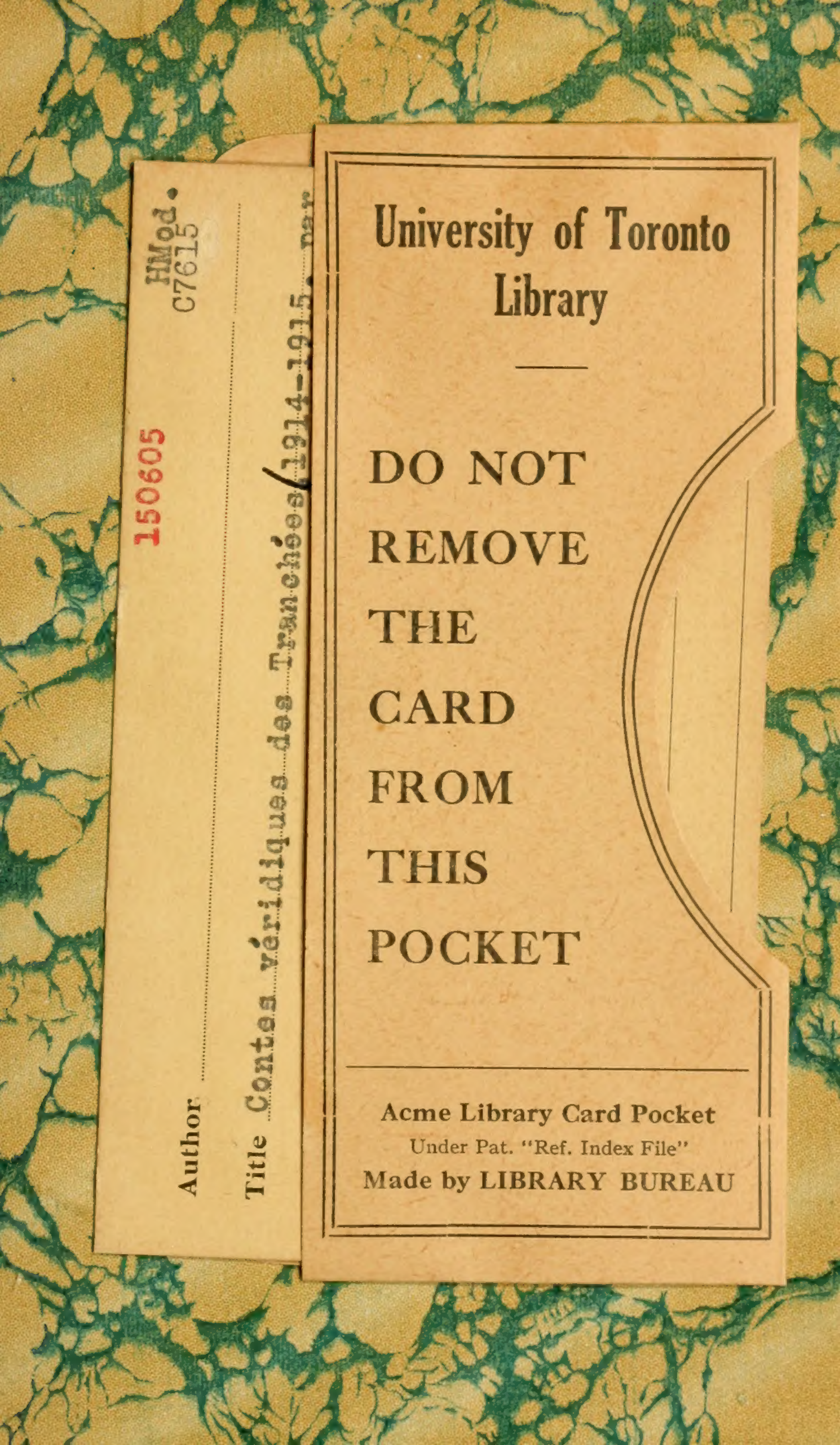
TABLE





SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
HMod.
C7615
150605
Author
Title Contes véridiques des Tranchées/1914-1915. par

